



Théâtral

magazine

| Actualités | Interviews | Portraits | Critiques | Dossier | Agenda |



Mathilde Seigner

DOSSIER

**Festival mondial
de la marionnette**

ZOOM

**Rencontres - i
Arts Sciences**

SCÉNO-GRAPHIES : "S'IL TE PLAÎT... DESSINE-MOI UNE PIÈCE DE THÉÂTRE"

M 02434 - 43 - F: 4,60 € - RD



ÉRIC TAILLET *champagne*

Le Champagne Eric Tillet est fournisseur du Théâtre de Paris



Sur notre site : www.champagne-eric-tillet.com

Des informations sur la maison, nos champagnes, nos dépositaires et notre boutique en ligne. Alors, SCANNEZ et bienvenue sur notre site !

Le Champs des Grèves - 37, rue Valentin Rogier - 51700 Baslieux-sous-Châtillon
champagne.eric.tillet@wanadoo.fr





SOMMAIRE

Théâtral magazine

N° 43 - SEPTEMBRE / OCTOBRE 2013

04 **ACTUALITÉS** et **ÉDITO** de Gilles Costaz

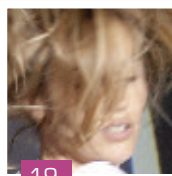
06 **AGENDA** Septembre - Octobre 2013

08 LA UNE

08. Mathilde Seigner

12 A L'AFFICHE

- 12. Jean-Paul Farré, Claire Nadeau
- 14. Arnaud Denis, Jean-Baptiste Maunier
- 16. Jean-Claude Cotillard, Fabrice Melquiot
- 18. Julien Boisselier, Cécile de France
- 20. Eric Métayer, Dominique Blanc
- 22. Arthur Jugnot, Rachel Arditi
- 24. Sébastien Thiéry, Sophie Perez et Xavier Boussiron
- 26. Marianne James, Jean Robert-Charrier
- 28. Laurent Pelly
- 30. Cristiana Reali, Romane Bohringer
- 32. Jérémy Lopez, Gwenaël Morin
- 34. Aurélien Bory, Marie-Josée Croze
- 36. Marina Hands
- 38. Jacques Weber, Margot Abascal
- 40. Sandra Gabriel, Georges Bigot et Delphine Cottu
- 42. Xavier Gallais, Arturo Brachetti
- 44. Yan Duyvendak, Charles Berling
- 46. Romain Dutheil, Marie Rémond
- 48. Denis Podalydès, Olivier Py
- 50. Emilie Chesnais
- 52. Scali Delpéyrat, Jérôme Kircher



54 QUI JOUE QUOI ET OÙ ?

56 SCÉNO - GRAPHIES

58 MARIONNETTES

Avec Aurélia Ivan, Bétangère Vantusso, Cat Smits, David Girondin Moab, Delphine Bardot, Denis Athimon, Drolatic Industry, les Anges au Plafond, Lucile Bodson, Matěj Forman, Philippe Genty

66 ZOOM ARTS SCIENCES

Avec Antoine Conjard, Blanca Li, Ezra

70 PORTRAITS

Avec David Bobee, Adrien de Van et Valérie Dassonville

72 À VOIR EN FAMILLE

74 PAGES CRITIQUES

81 ABONNEMENT

82 **LE GRAIN DE SEL** de Jacques Nerson

Théâtral magazine est édité par
Coulisses Editions
7 rue de l'Eperon 75006 Paris France
Tél : + 33 1 43 27 07 03
Email : redaction@theatral-magazine.com
Site Internet : www.theatral-magazine.com

Directeur de la publication : Hélène Chevrier

Directeur de la rédaction : Eric Dausset

Rédactrice en chef : Hélène Chevrier
hc@theatral-magazine.com

Direction artistique et maquette :
Coulisses Editions : + 33 1 43 27 07 03

Fabrication impression :
SIB Imprimerie - Imprimé en France

Tirage : 10 000 exemplaires

Distribution : Presstalis
Dépôt légal : date de parution
Commission paritaire du journal : 0314 G
89789

Commission paritaire du site : 1117 W 90648

Publicité :
Coulisses Editions : + 33 1 43 27 07 03

Ont participé à ce numéro

Rédaction :
Hélène Chevrier
Gilles Costaz
Eric Dausset
Jacques Nerson
Nathalie Simon
Nedjma Van Egmond
François Varlin

Gestion Flashcodes
Arnaud Lacaze : + 33 1 42 18 00 00
www.infotronique.fr

Photo couverture
Mathilde Seigner © Sylvie Lancrenon

Le prochain numéro sortira en kiosques
le 5 novembre 2013

La reproduction, même partielle, de tout matériel édité dans la publication Théâtral magazine est interdite. La rédaction n'est pas responsable de la perte ou de la détérioration des textes ou photos qui lui sont adressées. Les droits sur tous les documents à la rédaction sont considérés comme cédés gracieusement par leurs auteurs pour publication sauf indication contraire explicite. Les noms ou marques qui figurent dans les pages rédactionnelles sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire.

ÉDITO

HUMOUR TARDIF

Personne n'avait jamais considéré Bernard Faivre d'Arcier comme le plus facétieux des patrons d'entreprises culturelles. Celui qu'on appelle BFA a effectué le parcours le plus empreint de gravité qui soit : directeur du festival d'Avignon à deux reprises, conseiller de Laurent Fabius, créateur de la chaîne Arte, directeur du théâtre au ministère de la Culture, conseiller de divers festivals... Voilà que, tout à coup, il se révèle un humoriste sans tabou et se moquant, en termes directs ou à peine voilés, des discours et des attitudes régnant dans le circuit des ministères et du théâtre subventionné. Sa charge de cavalerie, il l'effectue dans un petit livre, intitulé *Abédéciaire du spectateur* et sous-titré *Bienvenue au festival d'Avignon* (éditions Arcadia, 10 euros).

Dans ce dictionnaire fantaisiste, il prête au mot *Festival* plusieurs acceptions, dont l'une dit : "*Mot composé de "fête" et "estival", d'où ses ambiguïtés*" et une autre : "*Equivalent de la tour Eiffel pour bien des Avignonnais : on en est fier, mais on n'est jamais monté dessus*". Il définit ainsi le mot *Traduction* : "*Toujours tenue pour vieillotte par le metteur en scène qui souhaite toucher les droits d'adaptation de sa version*". Et ainsi de suite.

BFA met le doigt sur quelques hypocrisies du système public, montrant qu'il est urgent que le ministère et ses penseurs changent rapidement de discours. Hélas, il n'ont, pour le moment, plus aucun discours !

Gilles Costaz



ADIEU À VALÉRIE LANG

Valérie Lang, comédienne engagée et militante pour un théâtre citoyen avec Stanislas Nordey, nous a quittés le 22 juillet, emportée par une tumeur au cerveau. Née en 1966, formée au Conservatoire Supérieur d'Art Dramatique, la fille de Jack Lang fait d'abord partie de la troupe de Stanislas Nordey avant d'être nommée avec lui co-directrice du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis de 1998 à 2001. C'est là qu'ils développent cette grande idée du théâtre citoyen, "*un théâtre pour tous, qui n'exclut personne, mission première d'un théâtre de service public*".

Comme comédienne, elle a beaucoup joué sous la direction de son ex-compagnon, Stanislas Nordey et aussi de Christine Letailleur et dernièrement de Josiane Balasko. Perfectionniste, talentueuse, Valérie Lang choisissait toujours ses rôles avec soin.

Récemment, on l'avait vue dans *Hiroshima mon amour*, *Sodome ma douce* et elle répétait déjà *Phèdre* de Yannis Ritsos qu'elle devait jouer en janvier 2014 au théâtre de la Ville quand la maladie l'a foudroyée.

La raconter en quelques phrases serait impossible. Mais tous ceux qui l'ont connue savent à quel point elle

était vivante, courageuse et éclatante...

ADIEU À BERNADETTE LAFONT

Après un premier malaise début juillet, Bernadette Lafont ne s'est pas remise. La comédienne est décédée le 25 juillet à l'âge de 74 ans. Elle n'aura pas pu lire les *Lettres de Colette à Marguerite Moreno* au festival de Figeac comme c'était prévu. Dans ce spectacle, elle devait jouer Colette et Michel Fau Marguerite Moreno...

Comédienne révélée par les cinéastes de la Nouvelle Vague dans des films cultes comme *La fiancée du pirate* de Nelly Kaplan en 1969 ou *La Maman et la Putain* de Jean Eustache en 1973, elle a été récompensée par un César de la meilleure actrice dans un second rôle en 1986 pour *L'Effrontée*. Au théâtre, elle a joué dans *La Tour de la Défense* de Copi, mise en scène par Claude Confortès, *Désiré* de Guitry, mise en scène par Jean-Claude Brial, *Les monologues du vagin* de Eve Ensler, *A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust, *L'amour, la mort, les fringues* de Nora Ephron, *Si c'était à refaire* de Laurent Ruquier et cette année *Ciboulette* de Reynaldo Hahn mise en scène par Michel Fau à l'Opéra-Comique.

NOMINATIONS

Si la reconduction ou non de Daniel Benoin à la direction du Théâtre National de Nice en duo avec Zabou Breitman semble mal engagée -la Ministre de la culture Aurélie Filippetti aurait définitivement rejeté cette double candidature-, d'autres nominations ont été annoncées cet été : Adrien de Van et Valérie Dassonville à la tête du théâtre Paris-

FLASHCODES

Dans ce numéro de THÉÂTRAL MAGAZINE, vous trouverez un certain nombre de flash codes ou mobile tags. Il s'agit de codes barres que vous pouvez scanner avec l'appareil photo de votre portable et qui vous renvoient sur internet, si bien sûr vous avez accès à internet depuis votre mobile. Le plus souvent, ce sont des bandes-annonces des pièces dont nous parlons dans le journal et réalisées par la société Visioscène. Ce sont aussi des liens vers les billetteries des spectacles.



Villette (voir p. 71), David Bobee à la direction du nouveau Centre dramatique national de Haute-Normandie (voir p. 70), Didier Le Corre à la direc-



Zabou Breitman

tion de la Scène nationale de Cavaillon succédant à Jean-Michel Gremillet.

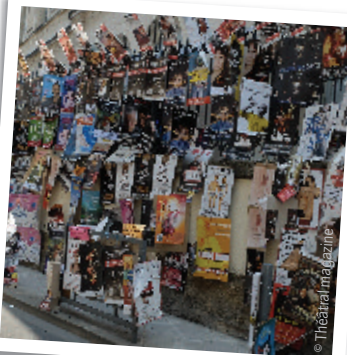
BILAN D'AVIGNON

Vincent Baudriller et Hortense Archambault, les co-directeurs de In pendant 10 ans bouclent leur second mandat en beauté. La 67^e édition du Festival a atteint 95% de fréquentation avec 128.000 billets vendus. Un succès renforcé par la belle audience obtenue aux divers événements et rencontres organisés entre les artistes et le public et les expositions gratuites.

Côté festival Off, le bilan est aussi positif. Avec près de 1.300 spectacles (1.265 exactement, dont 746 pièces de théâtre, 132 spectacles de café-théâtre, 71 musicals, 58 pièces dansées, 120 pour le jeune public), les ventes de cartes d'adhérents donnant droit à une remise de 30% sur les prix des spectacles ont nettement augmenté par rapport à 2012 : 52.390 cartes ont été vendues cette année

contre 47.102 l'année dernière, soit une hausse de 11,2%. Autre indicateur, les 2.200 spectateurs venus assister aux rencontres et débats professionnels.

Olivier Py qui jouait dans le Off son cabaret *Miss Knife* et prendra la direction de In l'année prochaine s'est engagé à développer la coordination entre les deux festivals. Un des problèmes récurrents étant le décalage de quelques jours entre les deux. Le festival In se terminant cette année le 26 juillet et le Off le 31, on peut imaginer que le public de In ait été tenté de désertier la ville sitôt le festival terminé.



Rue des Lices à Avignon

PARIS QUARTIER D'ÉTÉ

Les festivités culturelles parisiennes regroupées sous l'appellation "Paris quartier d'été" ont recueilli cette année près de 40.000 spectateurs. 250 artistes de toutes nationalités ont participé. S'agissant du théâtre et des spectacles payants, le taux de remplissage moyen s'éleva à 76%. C'est le spectacle des artistes belges Peeping Tom, 32 rue Vandenberghe donné au Monfort Théâtre qui détient le record avec 95% de fréquentation.



Le Salon Spectaculaire en 2012. Des baraques en bois plantées au bord de la Seine dans le Bassin de la Villette abritent les stands de nombreuses structures culturelles.

CULTURE AU QUAI

Pour sa 6^e édition, le salon *Spectaculaire* change de nom et devient *Culture au quai*, un titre sans doute choisi pour être mieux coordonné avec son emplacement Quai de Loire dans le 19^e arrondissement à Paris. Comme chaque année, des expositions, des spectacles, des concerts, des lectures, des programmes jeune public et des débats rythmeront les deux jours de ce grand rendez-vous culturel. Le théâtre y sera très bien représenté avec les stands de nombreuses structures comme l'Odéon, le Rond-Point, la Colline, le théâtre de la Bastille, le Maison des Métallos, Chaillot, ou encore le Festival d'automne à Paris. Les visiteurs pourront également croiser quelques artistes. Jacques Bonnaffé, Christophe Alévêque, ou encore Pierre Notte ont d'ores et déjà confirmé leur participation. *Culture au Quai*, quai de Loire 75019 Paris, Week-end des 21 et 22 septembre, de 11h à 19h. Programme sur www.cultureauquai.com

AGENDA

à partir du 31 août	Ferré Ferrat Farré , chansons des trois artistes et texte de Jean-Paul Farré Vingtème Théâtre 7 rue des Patrières 75020 Paris, 01 48 65 97 90	p. 12
à partir du 3 Sept.	Mon beau-père est une princesse , de et mise en scène de Didier Bénureau, Théâtre du Palais-Royal, 38 rue de Montpensier 75001 Paris, 01 42 97 59 76	p. 13
à partir du 3 Sept.	Alceste à la Cigale Le Misanthrope de Molière , La Cigale, 120 boulevard de Rochechouart 75018 Paris, 0892 68 36 22, du 3/09 au 19/09/13	p. 14
à partir du 4 Sept.	La chanson de l'éléphant de Nicolas Billon, avec Jean-Baptiste Maunier... Petit Montparnasse, 31 rue de la Gaité 75014 Paris, 01 43 22 77 74, à partir du 4/09	p. 15
à partir du 4 Sept.	Fin de série , avec Alan Boone, Jean-Claude Cotillard et Zazie Delem, Vingtème Théâtre, 7 rue des Plâtrières 75020 Paris, 01 43 66 01 13, du 4/09 au 13/10	p. 16
à partir du 4 Sept.	Jean, opéra de poche , texte de Fabrice Melquiot, Théâtre de Belleville, 94 rue du Faubourg du temple 75011 Paris, 01 48 06 72 34, du 4 au 29/09	p. 17
à partir du 4 Sept.	Zelda et Scott , avec Sara Giraudeau, Julien Boisselier et Jean-Paul Bordes et le Manhattan Jazz Band. Théâtre La Bruyère, 5 rue La Bruyère 75009 Paris, 01 48 74 76 99, à partir du 04/09	p. 18
à partir du 5 Sept.	Anna , d'après le film de Pierre Koralnik, paroles et musique de Serge Gainsbourg, avec Cécile de France, du 5/09 au 6/10 Rond-Point, 2 bis avenue Franklin Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21 et tournée	p. 19
à partir du 6 Sept.	Nina , d'André Roussin, mise en scène de Bernard Murat, avec Mathilde Seigner, François Berléand, François Vincentelli... Edouard VII, 10 place Edouard VII 75009 Paris, 01 47 42 59 92, à partir du 6/09	p. 8
à partir du 6 Sept.	Le train fantôme , de Gérald Sibleyras et Eric Métayer, mise en scène d'Eric Métayer Théâtre de la Gaité, 26 rue de la Gaité 75014 Paris, 01 43 22 16 18, à partir du 06/09	p. 20
à partir du 6 Sept.	La Locandiera , de Goldoni, mise en scène par Marc Paquien, avec Dominique Blanc Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin 75018 Paris, 01 46 06 49 24, à partir du 6/09	p. 21
à partir du 10 Sept.	Le plus heureux des trois , d'Eugène Labiche, mise en scène de Didier Long, avec Arthur Jugnot... Théâtre Hébertot, 78 bis boulevard des Batignolles 75017 Paris, 01 43 87 23 23, à partir du 10/09	p. 22
à partir du 10 Sept.	Au bois lacté , de Dylan Thomas, avec Rachel Arditi... Théâtre de Poche, 75 boulevard du Montparnasse 75006 Paris, 01 45 44 50 21, du 10/09 au 8/12	p. 23
à partir du 10 Sept.	Et jamais nous ne serons séparés , de Jon Fosse, mise en scène Marc Paquien, avec Ludmila Mikaël, Patrick Catalifo, Agathe Dronne, Théâtre de l'Oeuvre, 55 rue de Clichy 75009 Paris, 01 44 53 88 88	
à partir du 11 Sept.	L'origine du monde , de Sébastien Thiéry, mise en scène de Jean-Michel Ribes Rond-Point, 2 bis avenue Franklin Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21, du 11/09 au 2/11	p. 24
à partir du 12 Sept.	Enjambe Charles , créé par Sophie Perez et Xavier Boussiron Rond-Point, 2 bis avenue Franklin Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21, du 12 au 29/09	p. 25
à partir du 12 Sept.	Miss Carpenter , mise en scène Éric-Emmanuel Schmitt et Steve Suissa, avec Marianne James, Théâtre Rive Gauche, 6 rue de la Gaité 75014 Paris, 01 43 35 32 31, à partir du 12/09	p. 26
à partir du 13 Sept.	Divina , de Jean Robert-Charrier, mise en scène Nicolas Briançon, avec Amanda Lear... Théâtre des Variétés, 7 Bd Montmartre 75002 Paris, 01 42 33 09 92, à partir du 13/09	p. 27
à partir du 13 Sept.	Macbeth , mise en scène de Laurent Pelly. Du 13/09 au 13/10 aux Amandiers, 7 avenue Pablo Picasso 92000 Nanterre, 01 46 14 70 00. Du 12 au 16/11 au Théâtre national de Toulouse, 03 34 45 05 05	p. 28
à partir du 17 Sept.	La société des loisirs , mise en scène de Stéphane Hillel, avec Cristiana Reali, Philippe Caroit, Stéphane Guillon, Lison Pennec. Petit Théâtre de Paris, 15 rue Blanche 75009 Paris, 01 42 80 01 81, à partir du 17/09	p. 30
à partir du 17 Sept.	Mélodrame(s) , de Gabor Rassov, mise en scène Pierre Pradinas, avec Romane Bohringer... Pépinière Théâtre, 7 rue Louis Le Grand 75002 Paris, 01 42 61 44 16, du 17/09 au 30/11	p. 31
à partir du 17 Sept.	Robin revient, "Tsoin Tsoin" , le One-Woman-Show de Muriel Robin. Théâtre de la Porte Saint-Martin, 18 Boulevard Saint-Martin 75010 Paris, 01 42 08 00 32, du 17/09 au 19/01	
à partir du 18 Sept.	L'anniversaire , de Harold Pinter, mise en scène de Claude Mouriéras. Théâtre du Vieux Colombier, 21 rue du Vieux Colombier 75006 Paris, 01 44 39 87 00/01, du 18/09 au 24/10	p. 32

à partir du 17 Sept.	Antiteatre , d'après Rainer Werner Fassbinder, mise en scène de Gwenaël Morin Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette 75011 Paris, 01 43 57 42 14, du 18/09 au 13/10	p. 33
à partir du 20 Sept.	Azimat , d'Aurélien Bory, 20 au 27/09 Aix en Provence, 9 au 13/10 Nantes, 17 au 20/10 Sceaux, 26 et 27/10 Auch, 9 et 30/11 Clermont-Ferrand, 4 au 7/12 La Filature de Mulhouse, et tournée...	p. 34
à partir du 20 Sept.	Mensonges d'Etats , de Xavier Daugreilh, mise en scène de Nicolas Briançon, avec Marie-Josée Croze, Samuel Le Bihan, Michaël Cohen... Madeleine, 19 rue de Surène 75008 Paris, 01 42 65 07 09, à partir du 20/09	p. 35
à partir du 20 Sept.	Festival Mondial des Théâtres de Marionnettes , du 20 au 29/09 à Charleville-Mézières, 03 24 59 94 94, et le Festival MAR.T.O , Hauts de Seine, du 23/11 au 8/12	p. 58
à partir du 22 mai	Lucrece Borgia , de Victor Hugo, avec Marina Hands, du 24 au 28/09 Nouvel Olympia, 7 rue de Luce Tours, 02 47 64 50 50, du 3 au 19/10 Athénée, 7 rue Boudreau Paris, 01 53 05 19 19, et tournée...	p. 36
à partir du 24 Sept.	La Dame de la mer d'Ibsen , adaptation d'Eric-Emmanuel Schmitt, avec Jacques Weber... Théâtre Montparnasse, 31 rue de la Gaîté 75014 Paris, 01 43 22 77 74, à partir du 24/09	p. 38
à partir du 24 Sept.	Nos femmes , de Eric Assous, avec Daniel Auteuil, Richard Berry, Didier Flamand, Théâtre de Paris, 15 rue Blanche 75009 Paris, 01 48 74 25 37, à partir du 24/09	
à partir du 25 Sept.	Je serai abracadabrante jusqu'au bout , d'après le journal intime de Mireille Havet, avec Margot Abascal, Maison de l'arbre, 9 rue François Debergue Montreuil, 01 45 04 04 68, du 25/09 au 27/10	p. 39
à partir du 26 Sept.	Nini ou une femme libérée dans une France occupée , texte et mise en scène de Gil Galliot, avec Sandra Gabriel, Théâtre Michel, 38 rue des Mathurins 75008 Paris, 01 42 65 35 02, à partir du 26/09	p. 40
à partir du 27 Sept.	L'Histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk , d'après la mise en scène d'Ariane Mnouchkine, du 27 au 29/09 théâtre de L'Union à Limoges, du 3 au 26/10 Théâtre du Soleil à Paris	p. 41
à partir du 27 Sept.	Le fils du comique , mise en scène Agnès Boury, avec Pierre Palmade, Camille Cottin, Anne-Elisabeth Blateau, Théâtre Saint-Georges, 51 Rue Saint-Georges 75009 Paris, 01 48 78 63 47, à partir du 27/09	
à partir du 1er Oct.	La Maison et le Zoo d'Edward Albee , mise en scène de Gilbert Désveaux, avec Xavier Gallais. Du 1er au 12/10 au Théâtre des 13 Vents Montpellier, du 28 au 29/11 au Théâtre 95, Cergy-Pontoise	p. 42
à partir du 3 Oct.	Comedy Majik Cho , par "Arturo Brachetti and Friends", Gymnase, 38 bd de Bonne Nouvelle 75010 Paris, 01 42 46 79 79, à partir du 3/10	p. 43
à partir du 3 Oct.	Please continue (Hamlet) , de Yan Duyvendak et Roger Bernat, Nouveau Théâtre de Montreuil, 10 place Jean Jaures 93100 Montreuil, 01 48 70 48 90, du 3 au 19/10	p. 44
à partir du 3 Oct.	Dreck , de Robert Schneider, mise en scène Charles Berling, avec Alain Fromager. Théâtre Liberté, Place de La Liberté 83000 Toulon, 04 98 07 01 01, du 3 au 19/10	p. 45
à partir du 3 Oct.	Rencontres-i Biennale Arts Sciences , Hexagone, Scène Nationale Arts Sciences, 24 rue des Aiguinards 38240 Meylan, 04 76 90 00 45, du 3 au 13/10	p. 66
à partir du 4 Oct.	Le Bourgeon , d'après Georges Feydeau, mise en scène de Nathalie Grauwlin, avec Romain Dutheil TOP, 1 place Bernard Palissy 92100 Boulogne, 01 46 03 60 44, du 4 au 13/10	p. 46
à partir du 4 Oct.	Vers Wanda , de Marie Rémond La Colline, 15 rue Malte Brun 75020 Paris, 01 44 62 52 52, du 4 au 26/10	p. 47
à partir du 7 Oct.	La Tragédie d'Hamlet , de William Shakespeare, mise en scène Dan Jemmett, avec Denis Podalydès... Comédie-Française, salle Richelieu 75001 Paris, 0825 10 1680, du 7/10 au 12/02	p. 48
à partir du 10 Oct.	Aïda , de Giuseppe Verdi, mise en scène Olivier Py, Opéra Bastille, place de la Bastille 75012 Paris, 0 892 89 90 90, du 10/10 au 16/11	p. 49
à partir du 10 Oct.	Doute , de John Patrick Shanley, avec Robert Bouvier, Josiane Stoléru, Emilie Chesnais... Petit Hébertot, 78 bis boulevard des Batignolles 75017 Paris, 01 42 93 13 04, à partir du 10/10	p. 50
à partir du 10 Oct.	Scènes de la vie d'acteur de Denis Podalydès, mise en scène et jeu de Scali Delpéprat. Du 10/10 au 10/11 au Rond-Point à Paris, 01 44 95 98 21. Du 5 au 14/02, reprise à la Comédie de Saint-Etienne	p. 52
à partir du 17 Oct.	La double mort de l'horloger , mise en scène d'André Engel, avec Jérôme Kircher, Julie-Marie Parmentier, Tom Novembre, Natacha Régnier... Chaillot, 1 place du Trocadéro Paris, 01 53 65 30 00, du 17/10 au 9/11	p. 53



Mathilde Seigner

Nina, l'héroïne de la pièce d'André Roussin, est une femme partagée entre deux hommes, son mari et son amant. Elle les aime tous les deux. Mathilde Seigner y a vu une histoire à la *César et Rosalie*, traitée sur le mode de la comédie.

Petite fille de Louis Seigner, nièce de Françoise, tous deux sociétaires et doyens de la Comédie-Française, cadette d'Emmanuelle actrice-chanteuse rebelle, Mathilde s'est taillée une place bien à elle. Au cinéma, elle enchaîne les films depuis vingt ans. Abonnée aux succès commerciaux, sacralisée par son rôle aux côtés de Michel Serrault dans *Une hirondelle a fait le printemps*, adorée du public qui se retrouve dans cette forte personnalité attachante, la voilà qui se risque au théâtre dix ans après y avoir joué *L'éducation de Rita*. Derrière une décontraction et un franc-parler naturels, Mathilde Seigner cherche résolument l'authenticité. Comme Nina, elle aussi est en quête de quelque chose.

“

Si je
retourne
au théâtre,
c'est pour
me mettre
en danger

Mathilde
Seigner
photographiée
par
Sylvie
Lancrenon

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous a donné envie de rejouer au théâtre dix ans après *L'Education de Rita* ?

Mathilde Seigner : C'est très valorisant pour une actrice d'aller au théâtre. J'avais joué Rita en 2001. Et c'était déjà un personnage de femme très fort qui m'allait vraiment comme un gant, même s'il n'avait pas été écrit pour moi. Et depuis dix ans, vous imaginez, je n'ai pas retrouvé de pièce de théâtre qui me plaise, à part il y a deux ans, *L'amour, la mort, les fringues* mise en scène par Danièle Thompson. J'ai adoré cette expérience d'une lecture sur Ipad, mais ce n'était pas vraiment une pièce de théâtre. Et pourtant, Bernard Murat me demandait depuis des années ce que je voulais jouer. On cherchait dans le moderne, dans l'ancien, mais on ne trouvait pas. Le théâtre ancien est surtout écrit pour les hommes et le théâtre actuel n'offre rien de passionnant pour une femme, en tout cas rien pour mon tempérament. Jusqu'à ce que Bernard se rappelle de cette pièce d'André Roussin, qui avait été créée par Popesco en 1949. Il pensait que le personnage m'irait bien. J'ai lu la pièce. J'ai eu quelques doutes et puis je me suis lancée.

Vous avez eu quelques doutes. Pourquoi ?

Il faut un courage énorme pour jouer au théâtre. On joue en live. On n'a pas de prompteur. Et il faut y

aller tous les soirs. Moi qui ai un enfant, je n'avais pas forcément envie de ressortir tous les soirs pendant des mois et des mois. Mais la pièce m'a plu. Elle me fait penser à *César et Rosalie*, version vaudeville. C'est très charmant. Et Nina est un personnage pas banal. C'est une femme très libre partagée entre son amant et son mari et qui aime les deux. Je n'ai aucun doute sur la pièce ; j'en ai plus sur moi (*rires*).

Ça commence comme un boulevard et puis ça évolue vers autre chose...

Vaudeville, c'est plus élégant que boulevard... André Roussin était un contemporain de Guitry. Pourtant, la pièce ne ressemble pas à du Guitry. Nina est une femme assez moderne dans ses propos. Elle dit des choses sur les hommes qui sont vraies. En même temps, elle est un peu en boucle, elle répète cinquante fois la même chose. Elle est un peu folle, en quête de quelque chose. Elle vit dans le fantasme. "*L'amour c'est ma patrie à moi ; sans amour je meurs*". Elle veut une vie remplie d'amour, ce n'est pas très réaliste. Quoique je ne sais pas. Il y a peut-être des femmes qui ne vivent que pour l'amour comme elle (*rires*).

On a l'impression qu'elle aime tellement son amant qu'elle met tout en œuvre pour le rendre heureux. Elle va jusqu'à enrôler son mari dans cette mission...

Oui, mais elle aime les deux. Elle n'est heureuse qu'avec les deux.



Comme Rosalie avec César et David. Sauf que Nina manipule ses hommes, elle les commande comme des enfants. Elle s'occupe de son mari comme d'un enfant, "déshabilite-toi, je vais t'acheter à manger. Pourquoi je suis toujours en train de parler à des enfants sur la terre, pourquoi c'est toujours à

retourne au théâtre, c'est pour me mettre en danger.

C'est l'impression que vous avez, d'avoir tourné peut-être trop de films ?

Oui mais c'est l'impression de tous les acteurs de ma génération qui ont été bancables et qui sont tombés dans le piège des médias, des

nous les femmes de vous dire ce que vous êtes et ce que vous faites". C'est très particulier. Je crois qu'il faut qu'elle soit sincère, simple, avec de l'outrance quand même parce qu'elle a un côté italien, très excessif. Mais je ne veux pas avoir trop d'idées sur la manière dont il faut la jouer. Je laisse Bernard m'emmener par la main. Elle aura sûrement beaucoup de moi. Est-ce qu'elle sera soûlante, attachante, émouvante ? Je n'en ai aucune idée. Peut-être tout ça à la fois. Ce serait bien (*rires*).

Ça reste une comédie...

Oui mais je ne veux pas faire du boulevard. Je ne suis pas une actrice de cinéma extravagante. Il faut que ce soit sobre, qu'il y ait de l'émotion. J'ai beaucoup tourné au cinéma, j'ai même fonctionnarisé par moment ; alors si je

salaires des acteurs. Il y a deux ou trois films que j'aurais pu me dispenser de faire mais c'est difficile quand les producteurs vous disent "vas-y, je te donne tant d'argent". C'est une époque où on ne cesse de nous dire qu'on vaut tant. On est devenu des espèces de machines à fric mais on a permis aussi à des films de se faire en utilisant notre notoriété. Et puis c'est un engrenage. Le succès a fait que j'ai eu des propositions et j'ai enchaîné les films. Maintenant *Danse avec lui*, *L'hirondelle*, *Max*, ou *La liste de mes envies*, ce sont des films que j'adore. Et je me suis promis de ne faire que des choses qui me paraissent bien dans les années à venir.

Etes-vous une de ces actrices compliquées, qui travaille la psychologie de ses personnages ?

Non, non, non (*rires*), j'apprends mon texte mais je ne travaille pas du tout la psychologie. Même pas en rêve.

Pourquoi même pas en rêve ?

Ça ne me viendrait même pas à l'idée (*rires*). Je suis une intuitive. J'ai horreur de savoir à quoi les per-

Nina a une nature proche de la mienne. Elle sait tout sur tout, elle a toujours raison. Comme moi : je sais, je connais et j'ai inventé la vérité (*rires*). J'ai un côté comme ça très péremptoire. Mais j'ai d'autres facettes...

sonnages vont ressembler. Je n'ai pas envie d'être plus intelligente que mes rôles, de prendre le pas sur eux. Dans *La liste de mes envies*, je joue une mercière à Arras, qui gagne 18 millions au loto. Et je veux qu'on voit Jocelyne, pas Mathilde.

Repères artistiques

CINEMA

1994 *Le Sourire*, de Claude Miller
 1995 *Rosine*, de Christine Carrière (Prix Michel-Simon)
 1997 *Nettoyage à sec*, d'Anne Fontaine
 1999 *Vénus beauté (institut)*, de Tonie Marshall
 1999 *Belle Maman*, de Gabriel Aghion
 2000 *Harry, un ami qui vous veut du bien*, de Dominik Moll
 2001 *La Chambre des magiciennes*, de Claude Miller
 2001 *Une hirondelle a fait le printemps*, de Christian Carion
 2001 *Betty Fisher et autres histoires*, de Claude Miller
 2004 *Mariages !*, de Valérie Guignabodet
 2004 *Les Parisiens*, de Claude Lelouch
 2005 *Tout pour plaire*, de Cécile Telerman
 2005 *Palais Royal !*, de Valérie Lemerrier
 2006 *Camping*, de Fabien Onteniente
 2006 *Le Passager de l'été*, de Florence Moncorgé-Gabin
 2007 *Danse avec lui*, de Valérie Guignabodet

2007 *Détrompez-vous*, de Bruno Dega
 2009 *Quelque chose à te dire*, de Cécile Telerman
 2009 *Une semaine sur deux*, de Ivan Calbérac
 2010 *Trésor*, de Claude Berri et François Dupeyron
 2011 *La Guerre des boutons*, de Yann Samuell
 2012 *Maman*, de Alexandra Leclère
 2013 *Max*, de Stéphanie Murat
 2013 *La Liste de mes envies*, de Didier Le Pêcheur
THEATRE
 1990 *Le Médecin malgré lui*, de Molière, mise en scène Michel Galabru
 1991 *L'Étourdi de Molière*, mise en scène Françoise Seigner
 1997 *Oncle Vania*, d'Anton Tchekhov, mise en scène Patrice Kerbrat
 2001 *L'Éducation de Rita*, de Willy Russel, mise en scène Michel Fagadau
 2011 *L'Amour, la mort, les fringues*, de Nora et Delia Ephron, mise en scène Danièle Thompson

De même que je veux qu'on voit Nina. Et pourtant, elle a une nature proche de la mienne. Elle sait tout sur tout, elle a toujours raison. Comme moi : je sais, je connais et j'ai inventé la vérité (*rires*). J'ai un côté comme ça très péremptoire. Mais j'ai d'autres facettes. Dans *La liste de mes envies*, il paraît que je suis très douce et très rentrée. Même s'il y a toujours beaucoup de moi, parce que malheureusement ou heureusement j'ai une personnalité très identifiable, j'aime bien aussi qu'on m'amène sur un chemin un peu différent.

Vous semblez très à l'aise partout.

Le cinéma, pour moi c'est facile. Quand je tourne, c'est comme si j'allais me baigner. Ça ne me pose aucun problème. Après pour avoir du charisme et paraître naturelle, ce n'est pas si simple. Mais c'est toujours plus facile que de jouer au théâtre. Cela dit, avec Emmanuelle, ma sœur, on fait quand même un peu de théâtre. Elle a joué *Le retour* de Pinter (*mise en scène par Luc Bondy, ndlr*) à l'Odéon l'année dernière. C'était très intéressant.

Qu'est-ce qui vous inspire ?

J'ai beaucoup aimé *Le prénom*. Je trouve aussi qu'Amanda Sthers écrit bien. Mais je ne suis pas sûre de refaire du théâtre tout de suite (*rires*). On verra. Avec *Nina*, j'en prends pour quinze ans.

Vous êtes ça maintenant, mais vous allez adorer jouer.

Je ne sais pas. J'aime bien avoir mes week-ends pour partir, pour aller à la campagne, être tranquille. Je n'aime pas trop travailler maintenant. Et le théâtre, ça vous mobilise. Il ne faut pas être malade, ni fatiguée... On se couche

très tard, on se lève très tard. C'est un rythme particulier.

Avez-vous un rêve d'actrice ?

Aucun.

Vraiment ? Même de jouer dans un film qui change le monde ?

(*Rires*). Si, mais je n'aurais pas cette prétention. Par contre, si un jour je réalisais des films, je ferais tourner les actrices entre elles. Je trouve que le cinéma français est très macho. On ne voit jamais Sophie Marceau et moi, Karin Viard et moi, Juliette Binoche, Sophie Marceau, Karin Viard, ou Adjani ensemble. On n'a jamais mis les vedettes face à face à part Maïwenn qui en a réunies dans *Le bal des actrices* et Audrey Dana dans son premier film (*Homosapiennes, film tourné cet été avec Isabelle Adjani, Laetitia Casta, Vanessa Paradis, Marina Hands, Sylvie Testud, Alice Taglioni..., ndlr*). Je trouve que les actrices sont plus faciles, qu'elles ont moins d'ego, qu'elles gèrent mieux leur succès. Je suis plus amoureuse des actrices que des acteurs. Et puis j'aimerais peut-être faire un one-woman-show si j'ai le courage aussi de faire mes imitations. Mais il faut que je trouve un auteur pour me l'écrire. Quelqu'un comme Muriel Robin. L'écriture, c'est un talent que je n'ai pas. Mais j'ai 46 ans, j'ai encore le temps. Vous voyez, j'en ai quand même, des rêves (*rires*).

Propos recueillis
 par Hélène Chevrier

■ *Nina*, d'André Roussin, mise en scène de Bernard Murat, avec Mathilde Seigner, François Berléand, François Vincentelli... Théâtre Edouard VII, 10 place Edouard VII 75009 Paris, 01 47 42 59 92, à partir du 6/09



© D. Pallages

Il est acteur (on vient de le voir dans *Le mal court* d'Audibert) et clown musical. Il a longtemps joué des combats burlesques insensés avec des pianos en folie. A présent, il rend hommage à deux chanteurs importants en intégrant leurs œuvres dans une histoire de sa composition.

Jean-Paul Farré

L'alpiniste musical

Théâtral magazine : Ferré Ferrat Farré, c'est un récital ou une pièce de théâtre ?

Jean-Paul Farré : C'est une pièce musicale. Au départ, je ne suis pas un musicien. Mais un comédien qui a décidé de s'amuser avec la musique. Quand j'ai commencé, presque aucun acteur ne faisait des spectacles en solitaire. A part Rufus et Philippe Avron. *Ferré Ferrat Farré*, c'est construit autour d'une histoire : le personnage participe à un meeting, il est en campagne pour la première élection du président de la chanson "poétique" - mot forgé évidemment à partir de poétique et politique.

Je joue devant un pupitre de politicien et je chante ; il y a des dialogues avec les musiciens, Florence Hennequin au violoncelle et Benoit Urbain au piano et à l'accordéon, qui ont accepté de dire un peu de texte. Je ne fais pas de piano, sauf pour un unique quatre mains. Et j'ai été mis en scène par Ghislaine Lenoir qui a l'habitude de travailler à la fois avec des acteurs et des chanteurs.

Quelles chansons avez-vous choisies ? Est-ce réparti en chapitres Ferré, Ferrat, Farré ?

Je garde la surprise. Mais tout est mêlé, autour des sujets habituels de la chanson : la vie, l'amour, la mort, les problèmes de société. Je peux quand même dire qu'on glisse d'un thème à l'autre. Après une chanson de Ferré sur Paris et une de Ferrat, je donne ma chanson *Le Guide des théâtres de Paris*. Je ne chante que

quatre airs de moi. J'interpréterai ma plus vieille chanson : *Les comiques se recyclent*. Ce qui compte, c'est Ferré et Ferrat, deux personnages engagés, que je n'ai pas connus mais que j'ai vus en scène, qui ont marqué mon adolescence et qui sont les plus importants pour moi.

Avez-vous suivi une préparation spéciale pour ce spectacle très chanté ?

Avec Isabelle Zanotti, qui a fait les arrangements, j'ai un peu travaillé ma voix. Mais, dans le passé, j'ai chanté Kurt Weill, Terrasse, Gounod... J'ai surtout travaillé les respirations. Et baissé d'un demi-ton mes partitions. Ma voix a changé.

Votre coiffure échevelée, c'est un hommage à Ferré ou à Beethoven ?

A personne. Mais j'aimerais faire un jour un spectacle sur Beethoven !

Vous avez publié des nouvelles absurdes sur le théâtre. Vous allez continuer ?

Je suis un fou d'Histoire. J'écris un roman-pamphlet sur 14-18 : *Un pavé dans la Marne*.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Ferré Ferrat Farré, chansons des trois artistes et texte de Jean-Paul Farré, mise en scène de Ghislaine Lenoir.*

*Vingtième Théâtre 7 rue des Platrières
75020 Paris, 01 48 65 97 90,
jusqu'au 13/10*

Claire Nadeau

Claire Nadeau confirme son statut de Madame Foldingue. L'actrice se retrouve dans la pièce de Didier Bénureau, *Mon beau-père est une princesse*, à jouer la femme d'un Michel Aumont amoureux de son gendre. Du pain péni pour cette adpte des situations absurdes.

Théâtral magazine : Michel Aumont jouant un beau-père amoureux de son gendre Didier Bénureau, quelle a été votre réaction en lisant la pièce ?

Claire Nadeau : J'ai trouvé ça hilarant (*rires*). Et puis le fait qu'on joue au Palais-Royal m'enchant particulièrement. C'est un lieu où on joue des pièces de boulevard, pas du Brecht ! Et je pense que les gens vont être un peu déconcertés par le propos complètement décalé. Ça pourrait avoir les codes du boulevard mais ça ne les a pas du tout. Et puis voir Michel Aumont troublé par Didier Bénureau est un délice absolu (*rires*).

Pour le personnage que joue Bénureau c'est un simple fantôme, mais pour celui de Michel Aumont, c'est très sérieux. Il découvre des choses plus gaies que les usines de tôle, la retraite. Ça part dans une espèce de folie généreuse.

Vous jouez Micheline, la femme de Michel Aumont. Curieusement, elle reste imperturbable quand elle découvre que son mari est amoureux de leur gendre.

Du moment que son mari retrouve de l'entrain, elle trouve que c'est bien. C'était un bon vivant et depuis qu'il était à la retraite, elle le voyait s'éteindre, être toujours de mauvaise

humeur. C'était pénible pour elle. Donc, que toute cette histoire le réveille, c'est plutôt bien. Elle est assez cool, un peu décalée même. C'est une bourgeoise de province, qui a eu une jeunesse un peu agitée et certainement que ce type la faisait rire. Ce ne sont pas des personnages conventionnels. Ils sont toujours un peu à côté. C'est dans la lignée de ce que fait Didier ; c'est drôle mais toujours un peu grinçant.

Y a-t-il un travail sur vos personnages ?

Je ne suis pas très férue de ça. Ça ne m'intéresse pas tellement. Je m'attèle plutôt à trouver l'énergie des scènes et du personnage à l'intérieur des scènes. Michel Aumont travaille très différemment. Il a besoin de savoir exactement ce qui se passe. Moi non. Pas par paresse mais parce que je n'aime pas ce qui est obligatoire.

On vous voit plutôt jouer dans des comédies. Y a-t-il une chance de vous voir un jour dans une tragédie ?

Non. J'ai un peu œuvré dans la tragédie quand j'étais jeune comédienne et je rêvais de jouer *Lorenzaccio* et *Hamlet*, justement parce que cela n'était pas possible. Je ne suis pas du tout une tragédienne rentrée. Je n'aime pas non plus les comédies dramatiques avec des sentiments vrais



La divine foldingue

@ Bernard Richebe

(*rires*). Je préfère très largement entendre les rires, qu'il se passe autre chose que la réalité. Par contre, comme spectatrice, j'adore les drames.

Vous avez beaucoup tourné avec *La divine Miss V*. Cela vous a-t-il plu de jouer seule en scène ?

J'ai beaucoup aimé. Et pourtant c'était très tenu, il n'y avait aucune part improvisée. Et puis, je n'avais pas le sentiment d'être seule. Je jouais avec plusieurs personnages. Je dois être une des seules actrices qui n'a pas le trac. Jamais. J'adore être sur scène.

Propos recueillis par HC

■ *Mon beau-père est une princesse, de et mise en scène de Didier Bénureau Théâtre du Palais-Royal, 38 rue de Montpensier 75001 Paris, 01 42 97 59 76, à partir du 3/09*



Arnaud Denis

Alceste est un Scorpion

Comédien, auteur et metteur en scène, Arnaud Denis s'illustre dans un *Misanthrope* de Molière pas comme les autres : surtitré *Alceste à la Cigale*, la pièce est justement donnée dans la célèbre salle de spectacle parisienne. Arnaud Denis a fait confiance à Michèle André, avant de monter lui-même le *Dom Juan* de Molière en mars 2014, au Théâtre 14.

Théâtral magazine : Comment ce projet est-il arrivé jusqu'à vous ?

Arnaud Denis : Ce surtitre est une idée de communication, un clin d'œil dans une salle à part. On n'a pas l'habitude voir du théâtre à la Cigale, mais c'est un théâtre construit à l'italienne. Michèle André voulait présenter ce *Misanthrope* dans un lieu qui sorte de l'ordinaire.

N'est-elle pas d'abord comédienne ?
Oui, je la connais comme actrice, je l'avais dirigée dans *Les Revenants* d'Ibsen en 2006. C'est sa deuxième mise en scène, elle avait monté une

pièce contemporaine il y a quelques années aux Déchargeurs. Ce projet lui tenait à cœur depuis dix ans, Michèle André dirige beaucoup mieux que d'autres metteurs en scène confirmés. Elle a soigneusement préparé sa mise en scène et sait exactement ce qu'elle veut. C'est relaxant et plaisant ! Elle sait ce qu'on éprouve et connaît la pièce sur le bout des doigts, elle pourrait jouer tous les rôles. J'ai connu sa précision et son exigence comme comédienne, il y a une recherche en profondeur et en confiance. C'est pour tout cela que j'ai accepté cette pièce.

S'agit-il d'une transposition dans le monde d'aujourd'hui ?

Esthétiquement, les costumes seront un mélange de contemporain et de classique, on évoque le XVIIIe dans une société d'aujourd'hui. C'est une façon de représenter les personnages de façon universelle. Par exemple, je porte une redingote en jean noir. Le costumier, Jean-Jacques Delmotte a beaucoup de talent. Après il y a l'interprétation de la langue, dans *L'Impromptu de*

Versailles, Molière dit à ses comédiens : "Dites le texte le plus naturellement du monde", c'est ce que souhaite aussi Michèle André.

Comment allez-vous jouer Alceste ?

C'est le rôle le plus intimidant de tous ceux que j'ai eus à traiter jusque là. J'ai hésité avant de dire oui. Je me demandais s'il ne fallait pas dix ans d'expérience pour l'interpréter. Puis je me suis dit que c'était bien de le jouer à 30 ans. On peut redouter ces personnages classiques et en même temps, les démythifier, les rendre réels, en partant du principe que ça peut être nous. Cela m'a donné une accroche. Alceste n'est pas calme, à la différence de Philinthe (*Jean-Laurent Silvi qui a croisé Arnaud Denis au cours de Jean-Laurent Cochet, ndr*). Fabrice Luchini en parle très bien. Dans le théâtre français, on n'a pas mieux écrit comme scène d'exposition : "Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur." C'est un chef d'œuvre dont je ne voulais pas me priver ! Alceste est un personnage à vif, en souffrance, un grand amoureux, un jaloux autodestructeur, un Scorpion. Avec Célièmène -Laetitia Laburthe-Tolra-, il est tombé sur une personne qu'il ne peut atteindre pleinement. *Le Misanthrope* est peut-être la meilleure pièce de Molière. Michèle André dit qu'elle est construite comme un jardin à la française.

*Propos recueillis par
Nathalie Simon*

■ *Alceste à la Cigale Le Misanthrope de Molière, La Cigale, 120 boulevard de Rochechouart 75018 Paris, 0892 68 36 22, du 3/09/13 au 19/09/13*

Jean-Baptiste Maunier

Nouveau défi

Mais où était donc passé Jean-Baptiste Maunier ? Le jeune acteur, révélé en 2004 par *Les Choristes* a tourné quelques films dont *Le grand Meaulnes* d'Alain-Fournier en 2006, sorti quelques albums, et suivi les cours du légendaire Actors Studio de New-York. Le voilà de retour cette fois au théâtre dans une pièce intrigante *La chanson de l'éléphant* où il tient le rôle d'un psychopathe inquiétant.

Théâtral magazine : Cela ne vous a-t-il pas étonné qu'on vous propose ce rôle ?

Jean-Baptiste Maunier : Étonné... Non. J'étais plutôt content parce que c'est très différent de ce que j'ai déjà pu faire. Et puis, le théâtre, c'est nouveau pour moi, même si j'avais joué dans un opéra aux Bouffes-Parisiens quand j'avais 15 ans. Ça s'est fait très vite. Bruno Dupuis m'a dit qu'il avait sa distribution, que j'aurais Pierre Cassignard comme partenaire.

Il joue le psychiatre qui enquête sur la disparition d'un collègue et vous le psychopathe, dernier à l'avoir vu.

La pièce raconte l'entretien entre le directeur et le patient. Mon personnage est un vrai manipulateur. Au point qu'on va se demander qui devient psychiatre et qui devient patient. C'est un personnage inquiétant. Bruno a choisi délibérément un acteur qui ait l'air plutôt gentil et inoffensif. On s'aperçoit qu'en fait, il est complètement tordu, manipulateur. Il change d'humeur tout au long de la pièce. Sa pathologie est proche de la bipolarité.

C'est un rôle important pour vous. Êtes-vous inquiet ?

Ça m'excite plus que ça m'inquiète. Je ne me pose pas la question. Je sais que beaucoup de gens vont m'attendre un peu au tournant pour voir ce que je donne sur scène.

Qu'est-ce qui vous a donné envie d'aller étudier le théâtre à New-York ?

Je suis allé au Lee Strasberg Institute quand j'avais 17 ans. C'est Gérard Jugnot qui m'avait conseillé de prendre des cours de théâtre après notre troisième film ensemble. Mais depuis l'âge de douze ans, je suis confronté au regard des autres et j'avais peur d'aller au Conservatoire, au cours Florent ou chez Cochet ; je ne voulais pas qu'on me regarde et qu'on se demande ce que je faisais là alors que j'avais déjà un pied dans le métier et déjà connu depuis longtemps. Et c'est par hasard, en vacances à New-York avec mes parents, qu'on est passé devant le Lee Strasberg Institute. C'est une petite maison rouge où il n'y a apparemment personne. Je suis entré, j'ai rencontré Anna Strasberg avec qui j'ai discuté. Je lui ai expliqué ce que j'avais fait, ce que j'avais envie de faire. Elle m'a demandé de faire une impro et j'ai été pris. Ce sont les plus

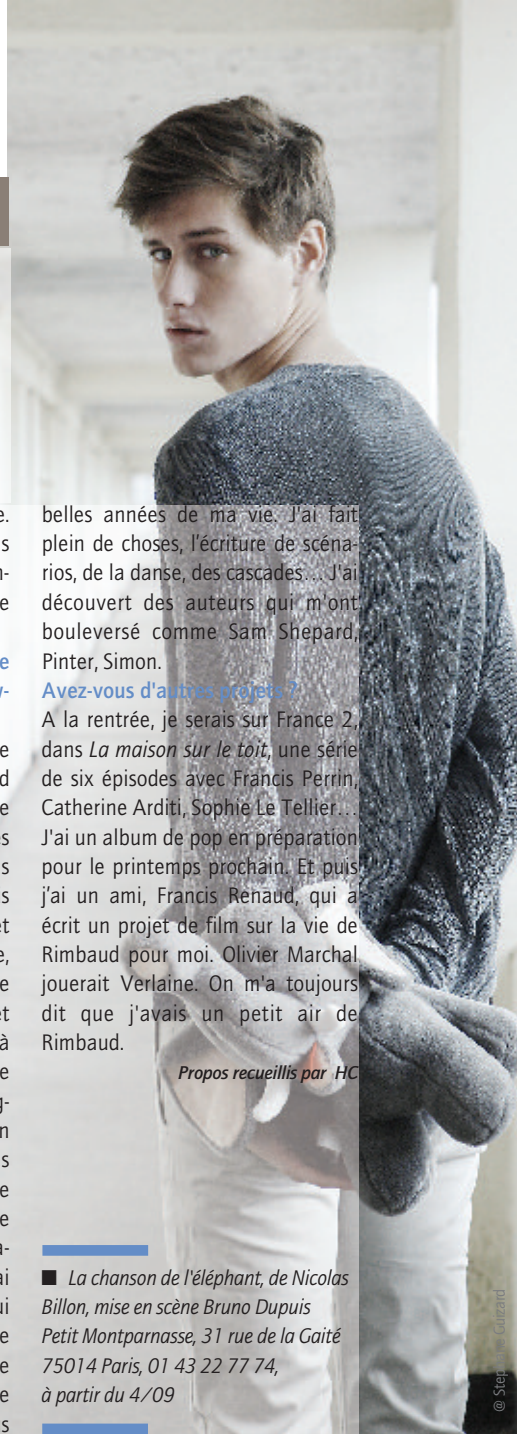
belles années de ma vie. J'ai fait plein de choses, l'écriture de scénarios, de la danse, des cascades... J'ai découvert des auteurs qui m'ont bouleversé comme Sam Shepard, Pinter, Simon.

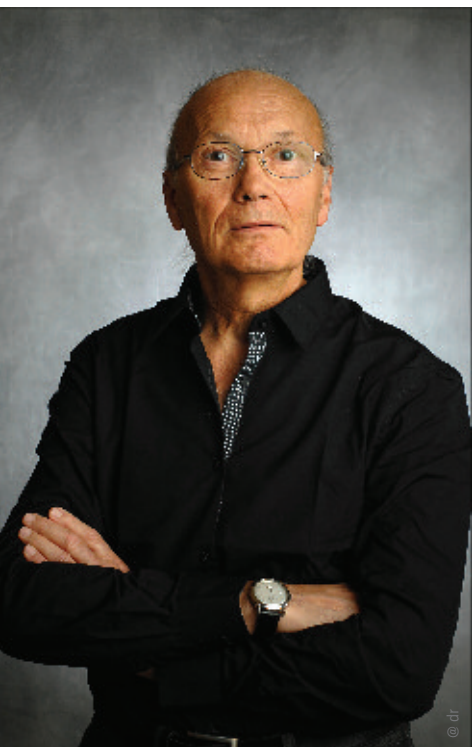
Avez-vous d'autres projets ?

A la rentrée, je serais sur France 2, dans *La maison sur le toit*, une série de six épisodes avec Francis Perrin, Catherine Arditi, Sophie Le Tellier... J'ai un album de pop en préparation pour le printemps prochain. Et puis j'ai un ami, Francis Renaud, qui a écrit un projet de film sur la vie de Rimbaud pour moi. Olivier Marchal jouerait Verlaine. On m'a toujours dit que j'avais un petit air de Rimbaud.

Propos recueillis par HC

■ *La chanson de l'éléphant*, de Nicolas Billon, mise en scène Bruno Dupuis
Petit Montparnasse, 31 rue de la Gaité
75014 Paris, 01 43 22 77 74,
à partir du 4/09





Jean-Claude Cotillard

Histoire sans paroles

Dès le 4 septembre au Vingtième Théâtre, Jean Claude Cotillard sera parmi les premiers sur les planches à rouvrir la saison. Il retrouve ses complices Zazie Delem et Alan Boone pour une comédie originale, sans texte, en hommage aux "vieux", *Fin de série*.

Théâtral magazine : Quelle est la particularité de cette comédie ?

Jean-Claude Cotillard : C'est une œuvre dramatique, avec un scénario, un développement, des événements, mais il n'y a pas de texte. C'est une écriture de plateau. Il y a une thématique de départ qui est l'univers des "jeunes vieux", ceux qui vont commencer leur parcours dans la vieillesse. On observe un couple pendant

sa journée, et on développe tout ce qui se passe – ou ne se passe pas – entre eux. Ils n'ont rien à faire... Je leur adjoins un troisième personnage qui est le résumé de toutes les personnes qui peuvent avoir intérêt à leur rendre visite : le médecin, le kiné, le représentant qui va tenter de leur vendre tout ce dont ils n'ont pas besoin, et le représentant des pompes funèbres. Sans action, il n'y a pas de théâtre ! Il y a donc une réelle écriture gestuelle, un rythme. Ils bougent dans la maison ; on les chorégraphie. C'est un dialogue gestuel. Pourquoi ce thème des "vieux" ?

C'est à la mode. On parle énormément des vieux. Le problème des retraites leur est lié parce que les gens ne meurent plus. Ils emmerdent tout le monde ! Les commerciaux s'occupent énormément du créneau vieux. Il faut les emmener en voyage, les occuper, ils font du sport... Il y a une économie et un marché qui s'intéressent aux vieux. Nous sommes dans l'esprit farceur, burlesque, dans le décalage de toutes les situations. On se moque d'eux, on les prend en charge pour les dénoncer. Ce couple est en compétition pour tout, ils ne sont pas gentils du tout : "Je suis moins malade que toi", "Moi je suis encore en forme, je peux encore faire du sport". Ils fonctionnent dans leur maison par habitude, réflexes, ils n'ont plus rien à se dire. Ils ont cessé de prendre la parole... A moins qu'ils

ne l'aient jamais prise. Mais ils sont extrêmement émouvants parce qu'ils se cherchent. Pour se détruire ? Pour s'aimer ? Ils n'ont pas encore grandi et, déjà, ils rétrécissent !

Comment avez-vous construit ce projet ?

Selon les médecins que j'ai interrogés, revient sans cesse la concurrence dans le couple, la jalousie, les débats – celui qui veut voyager et celui qui veut rester tranquille –, les loisirs, le rétrécissement de l'espace – on ne monte plus l'escalier... Les comédiens Zazie Delem, Alan Boone et moi-même, sommes des complices de toujours. Nous nous complétons totalement. Je suis à l'origine, à l'écriture, Zazie est toujours très affûtée sur le sens et le pourquoi des choses et Alan sur le gag et la dramaturgie. Nous avons joué quelques maquettes dans le Val de Marne et nous arrivons au Vingtième Théâtre.

*Propos recueillis par
François Varlin*

■ *Fin de série, avec Alan Boone, Jean-Claude Cotillard et Zazie Delem, Vingtième Théâtre, 7 rue des Plâtrières 75020 Paris, 01 43 66 01 13, du 4/09 au 13/10, du mercredi au samedi à 21h30 et le dimanche à 17h30*

Fabrice Melquiot

Hommage en forme d'œuvre d'art

C'est avant tout une affaire d'amitié. Fabrice Melquiot a rencontré la chanteuse Eleonor Agritt et le compositeur Edouard Ferlet sur sa pièce *L'inattendu*. Ensemble, ils ont conçu un opéra de poche à partir du travail graphique réalisé par Jeanne Roualet sur la vie de son grand-père Jean.

Théâtral magazine : Le sous-titre du spectacle c'est "opéra de poche". En quoi est-ce un opéra ?

Fabrice Melquiot : Dans la mesure où il y a un traitement de la parole qui évoque celui de l'opéra, et seulement deux interprètes au plateau, ça nous paraissait juste de parler d'opéra intime ou d'opéra de poche.

Le texte a une forme un peu particulière, plus proche du récit que du dialogue théâtral.

Ça se rapprocherait du théâtre verbalim, puisque Jeanne Roualet a recueilli des phrases dans les carnets de son grand-père Jean, et d'autres qu'il avait l'habitude de dire.

Les citations ont-elles suffi ou avez-vous dû inventer des choses ?

On veut produire de l'objectivité mais on ne peut pas s'empêcher de produire de la subjectivité. Naturellement le document mène à la fiction, au récit. Je suis parti de la biographie pour petit à petit glisser. Les chansons, elles, sont de pure invention.

Comment avez-vous travaillé ensemble ?

Ça a avancé un peu en dialogue et en accumulation de travail. Pour moi

c'était finalement beaucoup plus simple que pour Édouard qui composait. Le texte préexistait à la composition musicale. Au départ du projet il y a le travail graphique de Jeanne, qui a placé les citations de son grand-père sur une portée, a effacé le texte en n'en conservant que les points et les empâtements des lettres pour en faire des notes, à partir desquelles Édouard a composé la musique. Moi j'ai repris ces citations et je les ai agencées dans le texte.

Édouard s'en est emparé. Il m'a fait écouter quelques boucles musicales à partir desquelles j'ai écrit le texte et la totalité des chansons. Ensuite il a composé la musique. Sur scène, il y a en plus une projection de photos d'objets ayant appartenus à Jean.

Qu'est-ce que ce travail vous a apporté sur le plan de l'écriture ?

Je suis très boulimique de ce qu'on peut chercher au théâtre et dans l'écriture. Je résiste absolument à l'idée d'un univers qui serait constitué une fois pour toutes. Pour moi le premier intérêt, c'est la manière dont le "je" devient plus complexe que le "je" d'un personnage. Là, c'est un "je" parfois protagoniste, narra-



teur ou auteur. Ça m'intéresse dans le roman et ça m'intéresse beaucoup au théâtre de ne pas savoir qui me parle le temps de la représentation. Et l'autobiographie a la vertu de venir troubler le "je".

Propos recueillis par HC

■ *Jean, opéra de poche, texte de Fabrice Melquiot, avec Eleonor Agritt (chanteuse, comédienne) et Edouard Ferlet (pianiste, récitant), artwork par Jeanne Roualet*

Théâtre de Belleville, 94 rue du Faubourg du temple 75011 Paris, 01 48 06 72 34, du 4 au 29/09

ZELDA ET SCOTT

Théâtre La Bruyère - Paris

Julien Boisselier

Dans la peau de Scott Fitzgerald

L'acteur incarne l'écrivain aux côtés de Sara Giraudeau dans *Zelda et Scott*. Sur fond de jazz, une plongée dans des années de démesure et de fête débridée. Mais aussi, et surtout une histoire d'amour fou entre le génie de la littérature et sa femme Zelda.



Théâtral magazine : Sara Giraudeau en *Zelda*, Jean-Paul Bordes en *Ernest Hemingway*, cela semble assez évident. On vous imagine moins, a priori, en *Scott Fitzgerald*...

Julien Boisselier : Ah ? Reparlons-en le 4 septembre (*sourires*). Je ne sais pas pourquoi Renaud Meyer, auteur et metteur en scène, m'a proposé cette pièce. On ne sait jamais vraiment pourquoi les gens vous imaginent dans un rôle. Mais quand j'ai lu son texte, j'ai tout de suite été emballé, saisi et convaincu.

Pourquoi ?

Je ne pense pas ressembler à Scott Fitzgerald, je ne suis pas alcoolique (*sourires*), je ne cherche pas le conflit, au contraire, j'aime l'apaisement dans les relations. Mais la façon de voir les choses de Fitzgerald et sa fragilité m'émeuvent. Et puis il y avait en lui une part très féminine alors moi aussi, je vais pouvoir, enfin, assumer ma part féminine, à 40 ans.

Quelle est cette part féminine ?

Une façon de parler, de bouger. Au delà de la forme, les femmes ont une capacité à ressentir les choses plus pleinement, et une qualité première : se laisser envahir par les émotions et ne surtout pas en avoir peur. Fitzgerald avait ça. Il s'est laissé emporter par un grand tourbillon : l'amour de cette femme, l'écriture, la fête.

Quel regard portiez-vous sur lui avant de vous emparer du rôle ?

J'en avais une vision assez superficielle. Depuis que j'y travaille, j'ai chaque jour le sentiment de m'approcher un peu plus, de discuter un peu mieux avec ce garçon, ça me plaît. La pièce est le tableau d'une époque. C'est aussi et surtout l'histoire d'amour entre Scott et Zelda, petite nana qui débarque de sa province à 18 ans, conquiert en trois ans

tout New-York et initie Scott à l'amour et à l'addiction amoureuse. Enfin, il y a Ernest Hemingway et cette histoire d'amitié et de rivalité entre deux immenses écrivains. Ils s'admiraient et se jalouaient, ils étaient dans une joute permanente.

Cette époque vous inspire ?

Oui, c'était une époque pleine de démesure, de mégalomanie et d'insouciance, où tout était délié, sauvage, provocateur, léger, aérien. J'en ai lu des récits incroyables : Hemingway tirait sur les réceptionnistes des hôtels, Fitzgerald faisait des soupes avec les bijoux des invités des fêtes... Mais ils n'étaient pas fous, c'était juste une autre époque ! Aujourd'hui, tout est plus dur et policé.

On vous a beaucoup vu au théâtre dans les années 90, moins récemment...

Je n'ai pas été vraiment séduit par les projets qu'on me proposait. Aujourd'hui, entre Renaud, son enthousiasme généreux et constant, et Sara, sa fraîcheur, son talent, je suis galvanisé ! Mais cette fois, cela se passera comme à chaque fois que je joue au théâtre. Je travaille, j'avance, je répète, je suis content. Et puis le soir de la première, cinq minutes avant le début du spectacle, je me demande ce que je fais là. C'est absurde ! Mais le trac est un bon moteur...

*Propos recueillis par
Nedjma Van Egmond*

■ *Zelda et Scott*, écrit et mis en scène par Renaud Meyer, avec Sara Giraudeau, Julien Boisselier et Jean-Paul Bordes et le Manhattan Jazz Band. Théâtre La Bruyère, 5 rue La Bruyère 75009 Paris, 01 48 74 76 99 à partir du 04 /09

Cécile de France

fait revivre Anna

Sous le soleil exactement... En 1967, Anna Karina chantait la chanson de Gainsbourg écrite pour le téléfilm *Anna* de Pierre Koralnik. Aujourd'hui, sur la scène du Rond-Point, c'est Cécile de France qui reprend le rôle de cette petite provinciale amoureuse d'un patron qui aime une fille qu'il n'a vue qu'en photo. Film devenu culte, imprégné de la folie des années 60 et de l'univers de Gainsbourg, *Anna* pourrait bien retrouver une nouvelle vitalité au théâtre et sous la houlette du talentueux metteur en scène Emmanuel Daumas.

Théâtral magazine : Connaissez-vous le film de Pierre Koralnik ?

Cécile de France : Je n'en avais jamais entendu parler lorsqu'Emmanuel Daumas, que je connais depuis l'école de la rue Blanche (*devenue l'ENSATT, ndlr*) m'a proposé le rôle. Je connaissais vaguement l'album, comme tout le monde, la chanson *Sous le soleil exactement* chantée par Gainsbourg lui-même. J'ai regardé le DVD et suis tombée vraiment amoureuse du film, de sa folie, de sa liberté, de son traitement de l'imaginaire.

C'est l'histoire d'un homme qui tombe amoureux d'une image.

Ça résonne beaucoup de nos jours, avec l'importance du virtuel, du fantasme, de l'image féminine. C'est un chassé-croisé entre Anna, une petite provinciale engagée en bas de l'échelle et un patron très branché qui ne la remarque pas à cause de son obsession pour cette image.

Retrouve-t-on l'univers du film sur scène ?

Dans la pièce, l'histoire se passe à Paris, dans une boîte de pub. On décolle un peu de l'oeuvre originale, très marquée années 60 ; Emmanuel ne voulait pas rester dans une nostalgie de ces années-là même si on en

garde la folie et le côté pop.

Comment avez-vous travaillé ?

On a tous beaucoup regardé le film pour s'en imprégner, se laisser porter par les textes et les mélodies de Gainsbourg. Chaque mot, chaque réplique est comme un bonbon. C'est assez jubilatoire. On a vraiment fait un travail collectif avec des propositions qui venaient indifféremment d'Emmanuel et des acteurs. On a travaillé aussi avec les chorégraphes Pierre et Mélanie Rigal pendant un mois sur des impros, de l'expression corporelle. C'était une façon d'être ensemble, d'être tous ces employés sous la coupe d'un patron excessif et mégalo.

Le rôle exige de chanter...

Oui et je n'avais jamais vraiment chanté sauf pour le film *Sœur Sourire*. Mais Gainsbourg écrivait pour des comédiennes comme Adjani, Bardot, Deneuve, Birkin... et pas pour des chanteuses. J'ai pris des cours. Mais je suis beaucoup guidée par mon personnage et par l'histoire ; chaque chanson a un sens au moment où elle arrive.

Après *Le temps des cerises* de Niels Arestrup que vous avez joué au théâtre de la Madeleine, on ne vous attendait pas dans le théâtre public...



© Giovanni Citradin

Et pourtant, je viens de ce théâtre. J'ai joué *Mademoiselle Julie* mise en scène par Gwénaél Morin, *Electre* par Claudia Stavisky. J'ai fait du théâtre de rue, j'ai même craché du feu. Après, j'ai été happée par le cinéma, mais je m'étais promis de jouer avec mes potes sur un projet un peu abstrait.

Propos recueillis par HC

■ *Anna*, d'après le film de Pierre Koralnik, paroles et musique de Serge Gainsbourg, mise en scène d'Emmanuel Daumas
du 5/09 au 6/10 Rond-Point, 2 bis avenue Franklin Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21
8 et 9/10 Villefontaine, 11/10 Colombes, 12 et 13/10 Noisiel, 15 et 16/10 Angers, 18 et 19/10 Toulon, 7/11 Châlons-en-Champagne, 9 et 10/11 Luxembourg, 13 au 17/11 Antibes, 21 au 23/11 Liège, 26 au 30/11 Belgique, 3 et 4/12 Charleroi, 6/12 Roanne, 10 au 14/12 Saint-Étienne, 17 et 18/12 Roubaix, 20/12 Niort, 21 et 22/12 La Roche-sur-Yon, 8 au 11/12 Toulouse, 14 au 19/01 Aix-en-Provence, 22 et 23/01 Sète



Après la folie des *39 marches*, Eric Métayer n'en avait pas encore assez ; il revient avec un spectacle encore plus dingue, *Le train fantôme*. Frissons et sensations fortes garantis.

Théâtral magazine : De quoi parle *Le train fantôme* ?

Eric Métayer : C'est une chasse aux vampires menée sur un rythme inspiré de la folie des *39 marches* avec un clin d'oeil aux films d'horreur comiques. C'est très visuel et fait pour faire rire et foutre les jetons.

D'où vous vient ce goût pour l'horreur au théâtre ?

Cela faisait une dizaine d'années que j'avais envie de faire un spectacle qui fait peur. J'avais relu à peu près tous les grands guignols des années 20 et 30 mais j'y avais trouvé une chose un peu désuète et drôle. C'était un peu comme si on revoyait le film des Frères Lumière, *L'Arrivée*

Eric Métayer

Toujours plus

d'un train en gare de La Ciotat : personne ne se coucherait dans la salle en voyant arriver le train. On n'a plus peur parce qu'on connaît tous les trucs. Or je voulais que les spectateurs aient peur d'être atteints par ce qui se passe sur scène. Donc il a fallu trouver un moyen de faire peur sur scène et dans la salle.

Comme d'agresser le public ?

Dans un certain sens oui. C'est un peu dans l'esprit des spectacles catalans de La Fura dels Baus, complètement déjantés.

C'est un spectacle que vous avez co-écrit avec Gérald Sibleyras. Comment avez-vous travaillé ensemble ?

J'ai surtout donné des idées de scènes et il a davantage travaillé sur le texte. Je dessinais les images que je voulais pour qu'il puisse poser le texte dessus. C'est quelqu'un d'extrêmement rigoureux capable d'avoir une écriture très classique. Or dans le comique, c'est bien de partir sur une base extrêmement classique pour pouvoir la détériorer.

Avez-vous conscience d'avoir inventé un style dans le théâtre ?

Quand j'étais gamin, je pouvais faire tout ce que je voulais avec juste deux morceaux de tissu. Ensuite l'improvisation m'a permis d'explorer pendant 15 ans cet univers-là. Et maintenant je récolte les bénéfices de tout ce travail. Je pars du principe qu'au théâtre, on peut tout faire. Si je prends un morceau de papier toilette que je déroule en disant que

c'est une descente de ski, chacun va inventer sa propre piste. C'est pour ça qu'instinctivement je passe par l'image.

Allez-vous continuer à explorer ce type de théâtre ?

Cet univers-là me plaît. C'est le deuxième spectacle que je fais sur ce mode, après *Les 39 marches*. J'ai envie de continuer mais j'aimerais aussi aller vers un texte classique. Et l'auteur qui est plus proche de mon univers, c'est Shakespeare. Malheureusement ou heureusement, j'ai vu pratiquement tous les spectacles de Shakespeare montés par Ariane Mnouchkine et Peter Brook et on peut se demander s'il reste encore une place pour un metteur en scène comme moi. Et puis je m'intéresse aussi beaucoup à la danse. J'ai un projet de pièce de danse avec la comédienne des *39 marches*.

Propos recueillis par HC

■ *Le train fantôme, de Gérald Sibleyras et Eric Métayer, mise en scène d'Eric Métayer*
Théâtre de la Gaîté, 26 rue de la Gaîté
75014 Paris, 01 43 22 16 18,
à partir du 6/09

Dominique Blanc

Au secours des femmes

Dominique Blanc ne cache pas son goût pour les personnages de femmes exceptionnelles : Phèdre, Marguerite Duras ou Madame de Maintenon. La Locandiera fait partie de cette trempe. Aubergiste à Florence en 1753, Mirandolina vit sa vie en toute indépendance, séduisant et manipulant les hommes. Jusqu'à ce qu'un chevalier misogyne vienne bouleverser sa petite vie...

Théâtral magazine : Qu'est ce qui vous plaît chez cette Locandiera ?

Dominique Blanc : C'est d'abord le génie de son auteur, Goldoni, la précision de son texte qui demande une virtuosité d'instrumentiste. Il est tombé follement amoureux d'une personne pour laquelle il a écrit *La serva amorosa* et cette divine *Locandiera*, qu'on m'avait déjà proposé de jouer deux fois et que par mégarde j'avais refusé. C'est une ode à la féminité, à la liberté avec un personnage issu de la bourgeoisie commerçante qui déborde de vitalité, d'humour, de séduction. C'est une femme totalement indépendante et autonome avec son propre désir. Elle met en scène son auberge comme un petit théâtre, elle charme les hommes qui défilent jusqu'à cette histoire d'amour insensée avec un chevalier qui n'est pas du tout issu de la même caste qu'elle.

Pourquoi choisit-elle d'épouser le valet ?

Elle n'a pas le choix. Jamais le chevalier ne voudrait d'elle. Ce serait un couple totalement improbable. Ça se passe en 1753 ; on n'est pas encore en 1789 et on n'est pas non

plus en France. Il y a encore une violence terrible. Le chevalier n'arrête pas de menacer son valet "*je te fendrai le crâne*". Au dernier acte, je pense qu'il violerait et frapperait Mirandolina si la porte qu'elle a pris soin de fermer était ouverte. Mais ce que je me raconte, c'est aussi par rapport à moi et à l'âge que j'ai. Pour moi c'est une comédie dramatique avec une morale. La fin de la pièce met en garde contre le genre féminin. On pourrait le lire à... toute la classe politique française, à la société française puisqu'en matière de parité, on est quand même loin du compte.

Vous êtes très Mirandolina !

Ah écoutez, le féminin m'a toujours attirée. J'ai eu la chance de tomber que ce soit au cinéma ou au théâtre ou à la télévision sur des personnages de femmes qu'il fallait défendre. J'ai beaucoup d'admiration pour les femmes et je me suis toujours étonnée qu'elles aient si peu de place chez nous en France.

Vous avez dit qu'on vous avait proposé le personnage deux fois. Pourquoi avoir refusé ?

Je ne me sentais pas du tout capa-

ble. C'est plaisant de se battre pour ce personnage mais je n'ai jamais eu le sentiment d'être l'idéal féminin. Je n'ai jamais eu de confiance à ce niveau-là. Je n'ai jamais pensé que j'étais une fille sublime de partout.

Pourquoi avoir accepté cette fois ?

Parce que Marc Paquien me l'a proposé avec énormément de gentillesse, de délicatesse et de culture. Il a choisi avec soin les autres comédiens. Et puis, j'avais envie de faire une comédie après avoir joué beaucoup de choses tragiques : *Phèdre*, *La douleur* de Marguerite Duras et au cinéma il y a eu la trilogie de Lucas Belvaux. J'avais besoin de changer d'horizon et Marc est arrivé au bon moment avec le bon casting.

Propos recueillis par HC

■ *La Locandiera*, de Goldoni,
mise en scène par Marc Paquien
Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles
Dullin 75018 Paris, 01 46 06 49 24,
à partir du 6/09



Arthur Jugnot

Un artiste heureux

Il y a d'abord le mari, la femme et l'amant qui se trompent copieusement. Et autour d'eux, entre les ex-, les amants et maîtresses, les cousins, oncles et tantes, c'est bien pire. Dans ce Labiche mis en scène par Didier Long sur le mode farcesque, Arthur Jugnot tient le rôle de l'amant malmené.

Théâtral magazine : Quel amant jouez-vous ?

Arthur Jugnot : *(Rires)*. C'est vrai qu'il y a 12 amants, 12 maris, l'ancien amant, l'ancienne femme... Jean Benguigui joue le mari qui invite tout le monde chez lui. Moi, je suis l'amant de sa femme qu'il a pris sous son aile. Je n'arrive jamais à voir ma maîtresse qui est complètement parano et j'essaie de me marier malgré elle. C'est un personnage un peu unicellulaire. Sa préoccupation c'est juste de voir cette fille. Tout ça est

compliqué par de multiples autres histoires. Comme celle de mon oncle qui est par exemple l'amant de l'ancienne femme du mari. C'est une sorte de pastiche où tout le monde ne pense vraiment qu'à sa gueule ; ce n'est pas d'une grande humanité. Ce sont des gens qui ne travaillent pas, qui veulent juste prendre du plaisir.

Y a-t-il une évolution ?

C'est bourré de rebondissements, de quiproquos. Chaque personnage se retrouve pris dans des situations invraisemblables. Il y a une sorte d'entonnoir, où ils sont pris au piège du mensonge de plus en plus vite.

C'est votre premier Labiche. Mais vous aviez déjà joué un Feydeau, *Chat en poche*.

Il y a des similitudes dans les thèmes abordés, mais ça se joue différemment. Dans Feydeau il faut respecter la mécanique de l'écriture alors que Labiche laisse plus de liberté aux acteurs. Feydeau dit comment monter le spectacle ; Labiche moins.

Enfin, qui est le plus heureux des trois ?

Ils sont tous heureux. Mais le titre peut être entendu de façon sarcastique. Quand mon personnage dit "je suis bien heureux", c'est une manière de dire "mais qu'est-ce que je fais là ?" **L'année dernière, en plus des Béliers d'Avignon, vous avez créé Les Béliers parisiens et pris la gestion du Petit Hébertot. Comment vont vos théâtres ?**

Ça se passe très bien. Aux Béliers Parisiens, on a *Les 39 marches* jusqu'en décembre mise en scène par Eric Métayer. Le secret pour que les gens se déplacent c'est d'avoir de très bons spectacles...

Propos recueillis par HC

■ *Le plus heureux des trois*, d'Eugène Labiche, mise en scène de Didier Long Théâtre Hébertot, 78 bis boulevard des Batignolles 75017 Paris, 01 43 87 23 23, à partir du 10/09

La douceur de vivre

Texte culte, d'abord écrit par Dylan Thomas pour la radio en 1945 en réponse au bombardement atomique d'Hiroshima, *Au bois lacté* raconte la vie, de l'aube au crépuscule, des habitants du petit village gallois imaginaire de Llareggub. Sept comédiens se partagent les rêves des 45 personnages de ce magnifique poème. Parmi eux, Rachel Arditi.

Rachel Arditi



Théâtral magazine : *Au bois lacté* se passe sur une journée.

Rachel Arditi : C'est le déroulement chronologique de la journée. Ça commence avec le révérend qui se lève, ouvre sa fenêtre et dit une prière pour réveiller tout le village : *"Galles, mon pays perdu, je sais que tu es un tout petit pays, je sais qu'il existe des terres plus grandes que la tienne, mais au fond c'est toi que j'aime et je te serai fidèle"*. La doyenne du village, qui a 85 ans 3 mois et 1 jour, qui vit toujours dans la maison où elle est née, ouvre elle aussi sa fenêtre *"c'est le printemps sur Llareggub, au soleil dans mon vieil âge, et ceci est la terre promise"*. Au fil de la journée, on suit chaque personnage dans sa vie quotidienne mais aussi dans ses rêves, ses fantasmes, ses désirs les plus inavouables. Il est souvent question de l'angoisse du temps qui passe. On ressasse des souvenirs de rêves auxquels on a dû renoncer, qui sont très souvent à 1000 lieues de notre

petite réalité.

Quels personnages jouez-vous ?

On joue tous huit ou dix personnages et on se partage le texte du narrateur. Moi, je joue, entre autres, la vieille femme et Polly Jarretière, une fille au cœur énorme qui a 12.000 bébés avec tous les hommes du village. Ce sont des situations de vie quotidienne extrêmement identifiées.

C'est Stéphane Meldegg qui monte la pièce pour la troisième fois.

C'est une pièce qu'il avait déjà montée en 1970 et en 1982, et qui a eu à chaque fois un énorme succès critique et public. C'est Philippe Tesson, en rachetant le théâtre de Poche l'année dernière avec sa fille Stéphanie, qui a eu l'idée de reprendre encore *Au bois lacté*. Il avait envie de remonter un certain nombre de spectacles qu'il avait aimés dans le passé.

Comment le spectacle s'organise-t-il sur la petite scène du théâtre de Poche ?

Stéphane Meldegg a eu envie de repartir de zéro. Le décor est très simple, pas réaliste, mais figuratif : juste deux découpes en bois en forme d'arbres. On porte des morceaux de costumes ou des accessoires qui permettent de figurer très rapidement tel ou tel personnage, puisqu'on passe parfois de l'un à l'autre dans une même phrase. Une casquette suffit par exemple à désigner le capitaine qui parle. Pour les costumes, on s'oriente vers une couleur unique, le bleu, parce que c'est la couleur du matin, et en même temps, celle du crépuscule...

Propos recueillis par HC

■ *Au bois lacté*, de Dylan Thomas, mise en scène de Stéphane Meldegg
Théâtre de Poche, 75 boulevard du Montparnasse 75006 Paris,
01 45 44 50 21, du 10/09 au 8/12

Sébastien
Thiéry

Au coeur de l'absurde

Décidément, Sébastien Thiéry n'a peur de rien. Dans *L'origine du monde*, il oblige un moribond à photographier le sexe de sa mère pour guérir. Et c'est lui-même qui joue le rôle du malheureux, mis en scène par Jean-Michel Ribes au théâtre du Rond-Point. Le comble de l'absurde. Pour lui le comble du bonheur.

Théâtral magazine : Pourquoi ce titre de *L'origine du monde* ?

Sébastien Thiéry : Au départ, la pièce devait s'appeler *La chatte de ma mère*. Mais Jean-Michel Ribes trouvait que ça risquait de ne pas faire l'unanimité (*rires*). Il n'y a pas une once de vulgarité dans la pièce et cela aurait été dommage que le titre en soi une. *L'origine du monde* est plus évasif. C'est l'histoire d'un type qui doit prendre en photo le

sexe de sa mère. Son cœur ne bat plus, il croit qu'il est mort et un marabout lui dit que pour guérir, il doit voir l'endroit d'où il est sorti. Donc, il va devoir renouer avec sa mère de 80 ans, à laquelle il ne parle plus depuis 20 ans.

Y a-t-il des moments où vous vous dites que vous allez trop loin ?

Non parce qu'on n'est pas dans une pièce réaliste ; c'est vraiment une farce. Je ne pense pas que ma mère en soit blessée. Je n'ai jamais essayé de prendre en photo son sexe (*rires*). Il n'y a rien de gênant.

Ça ce n'est pas tout à fait vrai. Dans *Le début de la fin*, il y avait des situations très gênantes.

Oui mais ce sont des pièces comiques. Sauf que je mélange un peu les règles du théâtre de boulevard à celles de l'absurde.

Dans vos pièces, il y a aussi un petit côté sketch très prononcé...

Parce que je les démarre par un sketch. C'est toujours un bourgeois avec des principes rigides, qui a l'im-

pression de connaître la vie, et qui se retrouve déstabilisé. Il n'y a pas d'introduction. Les personnages sont plus universels quand on ne les présente pas. Je donne plein de sens possibles mais je n'explique rien. Il ne faut jamais expliquer l'absurde. Le sens se dégage tout seul, malgré moi. La mise en contradiction nous oblige à réfléchir différemment. Les commentaires, ce sont les autres qui les font. Et puis en tant qu'acteur, il n'y a que la situation qui m'intéresse. Dans *L'origine du monde*, c'est de voir comment le fils va réussir à faire la photo.

Pour la première fois, vous avez le premier rôle dans une de vos pièces.

Je fais exactement ce que j'avais envie de faire depuis toujours. Plus jeune j'étais insatisfait de que je faisais, j'avais des rôles assez médiocres, insipides, à la télé... Je servais la soupe à des vedettes dans des pièces de boulevard moyennes. Alors, je me suis mis à écrire pour avoir des rôles et je me suis révélé comme auteur. Je me sens plus personnel quand j'écris que quand je joue.

Le fait de travailler dans le théâtre subventionné ne pourrait-il pas modifier votre écriture ?

Probablement. Parce que dans le théâtre privé, il faut que ça marche. Là, je me suis senti plus libre.

Propos recueillis par HC

■ *L'origine du monde*, de Sébastien Thiéry, mise en scène de Jean-Michel Ribes
Rond-Point, 2 bis avenue Franklin Roosevelt 75008 Paris,
01 44 95 98 21, du 11/09 au 2/11

Sophie Perez et Xavier Boussiron, leurs seuls noms hérissent. Leurs spectacles sont truffés de sales blagues et de provocations, comme brandir le fantôme de Jean Vilar brillant devant un parterre de notables avignonnais lors des 60 ans du festival. Ils jouent avec le feu mais ne font pas tout à fait n'importe quoi. La grande Louise Bourgeois ne s'y est pas trompée en donnant la note maximale à *Enjambe Charles* qu'ils reprennent au Rond-Point.

Théâtral magazine : De quoi parle *Enjambe Charles* ?

Sophie : C'est un spectacle sur Charles Aznavour. L'un de nos acteurs, Stéphane Roger, l'imité très bien. Ça donne un truc assez abstrait et très drôle. Mais ça ne suffisait pas pour en faire un spectacle. Il manquait quelque chose. Donc, on a trouvé la poterie, parce que Charles Aznavour, c'est pour les vieux et que les vieux font de la poterie. Et comme il manquait encore quelque chose pour relever un peu le débat, on est allé montrer nos poteries à Louise Bourgeois.

Comment la rencontre s'est-elle déroulée ?

Xavier : Actuellement, c'est l'événement le plus important que j'ai jamais vécu. C'était une expérience de théâtralité absolument exemplaire.

Sophie : Imaginez. On est allé dans son petit atelier à Chelsea où elle recevait traditionnellement des artistes. Et on lui a montré sans vergogne nos poteries, la poupée ventriloque de Charles Aznavour qu'on avait fabriquée et en plus, Xavier a donné un petit concert de guitare électrique. Elle était devant nous en nuisette et chaussons avec son déambulateur et elle a dit : "je vais mettre 9 au Charles Aznavour".

Xavier : Ça lui a pris trois minutes pour écrire un 9. Mais nous, on était au taquet !

Comment construisez-vous un spectacle ?

Sophie : On part sur deux ou trois thématiques et après on essaie de tricoter quelque chose de drôle, selon le principe des cadavres exquis. Pour *Prélude à l'agonie*, le prochain qu'on créera en janvier, on s'est demandé ce qu'on aimait dans les westerns, et ce sont toutes les scènes d'émotion, comme lorsqu'une indienne sort avec un vieux cow-boy. Dans le spectacle, ça devient une espèce de cow-boy lâche qui vient une fois par an la tringler dans son

**Sophie
Xavier**

ranch et lui amène des cadeaux pourris comme des oiseaux empailés... Après on s'est rendu compte que pendant que les cow-boys décimaient les Indiens, on jouait Courteline en France. Ça nous a inspiré un petit prologue qu'on a monté dans un tout petit décor et avec des acteurs lilliputiens qui jouent du Courteline. On fait des conneries, mais sérieusement. Quand on a été invités à Avignon il y a deux ans, on a fait brailler le fantôme de Jean Vilar, avec une voix bourrée d'écho.

C'est drôle mais on n'a pas toujours les clés pour comprendre...

Le rire grave



Xavier : Il faut comprendre qu'on ne va pas tout comprendre. Quand on va voir *Macbeth*, on sait ce qu'on va voir. Mais ça ne nous intéresse pas de monter *Macbeth* : on sait faire. On préfère écrire des choses qui n'existent pas et qui ne sont pas à écouter un peu endormi.

Propos recueillis par HC

■ *Enjambe Charles*
Rond-Point, 2 bis avenue Franklin
Roosevelt 75008 Paris,
01 44 95 98 21, du 12 au 29/09

Marianne James

“ Je décollerai l'étiquette de la Nouvelle Star avec Miss Carpenter ! ”



Ultra blonde, en strass et fourrures, Paris affiche Marianne James en *Miss Carpenter*, le nouveau personnage inouï qu'elle crée au Théâtre Rive Gauche. Pour l'occasion, Marianne ressort faux cils, perquettes, plumes... Le grand jeu !

Il y a eu des concerts, de la télé, du théâtre, de la comédie musicale, mais c'est son vrai grand retour sur une scène depuis *Ultima Récital*. "Je me suis offert un personnage dans lequel je peux vraiment jouer de ma harpe entière. Je me suis régalée dans d'autres spectacles, mais lorsque l'on ne prend qu'un bout de moi, les autres bouts qui ne sont pas sollicités me font piétiner !" Son *Ultima Récital* avait duré 11 ans... A l'époque, elle faisait toute sa promo costumée en l'explosive diva, Ulrika Von Glott. On l'appelait de tous les noms, on se demandait même si elle n'était pas un travesti. Puis Marianne a percé sous le masque, il y a eu la Nouvelle Star et l'exposition médiatique qui a suivi. "Je décollais l'étiquette Ulrika avec la Nouvelle Star ; je décollerai celle de la Nouvelle Star avec Miss Carpenter. Ce n'est pas une diva, c'est une star d'Hollywood. A 80 ans, elle n'en paraît que 50 car elle est toute refaite, sophistiquée, glamour, avec une incroyable foi en elle !" Au rayon des malheurs des vieilles stars blondes qui font recette, Amanda Lear dans *Divina* serait sa concurrente ? "Miss Carpenter dirait d'elle : Elle en a l'âge, moi je le joue ! Elles ont autant de plastique – et du plastique ! – l'une que l'autre" balance-t-elle.

Sur scène, ça chante, ça danse. Marianne a arrêté la cigarette, ne boit pas une goutte d'alcool, s'entraîne comme un sportif pour ce nouveau marathon mis en scène par Steve Suissa et Eric-Emmanuel Schmitt. "On est dans le rêve, l'univers du cinéma au théâtre ; c'est ce qui a branché Schmitt. Il a été séduit par la liberté mentholée du texte écrit avec Sébastien Marnier. Lui qui est souvent dans un théâtre plus sérieux, s'éclate comme un fou. Il me fait confiance dans la truculence, le comique grotesque qui fait partie du masque." Et elle n'a pas peur d'aller loin lorsque le texte est musclé, comme Jango Edwards le lui a montré lors de la première mise en scène de *Ultima Récital*. D'ailleurs Ulrika Von Glott, qui en était l'héroïne, croisera en scène Miss Carpenter ! Pourquoi Marianne James se retrouve dans des personnages aussi forts ? "J'invite tout moi lorsque je joue confortablement planquée sous un masque. Tout peut passer, comme si je jouais au tennis avec des grenades. En tant que Marianne je n'assumerais pas... Il y a des choses qui me sont plus personnelles dans ce nouveau personnage. A 30 ans, je leur tournais le dos dans un grand clown monstrueux ; à 50 ans, je les aborde en finesse."

Propos recueillis par
François Varlin

■ *Miss Carpenter*, de Marianne James et Sébastien Marnier, mise en scène Eric-Emmanuel Schmitt et Steve Suissa, avec Marianne James
Théâtre Rive Gauche, 6 rue de la Gaîté
75014 Paris, 01 43 35 32 31,
à partir du 12/09

Jean Robert-Charrier

Accouchement sous X

Certainement, le jeune directeur des théâtres de la Porte Saint-Martin, Petit Saint-Martin et Madeleine qu'est Jean Robert-Charrier a su imposer un style nouveau de productions dans les salles privées de la capitale. Amateur de choses très bien faites, il se lance dans l'écriture de ce qui promet d'être un grand succès et s'entoure d'une affiche à faire pâlir d'envie la concurrence. Amanda Lear, sublimement habillée en Jean-Paul Gaultier, et mise en scène par Nicolas Briçon sera sa *Divina* au Théâtre des Variétés.

Théâtral magazine : Peut-on s'improviser auteur de théâtre lorsque l'on est directeur de salle ?

Jean Robert-Charrier : Je me suis improvisé directeur, alors pourquoi pas auteur ? Ma position de directeur m'a fait constater qu'au moment où j'en avais besoin, personne n'était capable d'écrire pour la personne pour laquelle j'avais envie de travailler. C'est donc clairement Amanda Lear qui m'a déclenché et l'envie, et le besoin, d'écrire.

Vous aviez des facilités pour monter ce projet !

La seule facilité est, qu'en tant que directeur de scène, lorsque je remets un manuscrit à un artiste, il est tout de suite lu. Mais ce texte a été écrit sous un pseudonyme, et absolument personne n'était au courant. Je l'ai remis en main propre à Amanda, aux producteurs, et à Nicolas Briçon les yeux dans les yeux en leur demandant de le lire et de me dire ce qu'ils en pensaient. Aucun ne pouvait imaginer que j'avais eu le temps d'écrire une pièce... Et je voulais un avis objectif. Vue ma position et les salles que je dirige, il n'était pas

question de risquer que l'on puisse me reprocher après d'avoir monté une pièce sur mon nom.

Quelle est la force de ce projet ?

Je pense avoir une exigence en termes de choix de créateurs que n'ont malheureusement pas d'autres auteurs. Il y a bien des comédies montées aujourd'hui à Paris de façon minable, dans des décors atroces, avec des mises en scènes bâclées. Personnellement, je souffre en les regardant. L'objectif était de réussir le pari d'avoir une vraie comédie de boulevard montée avec des moyens intéressants, de vrais créateurs qui ont fait leurs marques avec autre chose que des comédies : Nicolas Briçon à la mise en scène, Jean-Paul Gaultier aux costumes pour Amanda, Bernard Fau pour les décors.

Que craignez-vous et qu'espérez-vous ?

J'ai craint le jugement hâtif et idiot des gens du métier. Mais il est arrivé tellement vite à mes oreilles que l'on se gaussait que j'ose écrire une pièce, que je le prends à la rigolade et que cela m'excite encore plus ! Je



crains comme tous les auteurs que les gens ne trouvent pas la pièce drôle ; malheureusement on n'a pas les recettes du succès, mais on aura tout fait pour que ça marche ! J'espère que d'autres projets, d'autres auteurs seront montés dans d'autres théâtres avec le même niveau d'exigence que celui que nous avons eu.

*Propos recueillis par
François Varlin*

■ *Divina*, de Jean Robert-Charrier, mise en scène Nicolas Briçon, avec Amanda Lear...
Théâtre des Variétés, 7 Bd Montmartre
75002 Paris, 01 42 33 09 92,
à partir du 13/09

MACBETH**EDGAR ALLAN POE EXTRAORDINAIRES**

Théâtre National de Toulouse

Amandiers - Paris



© Philippe Frenault

Il a l'un des agendas les plus chargés au monde. Nous l'avons joint au Japon, où il préparait un opéra après en avoir monté deux autres à Santa Fe et à San Francisco. Il en met deux en scène en France cette saison et reprend sa mise en scène de *Macbeth* à Nanterre et crée en plus un spectacle sur Edgar Poe au Théâtre national de Toulouse qu'il dirige avec Agathe Mélinand.

Théâtral Magazine : Vous avez l'image d'un grand metteur en scène de comédies et d'œuvres légères. Mais monter *Macbeth* est aussi important pour vous.

Laurent Pelly : Je voulais d'abord monter *Ubu-Roi* de Jarry mais, sur le grand plateau de Toulouse, c'était

Laurent Pelly

L'exploration du labyrinthe

difficile. Alors pourquoi ne pas aller à la source et aborder *Macbeth* ? C'est donc un projet qui est passé par le filtre d'*Ubu*, par l'absurde et le burlesque dans l'horreur, le comique du cauchemar. Ce qui est au départ, c'est une idée d'enfance. Ces deux brutes, ces deux monstres, *Macbeth* et *Lady Macbeth* sont des enfants, des immatures : leur histoire est celle de deux imbéciles qui s'enferment dans la folie et le carnage. J'ai pris deux acteurs qui pouvaient avoir cette personnalité double : Thierry Hancisse et Marie-Sophie Ferdane. Le premier peut jouer des rôles brutaux et des rôles enfantins. La seconde est l'élégance en même temps que le mystère.

Vous signez la mise en scène mais aussi la scénographie et les costumes.

La scénographie repose sur une idée simple : le labyrinthe. Il y a des murs en parpaing, une matière rugueuse, blessante. On y monte des murs comme ces gens qui font grimper des murailles autour de leur petite maison. Il y a aussi le souvenir de films d'épouvante, type *Psychose* !

Vous allez revenir à Shakespeare au printemps, en montant à Toulouse *Le Songe d'une nuit d'été*. Là, c'est le Shakespeare surnaturel, magique. Je dis toujours que je pourrais ne faire que Shakespeare et Hugo. C'est vrai. J'aimerais monter tout Shakespeare et tout Hugo.

Mais vous commencez la saison toulousaine par un *Edgar Poe, Extraordinaires*, conçu par votre codirectrice, Agathe Mélinand.

C'est une production légère, pensée pour les comédiens de l'Atelier volant, dont le principe est d'amplifier l'insertion professionnelle de jeunes acteurs déjà formés. On invente avec eux quelque chose qui ne part pas du théâtre mais va en devenir. Ce sera aussi un portrait littéraire d'Edgar Poe. Cela rejoint le thème de la saison : le fantastique.

Quand allez-vous enfin faire du théâtre avec Nathalie Dessay avec qui vous reprenez votre mise en scène de *Manon au Capitole* en octobre ?

Il faut trouver le bon répertoire, décider s'il y aura de la musique ou s'il n'y en aura pas. On cherche. Et on le fera !

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Macbeth, de Shakespeare, mise en scène de Laurent Pelly.*
Du 13/09 au 13/10 aux Amandiers,
7 avenue Pablo Picasso 92000
Nanterre, 01 46 14 70 00.

Du 12 au 16/11 au Théâtre national
de Toulouse, 03 34 45 05 05

■ *Edgar Allan Poe Extraordinaires,*
Théâtre national de Toulouse,
03 34 45 05 05, du 17 au 30/10

THÉÂTRE

MUNICIPAL DE TARASCON

2013

ATTENTION,
MAÎTRES
CHANTEURS !
DIMANCHE 13 OCTOBRE
15h30

VENISE SOUS
LA NEIGE
Vendredi 18 Octobre
20h30

FRATRICIDE
Vendredi 25 Octobre
20h30

DRÔLES DE MECS
Jeudi 31 Octobre
20h30

CONSTANCE
Vendredi 8 NOVEMBRE
20h30

MARIE-CHRISTINE
BARRAULT
LIT SAINT-EXUPÉRY
MERCREDI 20 NOVEMBRE 18h00

À QUI SAIT
ATTENDRE

DIMANCHE 8 DÉCEMBRE
15h30

ALICE AU PAYS
DES MERVEILLES
SAMEDI 14 DÉCEMBRE
20h30

CONCERT
DE NOËL
Vendredi 20 DÉCEMBRE
18h00

2014

LE BONHEUR
SAMEDI 11 JANVIER
20h30

BÉRENGÈRE KRIEF
Vendredi 24 JANVIER
20h30

UNE JOURNÉE
ORDINAIRE
Vendredi 31 JANVIER
20h30

ANTIGONE
Vendredi 14 FÉVRIER
18h00

TOUT OFFENBACH
OU PRESQUE !
Vendredi 28 FÉVRIER
20h30

HOMMAGE À
JEAN FERRAT
MERCREDI 5 MARS
17h00

LES GRANDS
MOYENS
SAMEDI 22 MARS
20h30

L'AVARE
Vendredi 28 MARS
14h00 ET 20h30

MAIS N'TE PROMÈNE
DONC PAS TOUTE NUE !
Vendredi 4 AVRIL
20h30

L'AMOUR IMPÉRIAL
Vendredi 11 AVRIL
20h30

Conception : D. Menjaud - Imp. Les Presses de la Tarasque et la Parfite 04 90 91 15 11



Réservation : 04 90 91 51 02
www.tarascon.fr



centre dramatique régional de Tours
direction Gilles Bouillon

théâtre

saison 2013/2014

LUCRECE BORGIA HUGO / BERELOWITSCH
FRANCOIS D'ASSISE D'APRES DELTEIL / HAKIM
WANDERER SEPTET SCHUBERT / ROUSSEAU

LA NUIT TOMBE VINCENT
RICHARD III SHAKESPEARE / FRECHURET
FRATRIE CYR / GIRAUDON

DOM JUAN MOLIERE / BOUILLON
PARTAGE DE MIDI CLAUDEL / ADRIEN
TOUT SEMBLAIT IMMOBILE BEASSE

LE MOIS DE MARIE BERNHARD / GAUBIAC
LOVE AND MONEY KELLY / SAVETIER
NORMA JEANE D'APRES OATES / ARNOLD

ETRE HUMAIN DARLEY / RIVINOFF
LA GRANDE ET FABULEUSE HISTOIRE DU COMMERCE
OH LES BEAUX JOURS BECKETT / NOYELLE ET COUTRIS

TROIS SOEURS TCHEKHOV / BENEDETTI
DU COMMERCE POMMERAT
36 NULLES DE SALON CABANIS / BONNAFFE



DOM JUAN

MOLIERE

mise en scène
Gilles Bouillon

Production
Centre Dramatique Régional de Tours

avec le soutien de la Drac Centre, la Région Centre, le Conseil Général d'Indre-et-Loire (J.T.R.C.), du DIESE # Rhône-Alpes, du fonds PSPBB/ESAD et la participation de l'ENSATT

avec
Frédéric Cherboeuf
Jean-Luc Guittou
Cassandra Vittu de Kerroul
Xavier Guittet
Gérard Hardy
Cyril Texier
Nelly Pulicani
Korotoumou Sidibé
Alexandre Forêt
Blaise Pettebone
Kevin Sinesi

Création et tournée 2013/2014

Création au CDR de Tours du 12 au 29 novembre 2013
Reprise au Théâtre de Châtillon du 10 au 21 décembre 2013
En tournée du 16 janvier au 25 avril 2014

Nouvel Olympia
théâtre communautaire
02 47 64 50 50
www.cdr tours.fr



photos F. Berthon et N. Holt



Cristiana Reali

Comédie noire

Une soirée entre un couple bien sous tous rapports et leur meilleur ami vire au jeu de massacre. Mise en scène par Stéphane Hillel, *La société des loisirs* épingle les travers de nos contemporains avec notamment Cristiana Reali et Stéphane Guillon.

Théâtral magazine : Dans *La Société des loisirs*, écrit par François Archambault, vous incarnez un personnage assez loin des héroïnes "traditionnelles" auxquelles vous êtes habituée...

Cristiana Reali : Avec Philippe Caroit, nous sommes Marc et Marie, un couple avec une belle maison, une belle piscine, un beau piano même s'ils ne savent pas en jouer. Ils veulent adopter un enfant, parce-que-c'est-bien-d'adopter. Mais sont-ils vraiment bien dans leur peau, dans leur vie ? S'aiment-ils vraiment ? Ce sont les questions que pose la pièce. C'est vrai, je n'avais jamais joué ce genre de rôle dans une comédie moderne, qui parle de notre société et de notre généra-

tion : les quadragénaires, leur envie de réussir et de donner une image parfaite qui disparaît dès qu'on gratte un peu le vernis.

C'est l'arrivée de leur meilleur ami, interprété par Stéphane Guillon, qui va mettre le feu aux poudres ?

Absolument. Ils l'invitent à dîner pour lui dire qu'ils ne veulent plus être leurs amis car ils n'adhèrent pas à sa nouvelle vie : fraîchement divorcé, il prend des ecstasy et se tape des jeunes filles. On va rebondir de coup de théâtre en coup de théâtre.

Il y a une forme de cynisme dans la pièce...

Oui, c'est surtout une pièce qui cultive l'humour noir et dit, sous un ton en apparence léger, des choses pro-

fondes sur le temps qui passe, la banalisation de l'argent, le culte des apparences. La pièce bouscule et fait rire d'un rire grinçant, sans vulgarité, mais simplement.

De Feydeau à Tennessee Williams, en passant par Woody Allen, vous avez exploré un répertoire des plus éclectiques. Comment faites-vous vos choix ?

Ce sont les rôles qui guident mes choix. Je me reconnais un peu dans chacun d'eux. Je serais peut-être un mélange de *La Locandiera* pour le côté drôle et pétillant et de *Good Canary* pour le fond écorché (*sou-rires*). Il y a des rôles qui étaient pour moi, et d'autres pour lesquels je me suis plus battue : c'est le cas de Molière par exemple, quand j'ai joué Célimène, qui n'était pas vraiment fait pour moi.

Vous sentez-vous un électron libre dans le théâtre aujourd'hui ?

Ah oui, j'espère ! Je me fiche des familles de théâtre, j'aime les mélanges. Il m'arrive souvent d'aller taper à la porte d'un metteur en scène ou d'un directeur de théâtre avec une pièce. C'est fatigant. Mais j'aime le théâtre, la vie, les aventures humaines qu'il amène.

Quels rôles vous font encore rêver ?

J'adorerais jouer Blanche dans *Un tramway nommé désir* (de Tennessee Williams, ndlr) et *Qui a peur de Virginia Woolf ?*

*Propos recueillis par
Nedjma Van Egmond*

■ *La société des loisirs*, mise en scène de Stéphane Hillel, avec Cristiana Reali, Philippe Caroit, Stéphane Guillon, Lison Pennec. Petit Théâtre de Paris, 15 rue Blanche 75009 Paris, 01 42 80 01 81, à partir du 17/09

Romane Bohringer

Hors des sentiers battus

Avant de reprendre avec son père Richard la pièce d'Angela Dematté *J'avais un beau ballon rouge* en 2014, Romane Bohringer joue une nouvelle création de Gabor Rassov, en trois courtes pièces : *Mélodrame(s)* que met en scène Pierre Pradinas. Le 4 septembre, elle sera aussi au cinéma dans *Vic et Flo ont vu un ours*, de Denis Côté. Un film aussi singulier que ses aventures théâtrales.

Théâtral magazine : Avec *Mélodrame(s)*, vous retrouvez une troupe que vous connaissez bien.

Romane Bohringer : C'est mon cinquième ou sixième spectacle avec Pierre Pradinas et mon quatrième avec Gabor Rassov. C'est une aventure de troupe qu'ont rejoint Bruno Salomone et Warren Zavatta. J'avais déjà joué avec Thierry Gimenez et Matthieu Rozé dans *Embrassons-nous, Folleville !* de Labiche mis en scène par Pierre Pradinas. C'est une bande d'artistes dans laquelle je me reconnais. Il faut saluer l'audace des trois directeurs de la Pépinière Théâtre qui avaient déjà programmé *Les amis du placard* de Gabor et ont accepté de prendre sa nouvelle pièce.

Que raconte *Mélodrame(s)* ?

C'est une folie, une dinguerie : au cours d'un festival international du mélodrame, des acteurs jouent une impossible histoire d'amour entre un jeune homme et une jeune femme dans trois cadres différents : à Acapulco à l'occasion du grand Prix de formule 1, à Shangai dans un temple bouddhiste et chez un producteur milliardaire à Los Angeles. Je joue la jeune première et Bruno

Salomone, le jeune premier. On retrouve toutes les figures du mélodrame avec la femme, le mari, l'amant, la jalousie, les tromperies, et l'oncle raciste.

Qu'est-ce qui vous plaît tant dans le théâtre de Gabor Rassov ?

Son goût pour ce qui sort de l'ordinaire et qui a trouvé un écho en moi. Le premier spectacle que nous avons fait ensemble, c'était *Fantômas revient* (2005). Il y a chez lui une part d'enfance, de grotesque, de burlesque, qui vous réveille. En même temps, c'est un théâtre très humain, sensible, généreux. Mais je sais qu'on peut passer complètement à côté de son esprit décalé.

Cela fait dix ans que vous travaillez régulièrement avec Gabor Rassov et Pierre Pradinas. Arrivent-ils encore à vous surprendre ?

Chaque pièce, comme *Mélodrame(s)* aujourd'hui, est un nouveau pari. On se connaît et on se comprend tellement qu'on dépasse beaucoup de timidité et de pudeur. Avec eux, j'ai moins le trac, bien que je sois toujours traversée de doutes. J'espère les surprendre à chaque fois.

*Propos recueillis par
Nathalie Simon*



■ *Mélodrame(s)*, de Gabor Rassov, mise en scène Pierre Pradinas, avec Romane Bohringer, Thierry Gimenez, Matthieu Rozé, Bruno Salomone et Warren Zavatta
Pépinière Théâtre, 7 rue Louis Le Grand 75002 Paris, 01 42 61 44 16, du 17/09 au 30/11

à partir du
18
Sept.

L'ANNIVERSAIRE
Vieux Colombier - Paris

Jérémy Lopez

Un anniversaire inquiétant



@ Christophe Raynaud de Lage

C'est la pièce la plus étrange du dramaturge anglais Harold Pinter. Dans *L'Anniversaire*, Stanley Webber vit depuis un an dans la pension de famille de Meg et Peter. On s'apprête à lui fêter son anniversaire lorsque l'arrivée de deux nouveaux pensionnaires le plonge dans l'effroi... Jérémy Lopez joue Stanley dans la mise en scène de Claude Mouriéras au Vieux-Colombier.

Théâtral magazine : Pour vous, quel est le sens de cet *Anniversaire* ?

Jérémy Lopez : La pièce parle de l'influence qu'on a sur les autres et du pouvoir de décision. Avec *Le retour* une autre de ses pièces, on a l'habi-

tude de la qualifier de "comédie de la Menace". Pour moi, la menace dans *L'anniversaire*, c'est comment on obtient de l'autre qu'il fasse ce qu'on veut, mais sans le menacer directement.

Vous jouez le rôle de Stanley. Que sait-on de lui ?

On ne sait pas d'où il vient, ni qui il est. Il vit dans une pension depuis un an où il entretient une relation ambiguë avec la maîtresse de maison. À un moment il lui raconte qu'il était pianiste, qu'il donnait des concerts à travers le monde. On ne sait pas si c'est vrai. La seule certitude sur lui, c'est qu'il a eu un passé commun avec les deux hommes qui viennent le chercher.

Toute l'intrigue montre qu'il a peur d'eux et pourtant, il ne s'en va pas. Et on peut penser qu'il sait ce qui l'attend. Pinter a placé la maison au bord de la mer, un peu comme si c'était le bout du monde. Dans la mise en scène de Claude Mouriéras, c'est devenu un appartement new-yorkais. Ça montre qu'il pourrait s'en aller s'il le voulait. Même quand la voisine lui propose de partir avec elle, il est d'accord mais il n'a nulle part où aller.

Y a-t-il une explication ?

Il y en a mille. La première, c'est que ça se passe pendant la seconde guerre mondiale, que Stanley se cache et que des Allemands viennent l'arrêter. Il ne fuit pas parce

qu'il sait qu'il n'en réchappera pas. Mais c'est peut-être aussi la mort qui vient le chercher. Ou Peter, le mari, qui se venge d'une possible relation entre sa femme et Stanley. Après tout, c'est lui qui rencontre les deux hommes sur une plage et les ramène chez sa femme en prétextant qu'il a une partie de poker à faire... Il n'y a rien de sûr dans cette pièce. Pas même son titre. Elle s'appelle *L'anniversaire* mais c'est la maîtresse de maison qui décrète que c'est l'anniversaire de Stanley. Lui n'arrête pas de la contredire. Ce sont des personnages très seuls. Lorsqu'ils se parlent, ils ne se répondent jamais vraiment logiquement. Quand j'étais petit, je pensais que tout ce que je voyais, j'étais seul à le percevoir comme ça. Si la personne à qui je parle ne voit pas la même chose que moi, ça créé un décalage. C'est à ça que me font penser les dialogues de cette pièce.

Propos recueillis par HC

■ *L'anniversaire*, de Harold Pinter, mise en scène de Claude Mouriéras
Théâtre du Vieux Colombier,
21 rue du Vieux Colombier 75006
Paris, 01 44 39 87 00/01,
du 18/09 au 24/10

Gwenaël Morin

Se réapproprier le théâtre

Gwenaël Morin monte quatre pièces de Fassbinder réunies sous le titre *Antiteatre*. C'est moins les préoccupations poétiques du prolifique metteur en scène allemand que sa capacité à créer une œuvre considérable qui sont à l'origine de ce spectacle.

Théâtral magazine : On ne vous savait pas fasciné par Fassbinder...

Gwenaël Morin : Ce n'est pas tellement que j'ai reconnu chez lui des préoccupations qui m'étaient chères mais plus que j'ai perçu des talents auxquels j'aspirais. Je suis fasciné par sa puissance de travail, par tout ce qu'il a pu faire en si peu de temps puisqu'il est mort à 37 ans, par le fait qu'il n'avait pas cette obsession du chef-d'œuvre, seulement une urgence à faire des choses. Et aussi par le fait de travailler avec une troupe et de construire quelque chose ensemble.

Les quatre pièces sont regroupées sous le titre *Antiteatre*. Une expression inventée par Fassbinder justement.

Ce n'est pas une revendication esthétique, ni une nouvelle façon de faire du théâtre. C'est plus une forme de provocation, une manière de dire que la vérité fait partie de la stratégie du mensonge généralisé, c'est-à-dire du spectacle généralisé. Il y a toujours cette mauvaise conscience vis-à-vis du théâtre qui serait une catégorie artistique appartenant à une espèce de plaisir bourgeois décadent. Parler d'*antiteatre* c'est

refuser de faire du théâtre de cette manière. C'est le mensonge contre le mensonge, l'artifice contre l'artifice. C'est un geste pop. Un peu comme Andy Warhol dans les années 60 qui a fait basculer l'image de Marilyn dans l'abstraction. Par son exagération, elle est devenue autre chose. Et bien, l'*antiteatre*, c'est une manière d'exagérer le théâtre pour qu'il redevienne nécessaire.

Comment avez-vous sélectionné ces quatre pièces ?

Il y avait une forme de logique ; les titres sonnaient bien : *Liberté à Brême*, *Anarchie en Bavière*, *Village en flammes* et *Gouttes d'eau dans l'océan*. Il s'agissait aussi de me mettre en situation de surcharge de travail, pour être en adéquation avec le rythme de Fassbinder. En fait, les pièces sont très différentes les unes des autres. *Village en flammes* est un drame épique, *Anarchie en Bavière* une espèce de revue érotique bavaroise, *Liberté à Brême* un drame à la Strindberg et *Gouttes d'eau dans l'océan* du pur théâtre façon Jacqueline Maillan. J'ai mis un ensemble d'éléments sur la table et je me suis évertué à leur donner du sens. Après, je ne me soucie pas de la



@ Pierre Grosbois

manière dont les choses peuvent être reçues. Pour moi le théâtre n'est pas un média, mais une expérience en soi qu'il s'agit de faire vivre et revivre, d'activer et de réactiver sans cesse.

Propos recueillis par HC

■ *Antiteatre*, d'après Rainer Werner Fassbinder (4 pièces : *Anarchie en Bavière*, *Liberté à Brême*, *Gouttes dans l'océan*, *Le Village en flammes*), mise en scène de Gwenaël Morin
Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette 75011 Paris,
01 43 57 42 14
du 18/09 au 13/10

Aurélien Bory

Élévation physique et spirituelle

Quand Dominique Bluzet, le directeur du Grand Théâtre de Provence, lui propose de créer une pièce pour Marseille Provence 2013, Aurélien Bory reconstitue le Groupe Acrobatique de Tanger qu'il a fondé dix ans auparavant à l'occasion du spectacle *Taoub*. Ensemble, ils créent une nouvelle proposition entre danse, acrobatie et physique, *Azimut*.

Quelle est la spécificité de l'acrobatie marocaine par rapport à celle qu'on pratique en Europe ?

Le corps doit s'inscrire dans un cercle et pas en ligne droite, ce qui n'est pas un mouvement naturel et exige de se tordre pour y arriver. Le deuxième pilier de cette acrobatie, c'est la pyramide humaine. A l'origine, c'étaient des pratiques rituelles. On ne trouve ce type d'acrobatie que dans le sud du Maroc. C'est d'ailleurs à Tanger que j'ai rencontré la famille Hammich avec laquelle j'ai fondé le groupe acrobatique. Mais dans *Azimut*, je n'utilise pas l'acrobatie marocaine pour la montrer telle quelle. J'ai plutôt essayé de partir de la spécificité de ces artistes pour voir comment ils étaient porteurs de narration.

Qu'est-ce que cela donne sur scène ?

J'ai beaucoup travaillé sur l'image, comme dans tous mes autres spectacles, et sur l'élévation dans le dialogue avec le ciel. Parce que l'acrobate, plus que tout être humain, se bat contre la gravité pendant toute son existence. C'est celui qui se met la tête à l'envers ; c'est un peu la figure du fou surtout quand on sait qu'on ne peut pas échapper à la gravité. Pour ma machinerie, je ne voulais pas de contrepoids comme on en fait au théâtre, mais des sacs de sable. Sans le savoir, je me suis inspiré de la légende du Saint Soufi Sidi Ahmed-Ou-Moussa qui porte le sac au sommet d'une montagne. Il est invité à monter au ciel, mais il préfère redescendre. Il choisit de prendre sa charge, d'accepter sa condition terrestre.

■ *Azimut*, d'Aurélien Bory
20 au 27/09 Grand Théâtre de Provence d'Aix-en-Provence
9 au 13/10 Le Grand T à Nantes
17 au 20/10 Les Gémeaux à Sceaux
26 et 27/10 Circa à Auch
29 et 30/11 La Comédie de Clermont-Ferrand
4 au 7/12 La Filature de Mulhouse
12 et 13/12 Les Théâtres de la Ville du Luxembourg
19 au 28/12 Théâtre national de Toulouse
16 et 17/01 L'Archipel de Perpignan
22 et 23/01 Théâtre de Cornouaille à Quimper
13 et 14/02 Le Phénix de Valenciennes
22/03 MA à Montbéliard
29 et 30/03 Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines
17/04 Théâtre Liberté de Toulon
15 et 16/05 La Coursive à La Rochelle
22/05 au 29/06 Rond-Point à Paris

Théâtral magazine : Pourquoi avoir appelé le spectacle *Azimut* ?

Aurélien Bory : Je cherche toujours un titre qui fait référence à la physique, qui a beaucoup d'importance dans mon travail. L'*azimut*, c'est l'angle entre l'axe vertical des planètes et le méridien terrestre de l'observateur. Donc finalement une mesure entre les étoiles et l'être humain. Dans le spectacle, j'avais envie d'établir un dialogue entre l'acrobate et le ciel, le désir de l'acrobate étant une tentative de vol toujours vaine. Et puis *azimut* vient d'un mot arabe, *as-simt*, qui veut dire *chemin*. Or le chemin dans la religion arabe est essentiel.

Propos recueillis par HC



Marie-Josée Croze

Dans la peau d'une espionne

Choyée par le cinéma où elle enchaîne les succès, Marie-Josée Croze se montre plus précautionneuse avec le théâtre. Et pour cause. Une première expérience il y a huit ans sous la direction de Jacques Lassalle dans *Requiem pour une nonne* l'avait meurtrie. Il a fallu du temps pour trouver un autre projet qui l'emballe. Ce sera *Mensonges d'Etats* de Xavier Daugreilh qui relate de façon romancée les dessous de l'opération Fortitude menée à Londres en 1944 en vue de précipiter la chute d'Hitler.

Théâtral magazine : C'est votre première pièce depuis *Requiem pour une nonne* que vous aviez joué en 2005. Pourquoi tant de temps avant de rejouer ?

Marie-Josée Croze : Cela avait été une expérience très forte, mais très douloureuse. J'ai mis du temps à m'en remettre. J'avais envie de refaire du théâtre, mais avec quelqu'un en qui j'ai confiance humainement autant qu'artistiquement. Et je connais bien Nicolas Briçon, le metteur en scène.

***Mensonges d'Etats*, c'est une pièce historique...**

Ça part d'un fait d'Histoire assez dingue : le montage de l'opération Fortitude qui a fait croire aux nazis que le débarquement du 6 juin 1944 n'était qu'une opération de diversion et que le vrai grand débarquement allait avoir lieu un mois plus tard dans le Pas de Calais. C'est l'œuvre de trois ou quatre personnes, dont Churchill, qui ont menti à tout le

monde pour garantir la réussite de l'opération. Y compris au général Patton qu'ils ont fait venir des Etats-Unis pour entraîner une armée fantôme. Ils ont monté tout un scénario, utilisé les radios, conduit des faux tanks...

Quel personnage jouez-vous ?

Je joue une espionne hongroise qui va recueillir des informations pour les alliés. Elle s'est faite approcher par les nazis qui ont cru l'embaucher mais elle a préféré servir de l'autre côté. C'est le seul personnage fictif de la pièce, mais elle est inspirée d'espions célèbres de la guerre. Donc, elle n'est pas complètement absurde.

A-t-elle une influence ?

Elle va au front. Comme elle espionne les nazis tout en leur faisant croire qu'elle est des leurs, elle est obligée de leur donner des informations véritables sur les alliés. Des gens ont été sacrifiés sans que personne ne puisse garantir la réussite

de l'opération. La pièce soulève beaucoup de questions, comme la non intervention de l'Amérique pendant plusieurs années qui reste assez étonnante.

Quelle est la motivation de cette femme ?

C'est difficile à dire. Dans le film de Tony Gatlif, *Liberté*, je jouais le rôle d'une vraie résistante. Je l'ai rencontrée et quand je lui ai posé la question de savoir pourquoi elle était résistante, elle m'a juste répondu que dans sa famille, on avait toujours résisté aux Allemands. C'était aussi simple que ça.

Propos recueillis par HC

■ *Mensonges d'Etats*, de Xavier Daugreilh, mise en scène de Nicolas Briçon, avec Marie-Josée Croze, Samuel le Bihan, Michaël Cohen... Madeleine, 19 rue de Surène 75008 Paris, 01 42 65 07 09, à partir du 20/09

LUCRÈCE BORGIANouvel Olympia - Tours
Athénée - Paris / et tournée

Marina Hands

Une attachante Lucrece

Depuis *Partage de midi* qu'elle avait créé à la Comédie-Française en 2007 et repris deux ans plus tard au théâtre Marigny, Marina Hands était absente du théâtre.

L'actrice césarisée en 2006 pour son rôle dans *Lady Chatterley* tournait. Sans doute qu'elle ne trouvait pas de projet qui la touche suffisamment au cœur comme cette *Lucrece Borgia* qu'elle a d'abord jouée en province et reprendra à Paris en octobre. La fille naturelle du Pape Rodrigo Borgia devient sous la plume de Victor Hugo une mère repentie prête à tout pour gagner l'amour du fils qu'elle a eu avec son propre frère. Mise en scène par une inconnue du public et au milieu d'acteurs de sa génération, c'est comme ça que Marina Hands envisage le théâtre.

Théâtral magazine : La pièce est rarement montée. Pourquoi d'après vous ?

Marina Hands : Ce n'est pas une forme théâtrale très habituelle. Il y a une ironie, un sarcasme, une cruauté. Ça ne s'épanche pas tant que ça. Hugo est très inspiré par les élisabéthains et la tragi-comédie. Il alterne les moments de fêlures et d'absolues atrocités.

Lucrece Borgia, est-ce un monstre ?

En tout cas, elle a l'air de se vivre autrement que comme une mauvaise femme. La preuve, c'est qu'elle recherche une forme d'amour absolu avec son fils Gennaro qui

pourrait la purifier.

Ne cherche-t-elle pas des excuses à ses propres crimes ?

Elle en a... (rires).

... Et c'est vrai qu'elle est très attachante, qu'on a envie de la protéger, de la sauver.

C'est la construction de la pièce qui produit ça. Quand bien même j'aurais voulu totalement l'assécher et en faire un monstre, on est en empathie avec elle dès la première scène, quand elle parle de son fils et qu'elle déclare qu'elle veut changer de vie et sauver tous les hommes qu'elle a condamnés.

Cela vous a-t-il étonnée qu'on vous propose ce rôle ?

Non parce que j'aime ce type d'héroïnes complexes, de femmes qui dérangent, qui questionnent. Je me souviens d'Ysé, dans *Partage de midi*, qui appartenait à trois hommes d'une certaine manière et qui passait de l'un à l'autre. Tout de suite, on pense "*la salope, elle abandonne ses enfants, elle part avec l'autre pour finalement le laisser tomber aussi*"... ça déclenche des questionnements intéressants sur la complexité de l'âme humaine !

Comment l'avez-vous traduit dans le travail ?

On a commencé par travailler avec le chorégraphe Nasser Martin Goussset sans texte et de manière très animale pour explorer les comportements des personnages. Ils sont tous en crise et dans une posture de défiance les uns vis-à-vis des autres. Lucrece se détache du lot dans la mesure où elle a tout d'un coup envie de changer. Je l'ai abordée comme telle, c'est-à-dire un personnage qui cherche comment sortir des habitudes du monde dans lequel elle est née...

Elle veut changer, mais seulement quand elle est en présence de Gennaro, ou quand elle est en danger.

Elle veut vraiment changer mais elle ne peut pas. Il y a plein de moments où elle pourrait le lui dire mais elle ne le fait pas. C'est impossible d'avouer à son fils qu'il est né d'un inceste. Ce serait l'empoisonner à vie. Alors elle rechute dans le crime.

Comment se présente la mise en scène ?

Le texte de Hugo est absolument respecté. Et en ce qui concerne la scénographie, il n'y a pas de transposition, même si Lucie a mélangé les époques, entre le XVI^e siècle où a vécu Lucrece, le XIX^e où écrit Hugo et le XXI^e où nous vivons. Elle a créé une espèce de no man's land, qui pourrait être un palais en reconstruction ou en déconstruction.

C'est la rentrée à la Librairie Théâtrale

Sur librairie-theatrale.com vos
commandes sont expédiées
dès le lendemain

Librairie  Théâtrale

En boutique du mardi au vendredi
de 10h à 19h et le samedi de 10h à 18h

au

3, rue de Marivaux
75002 PARIS

Métro Richelieu-Drouot (lignes 8 et 9)
ou Quatre Septembre (ligne 3)
Tél : 01.42.96.89.42



Bonne rentrée théâtrale ...

Cela donne une impression de déséquilibre autour des personnages, accentuée par une distribution très jeune.

On ne connaissait pas Lucie Berelowitsch. Comment vous êtes-vous retrouvée dans ce projet ?

Moi, je la connais depuis très longtemps, j'ai vu tout son travail et j'avais envie de rentrer dans son univers et son groupe d'acteurs et m'y fondre complètement. C'est beaucoup moins anxiogène pour moi que d'être en tête d'affiche comme c'était le cas pour *Partage* lorsqu'on avait repris la pièce à Marigny.

C'est vrai que pour *Partage*, vous étiez très angoissée. Peut-être que le travail en troupe fait pour *Lucrèce* va vous remettre en phase avec le théâtre.

Complètement. Mon métier d'actrice me passionne, mais tout le reste autour me dérange. J'ai toujours aimé le travail d'équipe, sinon je ne serais jamais entrée à la Comédie-Française. C'était l'époque où le film *Lady Chatterley* sortait et ça paraissait complètement fou : pourquoi rentrer dans une troupe alors qu'on devient un individu ? Mais moi, c'est justement en troupe que j'aime faire du théâtre. Et j'ai aimé aussi le travail qu'on a fait sur *Lucrèce* auprès des scolaires. J'ai eu l'impression de participer à quelque chose d'actif, et pas juste de célébrer ma propre performance dans ce rôle. J'ai un autre projet avec Clément Hervieu-Léger qui est aussi un ami depuis longtemps. Je ne veux travailler qu'avec des gens avec qui j'ai une connivence de pensée et dans une réflexion collective.

Propos recueillis par HC

■ *Lucrèce Borgia*, de Victor Hugo,
mise en scène de Lucie Berelowitsch
du 24 au 28/09 Nouvel Olympia, 7 rue de Luce
37000 Tours, 02 47 64 50 50
du 3 au 19/10 Athénée, square de l'Opéra Louis-Jouvet,
7 rue Boudreau 75009 Paris, 01 53 05 19 19,
5 et 6/11 Théâtre des Deux Rives, 48 rue Louis Ricard
76000 Rouen, 02 35 70 22 82
5/12 Le Préau, Place Castel 14500 Vire, 02 31 66 16 00
11 et 12/12 Comédie de Caen, 1 square du Théâtre 14200
Hérouville-Saint-Clair, 02 31 46 27 27
du 4 au 9/02/2014 Théâtre national de Nice, Promenade
des Arts 06300 Nice, 04 93 13 90 90

LA DAME DE LA MER

Théâtre Montparnasse - Paris



Jacques Weber

Un nouveau souffle

Il y a comme un second souffle, puissant, dans la vie de Jacques Weber : il vient de jouer un très beau Labiche à l'Odéon, a tourné partout en France son spectacle *Eclats de vie*, écrit des romans et des chansons (Maxime Le Forestier chante son *Impasse des oiseaux*). Et il revient à Ibsen avec *La Dame de la mer*.

Théâtral magazine : Quels souvenirs gardez-vous du Prix Martin de Labiche que vous venez de jouer à l'Odéon sous la direction de Peter Stein ?

Jacques Weber : C'est une des plus belles choses que j'ai faites dans ma vie ! Peter Stein est un maître absolu. Et jouer avec Laurent Stocker, qui tient à la fois de Michel Duchaussoy et Robert Hirsch, quel bonheur ! Je réentends Stein nous dire : "Je n'entends pas. Je suis allemand. Il faut travailler pour moi." On a bossé comme on bosse rarement en France.

Vous allez jouer le docteur Wangel dans *La Dame de la mer*.

C'est un projet, une idée de Myriam de Colombi, la directrice du Montparnasse, et c'est très audacieux dans le secteur privé. Elle me l'a proposé, et je suis content de retrouver Anne Brochet, qui est si drôle, et Jean-Claude Durand. C'est moi qui ai suggéré Jean-Romain Vesperini, qui était l'assistant de Stein à l'Odéon. Il faut renouveler les metteurs en scène !

Dans *La Dame de la mer*, on est entre le réalisme et l'onirisme, avec un romantisme à la Hollywood ! Alors il faut être d'une vigilance absolue. Ces phrases tourmentées sont très tendues, tous les instants sont prêts à exploser. Il faut surtout fuir la mélasse psychologique. C'est un théâtre qui s'éloigne de la certitude.

Depuis trente ans, vous reprenez et modifiez votre récital, *Eclats de vie*. Où en êtes-vous ?

Je voudrais introduire plus de textes contemporains et plus de chansons. Comment donner un spectacle aussi plein qu'un récital de Brel ? Avant de

jouer, j'écoute du Brel. Ce spectre large, je l'ai ressenti aussi chez Catherine Samie et Christine Fersen...

D'autres projets ?

Je ne pense plus à faire de mises en scène. Je suis un metteur en scène correct. Mais un vrai metteur en scène est un metteur en scène de profession. J'aimerais surtout transmettre, me mettre à disposition. Et je ferai de nouvelles chansons, peut-être pour Julien Clerc et Bénabar. J'écris un nouveau roman inspiré du fait divers du "coupeur d'eau" que raconte Marguerite Duras. Et, peut-être un jour, avec Jean-Louis Martinelli, je ferai *L'Avare* de Molière – le premier rôle que j'ai appris, tout jeune...

Propos recueillis par Gilles Costaz

■ *La Dame de la mer* d'Ibsen, adaptation d'Eric-Emmanuel Schmitt, avec Jacques Weber, Anne Brochet, Jean-Claude Durand. Théâtre Montparnasse, 31 rue de la Gaité 75014 Paris, 01 43 22 77 74, à partir du 24/09

Margot Abascal



D'amour et de drogue

Margot Abascal lit *Le journal de Mireille Havet* (1898-1932), par hasard, sur les conseils de sa libraire. Immédiatement c'est le coup de cœur pour cette poétesse excessive en tout, amie d'Apollinaire et de Cocteau et morte à 34 ans toxicomane. Au point de lui rendre hommage dans un spectacle.

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous a autant touchée dans son journal ?

Margot Abascal : Sa solitude et sa douleur. Et pourtant elle a bien profité de la vie, elle aimait les filles, l'alcool et les drogues. Elle vivait dans le Paris de l'après-guerre. Elle était libre, sans entrave. Et puis la drogue a fait ses ravages. Elle n'a écrit qu'un seul roman, *Carnaval*, et des poèmes publiés dans des revues grâce à Apollinaire. Elle a aussi joué le rôle de la Mort dans *l'Orphée* de Cocteau. Mais sa grande œuvre, c'est finalement son journal intime.

Qu'est-ce que ça représente ?

Aujourd'hui, six volumes ont déjà été édités par l'éditrice Claire Paulhan et il reste le premier journal des années 1913 à 1917 à paraître à la rentrée. Elle avait légué ses cahiers à une comédienne, Ludmila Savitzky. Et c'est la petite-fille de cette amie qui les a redécouverts par hasard dans son grenier il y a une dizaine d'années, les a retranscrits avec son mari et proposés à Claire Paulhan.

Que trouve-t-on dans son journal ?

Ce qui la préoccupe le plus, c'est-à-dire ses amours féminines, la drogue et la poésie. Elle aimait le sexe et elle a eu beaucoup de copines et d'aventures. Elle parle beaucoup du corps des autres, elle décrit le corps des femmes qu'elle désire. Ses trois grands amours ont été Madeleine de Limur, Marcelle Garros la veuve de Roland Garros et l'ancien mannequin Reine Bénard. Madeleine et Reine étaient riches et plus âgées. Elle a surtout vécu avec Marcelle qui était veuve et n'avait que trois ans de plus qu'elle.

A-t-elle vraiment souffert de la drogue ?

Elle en a beaucoup souffert mais il y a aussi beaucoup de gaieté dans son journal. Au début elle en prend comme des bonbons. Et quand elle parle de sa rencontre avec Marcelle Garros qui lui a fait découvrir l'opium, c'est très sensuel et très heureux. Elle dit d'ailleurs qu'elle ne voit pas l'utilité de vivre sans drogue. Mais à partir de 1929, elle souffre de la pauvreté, du manque et essaie de se désintoxiquer. Elle maudit la drogue et

porte un regard très lucide sur elle.
Comment allez-vous rendre compte de toute cette matière sur scène ?

On la voit se remémorer tout ce qui lui est arrivé. Mais ce ne sera pas une reconstitution de sa vie.

Propos recueillis par HC

■ *Je serai abracadabrante jusqu'au bout, d'après le journal intime de Mireille Havet, éditions Claire Paulhan, mise en scène Gabriel Garran Maison de l'arbre, 9 rue François Debergue 93100 Montreuil (entrée par le café-librairie Michèle Firk), 01 45 04 04 68, du 25/09 au 27/10*

à partir du
26
Sept.

NINI OU UNE FEMME LIBÉRÉE...

Théâtre Michel - Paris

Sandra Gabriel & Gil Galliot



La libération des tondues

C'est en voyant un reportage sur les tondues de la libération que Sandra Gabriel décide de faire un spectacle sur une chanteuse amoureuse d'un officier de la Wehrmacht. Elle demande à Gil Galliot de lui écrire un texte. Ce sera *Nini ou une femme libérée dans une France occupée*.

"On commence par la présenter à travers une biographie un peu rigolote puisqu'elle dit qu'elle est la première fille verticale de la famille, sa grand-mère et sa mère ayant été tapineuses et horizontales, et elle meneuse de revue à Paris". Gil Galliot l'a baptisée Nini "parce qu'elle était comme beaucoup de françaises de cette époque, ni collabo, ni résistante. C'est juste une meneuse de revue qui chante et

danse sous l'Occupation et qui tombe amoureuse d'un officier." Mais à la Libération, on va lui faire payer. "Comme à 20.000 autres femmes dont on a rasé la tête et le pubis. Toutes n'étaient pas des collabos. Dans 75% des cas, c'était des règlements de comptes. Entre 1942 et 1945, il y a eu 250.000 naissances franco-allemandes. Il y a vraiment eu des femmes amoureuses d'allemands. Mais comme la France s'était tellement mal comportée, il fallait glorifier la Résistance et faire une épuration rapide. Donc on a repris en main les femmes qui avaient tenu le pays pendant quatre ou cinq ans".

Dans le dernier quart d'heure de la pièce, les spectateurs assistent à toute la cérémonie expiatoire de la tonte de l'héroïne sous forme d'actualités d'époque projetées en noir et blanc. "J'ai voulu incarner Nini pour rendre hommage à ces femmes

sur lesquelles on a tant craché. Ce sont toujours les femmes qui payent, plaide Sandra. On l'a vu aussi en Bosnie. Et aujourd'hui encore, dans d'autres pays".

Pour Gil Galliot, le spectacle pose aussi la question des artistes pendant l'Occupation. Fallait-il continuer à jouer ou arrêter ? "Guitry a été inquiet à la Libération simplement parce qu'il avait rouvert le théâtre de la Madeleine. Arletty a des gros problèmes pour être sortie avec un lieutenant en déclarant "mon coeur est français mais mon cul est international". Tout le monde a joué. Très peu d'artistes comme Jean Gabin ont quitté le pays. L'Occupation, c'est l'âge d'or du spectacle à Paris. C'est la multiplication des cabarets, les théâtres et les cinémas sont pleins. Pour tous les types qui étaient au front, Paris devient la ville des plaisirs. Tous les jeunes Allemands de la Wehrmacht rêvaient d'être envoyés quelques jours à Paris".

Sandra Gabriel réalise aussi son rêve de faire un cabaret. Sur scène, elle chante cinq chansons originales spécialement écrites pour le spectacle. "On ne voulait pas faire de reprises. Les chansons de l'époque n'étaient pas très intéressantes, et c'étaient souvent des complaintes".

Propos recueillis par HC

■ *Nini ou une femme libérée dans une France occupée, texte et mise en scène de Gil Galliot, avec Sandra Gabriel Théâtre Michel, 38 rue des Mathurins 75008 Paris, 01 42 65 35 02, à partir du 26/09*

Georges Bigot & Delphine Cottu



Au service de
l'Histoire du
Cambodge

En 1985 Georges Bigot joue le roi Sihanouk dans *L'Histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge* mis en scène par Ariane Mnouchkine.

En 2007, il part au Cambodge animer un atelier sur la pièce.

Rapidement et à l'initiative d'une chercheuse américaine, Ashley Thompson, naît l'idée de remonter la pièce en khmer et avec des acteurs cambodgiens. Aidé de Delphine Cottu, il présente la première partie du spectacle en 2011 et la seconde partie cet automne.

Théâtral magazine : Qu'est-ce que représente Sihanouk pour vous ?

Georges : C'est une sorte de héros contemporain. A un moment où le monde était soumis au diktat des Etats-Unis, de la Russie et de la Chine, il a fait le rêve courageux de rendre le Cambodge indépendant. Il voulait la paix, mais il a échoué et il a commis des erreurs aussi.

Delphine : Il s'est révélé être un vrai homme politique. Cultivé, sachant parfaitement parler le français, aimant les arts, faisant de la

musique, chantant.

Lorsqu'en 2007, vous partez au Cambodge, il n'est question que de faire un atelier de la mémoire en direction des jeunes générations khmères, mais pas de remonter la pièce...

Georges : Le déclic est venu en voyant certaines comédiennes jouer ; on s'est dit avec Delphine que c'était possible. On a commencé par faire une vraie distribution, et on a trouvé une actrice capable de tenir le rôle de Sihanouk.

Reprenez-vous la version de 1985 ?

Delphine : Au départ, on avait pensé en faire une adaptation. Mais nous n'avions pas suffisamment de temps. Le plus important était de faire jouer les 30 comédiens. Donc, on a simplement traduit le texte d'Hélène Cixous en khmer, sans faire de changement, ni d'actualisation bien que Sihanouk soit mort l'année dernière. La pièce couvre la période de l'indépendance du Cambodge, de 1955 à 1979.

Vous jouez en France avec des acteurs cambodgiens et en khmer. Il ne vous reste plus qu'à jouer au Cambodge.

Georges : En 2010, Sihanouk et le roi actuel du Cambodge ont donné leur bénédiction pour que la pièce se joue. Ça a failli se faire dans un théâtre à Phnom Penh. Mais une commission du Ministère de la culture du Cambodge s'est réunie et a donné un avis défavorable du fait qu'on parle de personnages encore vivants. Et puis, faire une tournée là-bas nécessite une grosse infrastructure, puisqu'il n'y a pas de théâtres dans les villes...

Propos recueillis par HC

■ *L'Histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge, d'Hélène Cixous, mise en scène en khmer de Georges Bigot et Delphine Cottu d'après la mise en scène d'Ariane Mnouchkine*
du 27 au 29/09 Festival Francophonies en Limousin théâtre de L'Union à Limoges,
du 3 au 26/10 Théâtre du Soleil à Paris 01 43 74 24 08,
du 28 au 30/10 Festival Sens Interdits aux Célestins de Lyon,
8/11 au Théâtre de Venissieux,
19/11 Comédie de Valence,
21 au 23/11 TNT Toulouse

LA MAISON ET LE ZOO

Théâtre des 13 Vents - Montpellier

Théâtre 95 - Cergy-Pontoise

Xavier Gallais

L'exigeant

C'est l'un des comédiens les plus marquants de ces dernières années. On l'a vu autant dans le privé (*La Faim*) que dans le public (*La Mouette*). Gilbert Désveaux et Jean-Marie Besset viennent de l'inviter à créer le rôle du sauvage Jerry dans un spectacle qui relie un texte ancien d'Albee, *Zoo Story*, et un texte récent du même auteur, *La Maison*.

Théâtral magazine : Vous jouez un texte bien connu sous le nom de *Zoo Story* précédé d'un texte récent où Albee remet en perspective sa pièce d'autrefois. Une découverte pour vous ?

Xavier Gallais : Je connais *Zoo Story* depuis l'âge de 12 ans ! Je l'ai joué à l'âge 19 ans et j'avais tout tenté pour le rejouer depuis des années. Je suis allé à New-York faire le trajet de Jerry des centaines de fois ! Et je sais depuis longtemps qu'Albee avait fait une addition à la pièce. C'est dire combien j'ai été heureux quand Gilbert Désveaux m'a proposé le rôle. En quelque sorte, nous créons un classique ; une pièce célèbre dont la moitié est inédite !

Comment jugez-vous la traduction

de Jean-Marie Besset ?

J'ai trouvé un texte plus poétique que dans mes souvenirs. Je retrouve l'écriture musicale, rythmique, pas naturaliste d'Albee. Dans cette œuvre sur l'animalité de l'être humain, Besset dégage aussi quelque chose de littéraire, de sensuel et de plus poétique.

Et comment se passe le travail avec Gilbert Désveaux ?

Désveaux ne fait pas de la mise en scène pour lui-même. Il aime les personnages et les acteurs. Il est soucieux des enjeux pour que la compréhension du public soit progressive et maximale. Et il s'intéresse de plus en plus à la langue.

Vous avez porté à la scène *La Faim* de Knut Hansum et vous étiez dans

La Mouette montée par Arthur Nauzyciel. C'est assez différent du théâtre américain que vous avez joué avant et que vous jouez maintenant.

Dès l'adolescence, j'ai refusé de m'imposer des limites ! J'aime autant le théâtre littéraire que les formes expérimentales. *La Faim*, que je reprendrai dans quelques villes en mars, était la première fois où j'étais seul en scène. Mais c'est vrai que j'ai changé. La rencontre avec Arthur Nauzyciel a été déterminante pour moi. Comme ma découverte de la culture japonaise. J'aime les partis pris radicaux des metteurs en scène car l'acteur prend alors des risques sur le plateau. En octobre 2014, je jouerai, sous la direction de Nauzyciel, en anglais, avec des acteurs américains, *Splendid's* de Genet.

Et vous allez enseigner au Conservatoire cette saison.

Oui. J'ai toujours voulu transmettre.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*



■ *La Maison et le Zoo* d'Edward Albee, adaptation de Jean-Marie Besset, mise en scène de Gilbert Désveaux, avec Xavier Gallais, Jean-Pierre Lorit, Anne Loiret.
Théâtre des 13 Vents Domaine de Gramont 34000 Montpellier,
04 67 99 25 00, du 1er au 12/10.
Reprise au théâtre 95, Cergy-Pontoise,
01 30 38 11 99, 28-29/11,
et au Rond-Point, Paris, du 4 au 29/6.

Arturo Brachetti

Magie à l'italienne

Il est le plus grand transformiste du monde et il est demandé dans le monde entier. Arturo Brachetti s'arrête bientôt à Paris pour un show d'un nouveau style, appelé Magic Comedy. Il sera entouré de huit grands magiciens : Luca & Tino, Otto Wesseley, Theo Dary, Darcy Oake, Vincent C, Alain Choquette et Luca Bono. La rencontre du transformisme et de l'illusionnisme.

Théâtral magazine : D'où vient l'idée de confronter votre art à celui des magiciens ?

Arturo Brachetti : De Gilbert Rozon, le créateur-directeur de *Juste pour rire*. Il considère que je suis aussi un magicien et on a monté ce show avec des artistes étonnants. Luca Bono, le plus jeune, 21 ans, fait de la manipulation de colombes ! Il y a toutes sortes de magies dans le show : la magie diabolique, la magie comique. Theo Dary fait des choses incroyables avec des lasers et des otaries...

Vous y êtes un simple M. Loyal ou le pivot du spectacle ?

J'y participe totalement. Je me transforme, je vole, je fais de la magie ! J'écris aussi sur le sable, grâce à une nouvelle technique. C'est un spectacle qui a demandé un long temps de préparation puis de digestion. On l'a créé à Montréal et il va évoluer en arrivant à Paris, où il sera plus théâtral et plus surréel.

Avez-vous le temps de mener à bien d'autres projets ?

Oui. J'anime une nouvelle émission sur TF 1, je tourne dans plusieurs pays mon one-man-show sur le cinéma. En Italie, j'ai mis en scène trois comédiens dans un spectacle qui rencontre le succès.

Arrivez-vous à protéger vos secrets ?

Je fais très attention. Mais, avec les images à la télévision et sur internet, il y a de plus en plus d'artistes qui me prennent quelques secrets tech-

niques. Mais les gens comprennent des astuces, des trucs, pas le monde qui est derrière, le surréalisme, l'étrangeté à la Magritte. S'il n'y a pas cet esprit-là, il n'y a pas grand-chose. Mais, à 55 ans, je ne compte pas continuer éternellement. Je ne suis pas Marcel Marceau. C'est pour cela que je fais des spectacles avec les autres. Pour préparer l'après-Brachetti.

Vous êtes tellement international que vous n'avez plus de patrie.

Mais non. Mon pays, c'est l'Italie. J'habite Turin, dans une maison qui me ressemble, avec des murs qui se déplacent !

Vous avez un régime ?

Je fuis les additifs chimiques et je fais de la gymnastique tous les soirs.

D'un pays à l'autre, le public réagit-il de la même façon ?

Non, c'est assez différent. Le public le plus difficile, c'est à Naples et en Sicile. Peut-être parce que le théâtre est dans la rue. Le public le meilleur, c'est le public suisse. Ils sont peut-être sérieux mais ils perdent leur gravité en venant au théâtre, ils arrivent libres, libérés.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Comedy Majik Cho par "Arturo Brachetti and Friends", Gymnase, 38 bd de Bonne Nouvelle 75010 Paris, 01 42 46 79 79, à partir du 3/10*



PLEASE CONTINUE (HAMLET)

Nouveau Théâtre de Montreuil



Avec *Please Continue (Hamlet)*, Yan Duyvendak et Roger Bernat confient le destin du criminel Hamlet aux soins de la justice française. Chaque représentation est jugée par une équipe différente de professionnels du droit.

Théâtral magazine : Ce point de départ d'*Hamlet*, est-ce un prétexte ?

Yan Duyvendak : C'est un prétexte.

Yan Duyvendak

Enquête sur la justice

Avec Roger Bernat, on voulait travailler sur les procès-verbaux de Guantánamo qui sont sortis sur le Web. C'était une pure parodie de procès, les prisonniers n'avaient pas de vrais avocats, c'était révoltant... On a d'abord essayé d'amener la réalité dans la fiction mais ça ne marchait pas. Dès qu'on essaye de faire juger la réalité par des gens du théâtre, ils nous disent qu'ils ne peuvent pas se prononcer sans voir la tête des prisonniers. Ce qui est révélateur de l'importance du faciès dans le jugement. En désespoir de cause, un mois avant la première en 2011, on s'est dit qu'il fallait inverser le mouvement et on a pris un texte de fiction qu'on a amené devant des juges. On est parti d'un fait réel qui s'est passé dans une banlieue glauque de Marseille et on a plaqué l'histoire d'*Hamlet* dessus.

Qui juge Hamlet ?

Dans l'équipe, il y a cinq professionnels et un expert psychiatre qui changent chaque jour. A la fin, 11 personnes sont désignées dans le public au hasard pour constituer un jury et délibérer avec le président sur l'innocence ou la culpabilité de l'accusé.

Chaque soir, *Hamlet* est jugé par une équipe différente. Comment les acteurs adaptent-ils leur jeu ?

En face des juges, trois acteurs jouent Hamlet, Ophélie et Gertrude. Idéalement on choisit des acteurs

qui ont vraiment joué la pièce de Shakespeare pour pouvoir répondre. Le dossier d'instruction a été établi à partir du dossier réel mais on l'adapte aussi à la loi des pays dans lesquels on joue. Le dossier français est différent du dossier allemand ou du dossier italien. Et il est écrit de façon à ce que l'accusé puisse aussi bien être condamné que relaxé.

Le verdict est-il différent à chaque représentation ?

Sur trente représentations, il y a 15 acquittements et des condamnations qui vont de 1 à 10 ans avec sursis.

Qu'attendez-vous de cette expérience ?

Si dans mon travail je peux vivre des expériences qui nous font profondément changer, c'est déjà beaucoup. Lorsque j'ai commencé ce spectacle, j'étais très sceptique vis-à-vis de la justice et aujourd'hui, je le suis de moins en moins. La pièce est longue, la première partie très ennuyeuse, mais personne ne part ; les spectateurs découvrent quelque chose qu'ils ne connaissent pas et qui les concerne en tant que citoyens.

Propos recueillis par HC

■ *Please continue (Hamlet)*, de Yan Duyvendak et Roger Bernat
Nouveau Théâtre de Montreuil,
10 place Jean Jaurès 93100 Montreuil,
01 48 70 48 90, du 3 au 19/10

Charles Berling



Une déflagration

Après une première version au TNS en 1997, Charles Berling met de nouveau en scène Alain Fromager dans la pièce *Dreck* de Robert Schneider : la prise de parole brutale et bouleversante d'un immigré en marge de la société.

Théâtral magazine : Vous avez monté *Dreck*, de Robert Schneider, une première fois en 1997. Pourquoi y revenir aujourd'hui ?

Charles Berling : Parce que c'est l'un des plus beaux textes que j'aie pu lire sur l'immigration et le rejet social. J'avais envie de le revisiter. Le théâtre est bien le lieu de la répétition, et de la remise de l'ouvrage sur le métier. Une autre raison, moins noble m'y a poussé : le budget largement diminué du Théâtre Liberté, que je codirige avec mon frère, nous obligeait à réduire nos prétentions en termes de création et de production.

En quoi le propos de ce texte vous touche-t-il ?

Un musulman irakien prend une position christique devant la société occidentale et dit des choses capitales, avec une force et une puissance rares. Peu à peu, on comprend son histoire. C'est une déflagration, un texte poignant et majeur dans ce qu'il raconte sur les rapports Nord-Sud et la société à deux vitesses.

Comment *Dreck* prendra-t-il place dans la programmation de la sai-

son ?

Nos saisons s'articulent autour de plusieurs thèmes. *Dreck* sera proposé dans la thématique *Paradis et Enfer*. Le hall principal du théâtre représentera le paradis, puis les spectateurs descendront dans la salle, et dans l'enfer de cet homme. Une entrée spectaculaire, concrète, physique dans la pièce !

La première fois, vous aviez mis la pièce en scène sous le titre *Ordure*.

On l'a également vue sous le titre *Saleté*. Pourquoi avoir cette fois gardé le mot allemand, "*Dreck*" ?

Je trouve que c'est un mot difficilement traduisible. "*Saleté*" ne suffit pas, "*Merde*" non plus. Et puis dans "*Dreck*", il y a une sonorité très dure qui me plaît. Mon père, qui parlait allemand, employait souvent ce terme pour ne pas dire "*merde*". C'est un petit clin d'œil. Enfin, un titre allemand, un texte français : c'est une façon d'être européen...

Qu'est-ce qui a changé depuis la première version, voilà 16 ans ?

Moi, j'ai changé. L'art de la mise en scène est perfectible et j'ai beaucoup

travaillé. Alain Fromager et moi nous sommes rapprochés, la traduction a été peaufinée et tout cela nous permet d'aller plus loin. C'est passionnant. Quant aux affrontements entre Orient et Occident, *Dreck* résonne très fort aujourd'hui. La première fois, nous avons créé le spectacle à Strasbourg. Le donner aujourd'hui, à Toulon, dans un territoire qui compte de nombreuses populations issues de Méditerranée, et des immigrés aujourd'hui devenus français, n'est pas anodin : un théâtre est un outil de réflexion au cœur d'une ville. Mais attention, je ne veux pas faire de ce spectacle une messe bien pensante de gauche !

*Propos recueillis
par Nedjma Van Egmond*

■ *Dreck*, de Robert Schneider, traduction Claude Porcell, mise en scène Charles Berling, avec Alain Fromager. Théâtre Liberté, Place de La Liberté 83000 Toulon, 04 98 07 01 01, du 3 au 19/10

Romain Dutheil



@ Marthe Lemelle

Un jeune bourgeois

Romain Dutheil a été élève comédien à la Comédie-Française où il a joué dans *Un Fil à la patte* mis en scène par Jérôme Deschamps. Aujourd'hui, il retrouve Feydeau dans le rôle-titre du *Bourgeon*, une pièce mal connue de l'auteur écrite en 1906 et montée par Nathalie Grauwil.

Romain Dutheil ne connaissait pas *Le Bourgeon* et c'est justement ce qui l'a incité à lire la pièce et à audition-

ner pour le rôle. Il ne connaissait pas non plus Nathalie Grauwil mais l'audition l'a convaincu de se lancer dans cette aventure. Surtout que la pièce est loin de la folie d'*Un fil à la patte* qu'il jouait à la Comédie-Française où il était élève comédien. C'est bien une comédie de Feydeau mais avec une pointe d'humanité. "On retrouve la mécanique du vaudeville et en même temps il y a un côté un peu plus doux, avec un peu plus d'émotion et de psychologie". *Le Bourgeon*, c'est Maurice, un jeune homme qui se destine à devenir prêtre. Par vocation, et surtout parce que "depuis qu'il est tout petit, on le pousse dans cette voie. A force d'encouragement, c'est devenu une sorte d'idéal pour

lui". Mais sa rencontre avec une cocotte va remettre en cause son projet de vie. Il tombe amoureux d'elle et elle de lui. Le futur prêtre redescend sur terre alors même que la prostituée s'élève spirituellement. "C'est un peu comme si leurs différences se compensaient". Jusqu'au moment où ils veulent se marier. Il rentre chez lui, la présente à sa famille et annonce leurs fiançailles. "La pièce montre comment l'amour peut nous faire changer, comment il peut nous libérer. Et inversement, comment la famille et l'appartenance à une classe sociale peuvent nous enclaver". Et dans *Le Bourgeon*, à cause de sa famille, Maurice ne peut rien faire. "Aujourd'hui, on s'est libéré par rapport aux parents mais on est toujours pris dans des carcans sociaux. Certaines choses sont impossibles même encore maintenant. On se met ses propres barrières par rapport à son vécu et aussi par rapport à la famille qui nous a entouré pendant un bon nombre d'années".

Etonnamment, la pièce lui fait penser à *La Mouette* de Tchekhov. "Tchekhov a toujours dit qu'il écrivait des comédies ce qui était un sujet de discorde entre lui et Stanislavski qui montait ses pièces. Et c'est vrai qu'on peut monter Tchekhov de façon très réaliste mais aussi très rythmique".

HC

■ *Le Bourgeon*, d'après Georges Feydeau, mise en scène de Nathalie Grauwil, avec Romain Dutheil
TOP, 1 place Bernard Palissy 92100 Boulogne, 01 46 03 60 44, du 4 au 13/10

Le mystère Barbara Loden

Après les états d'âmes du champion de tennis André Agassi, qu'elle a drôlement bien théâtralisé dans *André*, Marie Rémond récidive avec un autre portrait d'une personnalité américaine. *Vers Wanda* tourne autour de l'énigmatique Barbara Loden, épouse discrète du réalisateur Elia Kazan et réalisatrice d'un unique film, *Wanda*, très révélateur de sa propre personnalité.

Théâtral magazine : Vous vous intéressez aux gens qui ont vécu...

Marie Rémond : C'est un hasard. Je ne connaissais pas Barbara Loden et je l'ai découverte en lisant le roman de Nathalie Léger, *Supplément à la vie de Barbara Loden* paru chez P.O.L. en 2012. J'étais fascinée. La perception de Nathalie Léger, sa manière d'être touchée, de parler de Barbara Loden, m'ont donné envie de voir le film. *Wanda* était une manière de se raconter pour Barbara Loden qui se sentait émotionnellement très proche de ce personnage. J'ai lu l'autobiographie d'Elia Kazan, où il parle beaucoup de leurs relations, et aussi les réactions des gens qui ont vu ce film. Comme Isabelle Huppert qui a été complètement fascinée et en a fait une analyse.

Qui est Wanda ?

Un personnage qui essaie de s'adapter au présent mais qui n'a jamais la bonne manière de réagir, comme si elle ne savait jamais vraiment quoi faire de tous les codes sociaux. C'est quelqu'un de toujours désarçonnant. Comme elle ne réagit pas, ne se défend pas, elle paraît un peu anethésiée. Et curieusement c'est ce qui lui donne une forme de protection aussi et de liberté.

C'est une légende...

Oui mais quand le film est ressorti en 2003, beaucoup de gens sont allés le voir après avoir entendu dire que c'était le petit bijou du cinéma indé-

pendant etc. etc., et ont été déçus. Si Kazan faisait des films hollywoodiens avec des très gros moyens, sa femme, a tourné *Wanda* en 16 mm avec une toute petite équipe, très peu de moyens et sans musique.

Comment rendre compte de tout ça sur scène sans que le public ait besoin de connaître l'histoire ?

Il a fallu inventer d'autres angles de vue pour rendre ça très accessible. Il y a trois axes de narration : l'histoire de Barbara Loden et de Kazan avec tout ce qu'on m'a raconté ou fait pressentir, l'histoire de *Wanda*, et la réception du film avec le livre de Nathalie Léger... Il y a beaucoup de matériaux, d'écrits, d'interviews à partir desquels on a travaillé en improvisation. On prend un peu l'histoire par ses contours. Barbara

Marie Rémond

Loden parlait très peu, même au moment de la sortie de *Wanda*, elle n'a donné que très peu d'interviews. Les gens qui la connaissaient ne parlent pas non plus. Son propre chef opérateur sur le film refuse absolument de raconter quoi que ce soit et son fils qui détient des petits carnets d'elle ne veut évidemment pas les faire lire... Ça oblige parfois quand on ne sait pas, à analyser et à inventer. Et on est obligé d'y mettre des choses de soi aussi. Finalement, c'est inspirant.

Propos recueillis par HC

■ *Vers Wanda*, de Marie Rémond
Colline, 15 rue Malte Brun 75020
Paris, 01 44 62 52 52, du 4 au 26/10





© Christophe Raynaud de Lagie

Denis Podalydès prend note de son travail et de sa vie de comédien pour conjurer et désigner ses angoisses. En octobre ses *Scènes de la vie d'acteur* seront jouées au Rond-Point, tandis qu'il sera Hamlet à la salle Richelieu. Une double et belle actualité.

Théâtral magazine : Comment répondez-vous à la transposition très libre de Dan Jemmett autour d'Hamlet ?

Denis Podalydès : Dan Jemmett projette la pièce dans l'univers familier de son enfance. Mais Dan n'est pas un metteur en scène réaliste. Son mot fétiche est le "tréteau", qu'il prononce avec son bel accent anglais, j'entends toujours "très tôt". Je réponds à cette très précise proposition par une attention vigilante au dispositif, le besoin

Denis Podalydès

Hamlet : du grand gibier

de comprendre et de me fondre dans le monde caché qu'il implique, l'enfance et l'adolescence de Dan, le deuil de son père. Quand nous avons travaillé un soir, Dan et moi, les quatre grands monologues, nous avons surtout parlé du deuil. J'ai un peu mieux compris le premier monologue, et entrevu le spectre.

Quelle est votre lecture de ce personnage ?

Je n'en ai pas. Je me laisse gagner peu à peu, convaincu d'une chose : un personnage tel que celui-ci ne se construit pas, ne se lit pas, c'est lui qui vous lit, vous construit. Et on sait qu'on est passeur : il y a eu tant d'Hamlet, il y en aura tant d'autres. En répétant le rôle, on est mis à nu par les situations, les autres caractères, les mots d'Hamlet, ses pensées, on s'aperçoit qu'on est mis devant soi-même : on ne peut faire qu'avec ce qu'on est. Impossible de composer, de trouver une démarche, un trait caractéristique, une dégaine. Car Hamlet en change tout le temps : d'une scène à l'autre, ce n'est plus le même, il est déjà ailleurs.

Est-il un personnage incontournable dans une carrière au service d'un théâtre de répertoire ?

Le rôle fait partie des plus attractifs du répertoire mondial, probablement le nom le plus emblématique du théâtre, le personnage qui, par essence, désigne l'acteur ou l'idée même de personnage. C'est un mythe. Tout le monde a son idée, son point de vue sur

la question. Je n'ai pas le temps de penser à la place qu'il occupera dans ma carrière. J'ai bien mieux à faire, et c'est si passionnant de répéter ce rôle. C'est du grand gibier.

Qu'est-ce qui, dans ce que vous livrez dans *Scènes de la vie d'acteur*, a été votre objectif ?

Dire les temps faibles du métier d'acteur. L'ordinaire d'un métier que l'on a toujours coutume de voir sous l'angle de l'extraordinaire. J'ai d'abord écrit de purs textes circonstanciels, pour soulager une peine, détendre une angoisse, un doute. Des choses plus drôles aussi, comme le récit détaillé d'un trou de mémoire. Aujourd'hui, ça se lit comme on veut, c'est un recueil factuel, j'aimerais qu'on y reconnaisse des choses, bien sûr, qu'on en apprenne aussi, qu'on soit ou non de la partie. Un spectacle va en être donné, au Théâtre du Rond-Point, par mon ami Scali Delpeyrat (qui a joué un formidable *Hamlet*, la boucle se boucle), je m'en réjouis.

*Propos recueillis par
François Varlin*

■ *La Tragédie d'Hamlet*. Comédie-Française, salle Richelieu 75001 Paris, 0825 10 1680, du 7/10 au 12/02

■ *Scènes de la vie d'acteur*. Théâtre du Rond-Point, 2 bis avenue Franklin Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21, du 10/10 au 10/11

Olivier Py

De Alceste à Aïda

Importante rentrée lyrique à l'Opéra de Paris pour Olivier Py. A Garnier, dès septembre, il met en scène *Alceste* de Gluck, et propose à Bastille en octobre, une nouvelle mise en scène d'*Aïda* de Verdi. Pour ceux qui ont oublié le parcours de l'artiste en la matière, un numéro spécial paru en juin dernier de l'Avant-Scène Opéra, consacré à ses mises en scène d'opéras, sera une utile référence.

Théâtral magazine : Vous montez *Aïda*. Comment trouver un bon goût dans ce péplum archi-populaire ?

Olivier Py : Je déteste le bon goût. C'est la pire chose, la mort de l'art. Le bon goût est fait pour la bourgeoisie qui achète des meubles et pas pour l'accès au spirituel. *Aïda* n'est pas un péplum ; à part une scène, c'est une œuvre extrêmement intime et profonde à la portée politique inimaginable sur la question du nationalisme. Il y a beaucoup de choses à raconter et l'on n'a pas besoin des éléphants ! On m'attend sur un versant spectaculaire et populaire, c'est sur *Alceste* que l'on m'attend moins... sur le baroque.

Ces mises en scène sont-elles des commandes ?

J'avais évoqué avec le directeur de l'Opéra de Paris de monter *Alceste*, car je suis un fan amoureux gluckolâtre total, puis il m'a parlé d'*Aïda* que j'aime aussi beaucoup. Comme je dois arrêter pour un temps ma carrière dans le lyrique en décembre, afin de me lancer dans l'aventure d'Avignon, il a été convenu de monter les deux à la rentrée pour être dégagé de mes obligations opératiques.

Privilégie-t-on dans une mise en scène d'opéra le livret ou la partition ?

On attend tout d'un chanteur d'opéra : admirable musicien, merveilleux vocaliste, formidable acteur. Un artiste lyrique c'est un tout ! A l'opéra, il faut mettre en scène la musique et non simplement le livret ou la situation. Il y a du sens dans la musique et il doit apparaître. Il faut se poser la question de ce que signifie un changement de tonalité, de l'emplacement des chœurs, un ballet, penser l'acoustique de son décor. L'opéra, c'est mettre en scène le texte et la musique. Il est nécessaire d'avoir le nez sur la partition.

On dit des metteurs en scènes d'opéras qu'ils choquent le bourgeois et dégoutent les mélomanes...

C'est ce que disent les journalistes en général, pas ce que disent les artistes ou le public. On l'a dit si souvent, alors que j'avais essayé d'être fidèle aux œuvres. Je crois qu'il y a toujours une sincérité des artistes qui essayent de tirer le meilleur d'une œuvre, ou de la mettre en critique ce qui peut choquer. *Les Maîtres chanteurs de*



© Wally Murphey

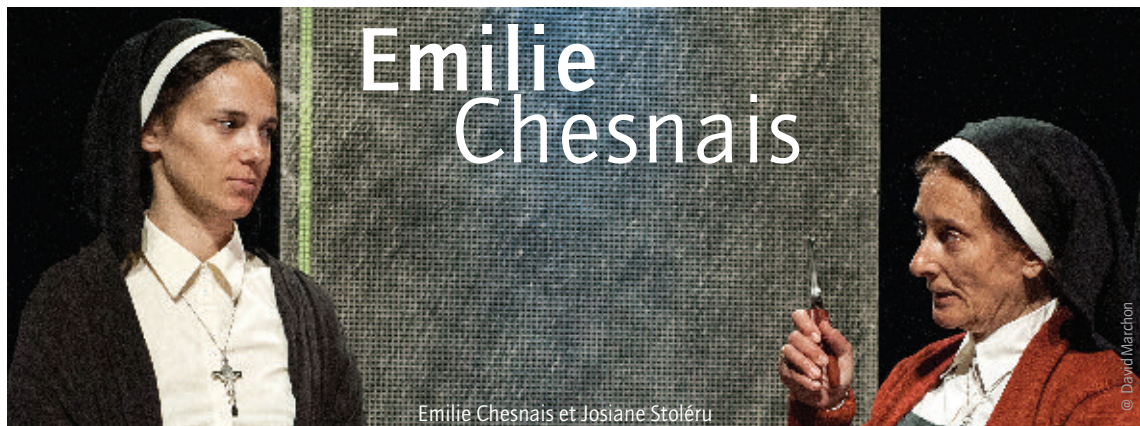
Nuremberg mis en scène par Claude Régy il y a 25 ans, avait fait un scandale unanime ; c'était pourtant une lecture limpide, profonde et fidèle de l'œuvre de Wagner à mon avis. Il y a donc la plupart du temps un malentendu. Vous savez, je ne fais pas scandale à tous les coups, à la grande déception des journalistes ! Il m'est arrivé de faire l'unanimité...

*Propos recueillis
par François Varlin*

■ *Alceste*. Palais Garnier, place de l'Opéra 75009 Paris, 01 71 25 24 23, du 12/09 au 8/10

■ *Aïda*. Opéra Bastille, place de la Bastille 75012 Paris, 0 892 89 90 90, du 10/10 au 16/11

■ Lire aussi Opéra et mise en scène. Olivier Py. L'Avant-Scène Opéra n°275



Convaincante

En 1964, dans une école catholique américaine, un prêtre est soupçonné de pédophilie par la directrice. Pour sa pièce *Doute*, John Patrick Shanley a remporté le prix Pulitzer en 2005. Il l'a ensuite lui-même adaptée au cinéma avec Meryl Streep et Philip Seymour Hoffman. Dans la mise en scène de Robert Bouvier, créée dans le Off d'Avignon l'été 2012, Josiane Stoléru incarne la directrice de l'école face à Emilie Chesnais qui plaide la tolérance.

Théâtral magazine : Le sujet de la pièce porte-t-il sur la pédophilie des prêtres ?

Emilie Chesnais : Ça parle plutôt de l'intime conviction qu'on se fait. Ça se passe en 1964 dans une école catholique américaine. La directrice, sœur Aloysius, émet des doutes sur la relation qu'entretient le Père Flynn avec un jeune élève noir. Bien que ses soupçons ne reposent sur aucune preuve, elle va mener son enquête au sein de l'école. Et entacher la réputation du Père Flynn.

Votre personnage, Sœur James, est beaucoup plus confiante...

Elle a foi en l'Homme, en sa bonté. Elle pense qu'avec de l'amour et de la bienveillance, les enfants vont donner le meilleur d'eux-mêmes. Mais elle finit par être déstabilisée dans ses convictions par Sœur Aloysius. A la fin, elle ne sait plus que croire. Les quatre personnages

de la pièce sont très différents. Sœur Aloysius est très rigide. Elle ne veut rien laisser passer. Sa motivation c'est la protection des enfants dont elle a la responsabilité. Madame Muller, la mère du garçon, veut surtout la réussite de son fils. Et le Père Flynn est très surprenant, complexe et charismatique. Il a l'air insoupçonnable.

Vous sentez-vous totalement acquise à l'état d'esprit de Sœur James ?

Oui. Je partage ses idées. Je pense que l'homme détient en lui un joyau, qui est souillé par toutes sortes d'illusions. Je suis convaincue qu'on peut accéder à un état meilleur par la méditation, les forces de l'esprit. L'art, la peinture, un morceau de musique, donnent accès à ça aussi, à travers des moments de grâce.

Sœur Aloysius est jouée par Josiane Stoléru. C'est votre maman.

C'est une actrice extraordinaire. C'est un cadeau pour un metteur en scène et pour les acteurs. C'est précieux. C'est important d'aimer son partenaire. Quand il y a une rencontre entre deux acteurs, il y a plus de chance qu'ils jouent vraiment ensemble, qu'il y ait une connivence. Si chacun est dans son coin, si on sent que les acteurs ne s'aiment pas vraiment, la magie n'opère pas. Et parfois c'est très difficile.

Propos recueillis par HC

■ *Doute, de John Patrick Shanley, mise en scène de Robert Bouvier, avec Robert Bouvier, Josiane Stoléru, Emilie Chesnais...*

Petit Hébertot, 78 bis boulevard des Batignolles 75017 Paris, 01 42 93 13 04, à partir du 10/10



THÉÂTRE DU PETIT HEBERTOT



Un précipité
tragique! Chacun
est juste, sensible,
touchant.

Le Figaro

Le drame le
plus troublant
du festival OFF
d'Avignon.

Le Point

Bluffant de
bout en bout.

Le Journal du
Dimanche



DOUTE

JOHN PATRICK SHANLEY

TRADUCTION

DOMINIQUE HOLLIER

MISE EN SCÈNE

ROBERT BOUVIER

AVEC

JOSIANE STOLÉRU

EMILIE CHESNAÏS

ELPHIE PAMBU

ROBERT BOUVIER

10 OCTOBRE AU 4 JANVIER
DU MARDI AU VENDREDI À 21H
SAMEDI À 17H ET 21H



LOC : 01 42 93 13 04

0 892 683 622* / WWW.FNAC.COM / MAGASINS FNAC, CARREFOUR ET POINTS DE VENTES HABITUELS
78 BIS BOULEVARD DES BATIGNOLLES 75017 PARIS M^o VILLIERS OU ROME



© DR

Scali Delpéyrat

Le comédien mis à nu

Il a été le mémorable Hamlet de la mise en scène de Philippe Adrien. Il enchaîne pièces et films (bientôt, les nouveaux longs métrages de Léa Frazer et Tonie Marshall), il écrit et, dans l'immédiat, salue un ami, Denis Podalydès, en interprétant un choix de ses *Scènes de la vie d'un acteur*. Ensuite, il jouera la nouvelle pièce de David Lescot, *Nos Occupations*.

Théâtral magazine : D'où vient ce projet de porter au théâtre les *Scènes de la vie d'un acteur* de Podalydès ?

Scali Delpéyrat : Denis Podalydès était entré au Conservatoire deux ans avant moi. Cela nous a permis de

nous connaître, et j'ai su qu'il écrivait. Quand il m'a mis en scène dans *Tout est possible* d'Emmanuel Bourdieu à la Commune, Didier Bezace m'a demandé, comme il demande souvent aux acteurs, de lire des textes dans le cadre des "Cartes blanches". J'ai ainsi lu des textes de Denis qui n'étaient même pas publiés et dont le montage était déjà, à peu près, ce qu'il est maintenant. Mais c'est une chance que Jean-Michel Ribes, à Paris, et Arnaud Meunier, à Saint-Etienne, me permettent d'aller au bout de ce petit rêve.

Quel choix avez-vous opéré parmi ces textes ?

J'ai choisi les textes qui donnaient le plus matière à jeu et j'ai écarté ce qui relevait du portrait ou de l'ironie. J'ai privilégié le thème de l'acteur qui pense. Qui pense dans la tourmente ! Au-delà de cette notion du ressassement de la pensée, ce qui m'a intéressé, c'est la constitution du sujet : le comédien, qui est-il ? De quoi est fondée son identité ? Qu'a-t-il dans sa tête ? Le premier texte fait précisément entrer dans la tête de l'acteur. Denis voit trois catégories d'acteurs : la bête, l'enfant, le fou. Le spectacle s'inscrit dans cette intimité, avec la présence de la loge et du lit. Les textes parlent aussi de

notre manque de confiance : un mauvais acteur joue comme il a déjà joué, un bon acteur est dans l'insatisfaction, dans le désir de faire des choses dont il se sent incapable.

Comment vivez-vous le fait d'être seul en scène ?

Cela ne m'était arrivé qu'à une autre occasion, quand j'ai joué *L'Amélioration* de David Lescot. Il faut tout donner de soi. C'est difficile, pas dans le mouvement, mais avant et après. Mais cela nous rappelle la douleur existentielle de l'artiste, qu'il est, d'une manière inaliénable, solitaire.

Qu'aimez-vous dans le théâtre de David Lescot auquel vous allez revenir bientôt ?

David dit beaucoup plus de choses qu'il n'a l'air d'en dire. Ce qu'il dit arrive sans en avoir l'air, par surprise.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Scènes de la vie d'acteur* de Denis Podalydès, mise en scène et jeu de Scali Delpéyrat. Rond-Point, 2 bis avenue Franklin-Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21, 10/10-10/11. Reprise à la Comédie de Saint-Etienne, 5-14/02

■ *Nos Occupations* de David Lescot, La Filature, Mulhouse, 8-11/01

Jérôme Kircher

Compagnon de route d'André Engel

Eclectique, passe-partout à la télévision, au cinéma et au théâtre, Jérôme Kircher retrouve André Engel au Théâtre national de Chaillot et sera dans la suite des *Revenants* la série à succès de Canal+. Après *La petite Catherine de Heilbronn*, d'Heinrich von Kleist, en 2009, le comédien est l'un des protagonistes d'une création d'envergure : *La Double mort de l'horloger*, un diptyque crépusculaire qui réunit deux pièces d'Odön von Horvath, *Meurtre dans la rue des Maures* (1923) et *L'Inconnue de la Seine* (1933).

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous plaît chez André Engel ?

Jérôme Kircher : Dès qu'il m'appelle, je fonce ! C'est l'avantage du compagnonnage depuis plusieurs années. Il me connaît très bien et me permet d'aller vers des rôles différents qu'on ne me proposerait pas forcément. Il me fait confiance, ce dont j'ai besoin. Il arrive à sortir le meilleur de moi. Que ce soit pour *Le Jugement dernier* également d'Odön von Horvat, en 2003, ou *Le Roi Lear* de Shakespeare (2006), ses spectacles ont tellement de succès qu'ils sont repris l'année suivante. Ce sont toujours de grandes productions exigeantes et généreuses. Avec Nicky Rieti, son décorateur et Dominique Muller, son dramaturge, il travaille sur *La Double mort de l'horloger* depuis trois ans. Il a bien réfléchi au spectacle, il a fait la moitié du travail pour nous.

Connaissez-vous ces deux pièces ? La première, *Meurtre dans la rue des*

Maures est une pièce de jeunesse, la seconde a été écrite dix ans plus tard. Odön von Horvath traite de sujets noirs, mais il en ressort toujours de l'humanité. Je joue le rôle de l'assassin involontaire qui dit : "*Il y a des gens auxquels rien ne réussit*" et c'est son cas. C'est un raté sympathique qui meurt dans le premier texte et est sauvé dans le second : Dans *L'Inconnue de la Seine*, il rencontre une femme, un ange qui va le sauver. Plus les personnages ont des vices et sont ambigus, plus j'adore les jouer. Le théâtre d'Odön von Horvath est un théâtre de pulsions. Pour jouer, il faut tout disséquer, la pièce et les personnages.

Vous vous adaptez à des auteurs très différents...

Au théâtre, on a la chance d'avoir des auteurs solides. J'aime passer d'André Engel à Nicolas Bedos (*dont il a joué Promenade de santé avec Mélanie Laurent en 2012, ndlr*), de Tchekhov à David Grossman, l'au-

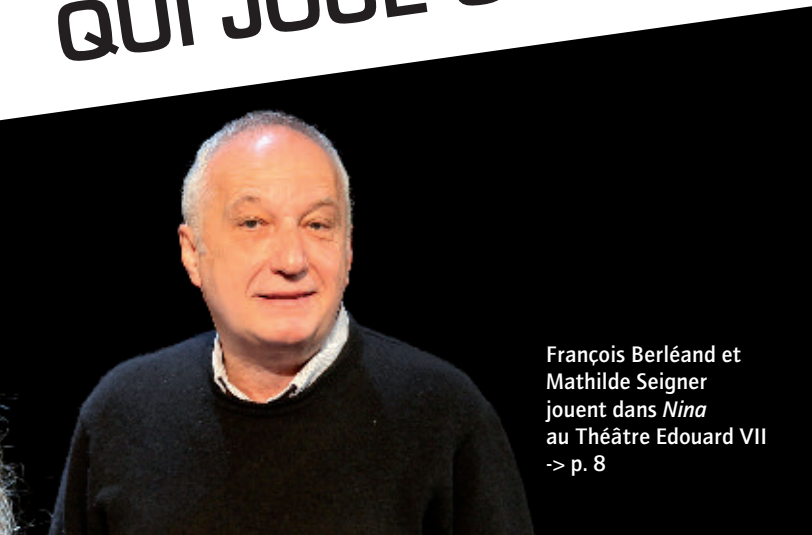


teur israélien que j'ai eu le privilège de rencontrer et de lire au festival d'Avignon pour France Culture. Je n'aimerais pas me scléroser. Avec André Engel, il n'y a aucun risque !

*Propos recueillis
par Nathalie Simon*

■ *La double mort de l'horloger*, écrit par Odön von Horvath, traduction Henri Christophe, adaptation Dominique Muller et André Engel, mise en scène André Engel avec Jérôme Kircher, Caroline Brunner, Yann Collette, Julie-Marie Parmentier, Tom Novembre, Natacha Régnier...
Chaillot, 1 place du Trocadéro 75016 Paris, 01 53 65 30 00, du 17/10 au 9/11

QUI JOUE QUOI ET OÙ ?



François Berléand et Mathilde Seigner jouent dans *Nina* au Théâtre Edouard VII -> p. 8



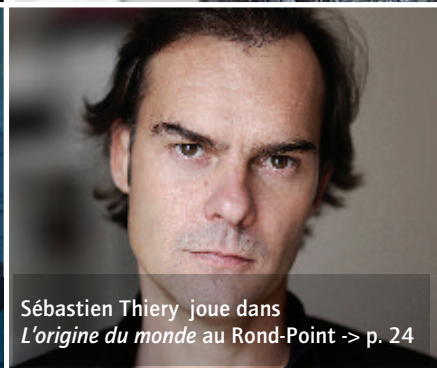
Jean-Baptiste Maunier joue dans *La chanson de l'éléphant* -> p. 15



Cécile de France interprète *Anna* au Rond-Point -> p. 19



Ludmila Mikaël joue dans *Et jamais nous ne serons séparés* à l'Oeuvre, 01 44 53 88 88



Sébastien Thiery joue dans *L'origine du monde* au Rond-Point -> p. 24



Amanda Lear sera *Divina* au Théâtre des Variétés -> p. 27



Marianne James sera *Miss Carpenter* au Théâtre Rive-Gauche -> p. 26



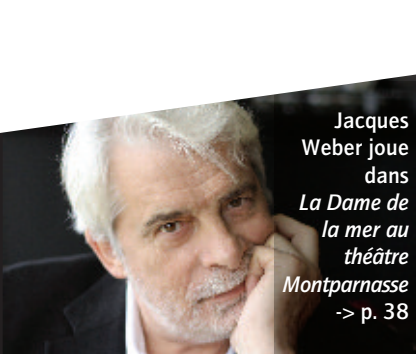
Cristiana Reali joue dans *La société des loisirs* au Petit Théâtre de Paris -> p. 30



Romane Bohringer joue dans *Mélodrame(s)* à la Pépinière Théâtre-> p. 31



Aurélien Bory crée le spectacle *Azimut* pour Marseille Provence 2013 -> p. 34



Jacques Weber joue dans *La Dame de la mer au théâtre Montparnasse* -> p. 38



Pierre Palmade est de retour avec *Le fils du comique* au Saint-George, 01 48 78 63 47



Marina Hands sera *Lucrèce Borgia* en tournée -> p. 36



Richard Berry et Daniel Auteuil jouent en duo dans *Nos femmes* au Théâtre de Paris 01 48 74 25 37



Charles Berling met en scène *Dreck* au Théâtre Liberté à Toulon -> p. 45



Robin revient au Théâtre de la Porte Saint Martin, 01 42 08 00 32



Denis Podalydès sera *Hamlet* à la Comédie-Française -> p. 48



Arturo Brachetti se transforme dans *Comedy Majic Cho* au Gymnase -> p. 43



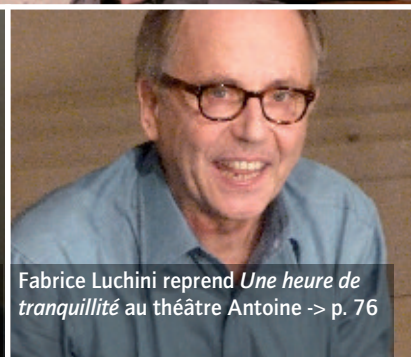
Robots ! : la dernière création de Blanca Li, en tournée -> p. 67



Francis Huster et Davy Sardou prolongent leur succès au Théâtre Rive-Gauche avec *L'Affrontement* -> p. 80



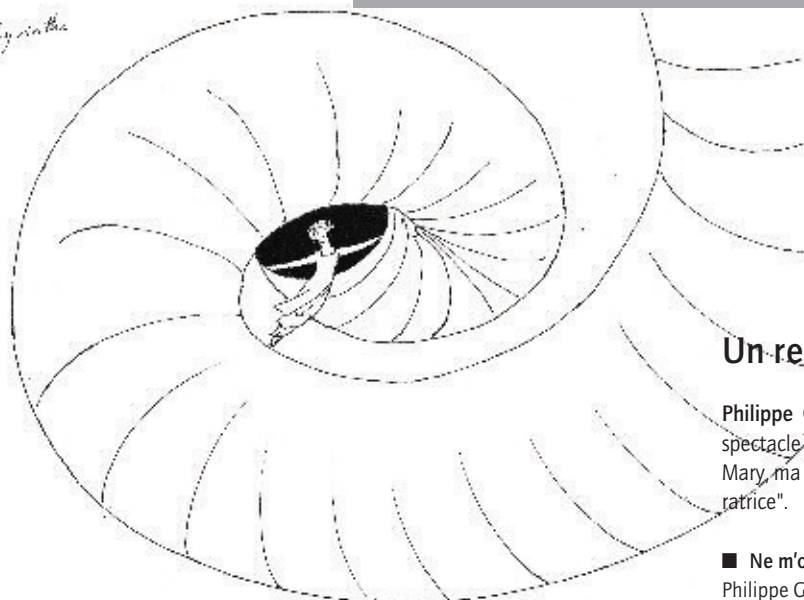
Jérôme Kircher joue dans *La double mort de l'horloger* à Chaillot -> p. 53



Fabrice Luchini reprend *Une heure de tranquillité* au théâtre Antoine -> p. 76

Ne m'oublie pas

Labyrinthe



Dessin : Philippe Genty

Un regard inversé

Philippe Genty : "J'ai écrit ce spectacle à partir des rêves de Mary, ma compagne et collaboratrice".

■ **Ne m'oublie pas**, compagnie Philippe Genty, au Festival Mondial de la marionnette, interview page 65

L'anniversaire

Le Cri de Munch

Jérémy Lopez : "La pièce me fait penser à des images des tableaux de Basquiat et au *Cri* de Munch. A un moment, il y a un interrogatoire très violent où Stanley crie. Il n'y a personne à côté mais s'il y avait une foule, ce serait exactement la même chose. Ce sont des personnages très seuls. Lorsqu'ils se parlent, ils ne se répondent jamais vraiment logiquement".

■ *L'anniversaire*, de Pinter, mise en scène de Claude Mouriéras. *Vieux Colombier.*, interview page 32



Dessin : Jérémy Lopez

"s'il te plaît... dessine-moi une pièce de théâtre"

Cet été, à l'occasion du festival d'Avignon 2013, nous avons demandé aux spectateurs patientant devant les théâtres de bien vouloir faire un dessin de la pièce qu'ils allaient voir.

Nous remercions tous ceux qui ont eue la générosité de nous faire parvenir leurs oeuvres graphiques. Elles témoignent sous une autre forme de leur sensibilité et passion pour le théâtre.

Les meilleurs dessins ont été sélectionnés par la rédaction et sont publiés dans ce numéro avec l'autorisation de leurs auteurs.

Merci à tous, illustrateurs, amateurs éclairés, apprentis artistes, dessinateurs en herbe ou en culottes courtes, merci !

Parce qu'un dessin en dit parfois plus long qu'un discours...



Shéda

Shéda
mise en scène Dieudonné Niangouna
Carrière de Boulbon, Avignon 2013
Dessin : Dominique Doulain



Place du marché 76
mise en scène Jan Lauwers
Cloître des Carmes, Avignon 2013
Dessin : Nicolas Miteran

Place du marché 76



Camille Trouvé (Compagnie Les Anges au plafond) et sa marionnette Camille Claudel dans *Les mains de Camille ou le temps de l'oubli*. Festival de Charleville-Mézières du 20 au 23 septembre

Marionnettes



17e édition pour le Festival Mondial des théâtres de marionnettes à Charleville-Mézières sur un thème qui interpelle, celui du "passage". De fait la marionnette a passé un cap. Les marionnettistes d'aujourd'hui sont acteurs, plasticiens, chorégraphes, danseurs, informaticiens ou circassiens. Tous, avec leurs moyens et leur univers, font naître la vie de ces objets inertes.

Poupée de chiffon montée sur gaine ou sur pieds, figurine ou grandeur nature, objet d'art ou d'illusion, réaliste ou évoquée, manipulée ou programmée... la marionnette est protéiforme. Elle décuple nos imaginaires, poétise les intrigues, philosophe avec simplicité. On est sensibilisés, prêts à croire à tout. Peut-être manipulés, sans aucun doute modifiés.

HC

Tour d'horizon du Festival avec :

Camille Trouvé et Brice Berthoud, Cat Smits, David Girondin Moab, Denis Athimon, Philippe Genty, Bérangère Vantusso, Lucile Bodson, Aurélia Ivan, Drolatic Industry Et aussi Delphine Bardot à la Manufacture de Nancy, Matěj Forman au Théâtre du Jeu de Paume

Agenda de la marionnette :

■ 20 au 29/09 **Festival Mondial des Théâtres de Marionnettes** à Charleville-Mézières, 03 24 59 94 94, www.festival-marionnette.com

■ 23/11 au 8/12 **Festival MAR.T.O** en Hauts-de-Seine, <http://festivalmarto.com>



© Tami Natsani

Pour la première fois cette année, le festival Mondial des théâtres de marionnettes invite deux artistes dont Bérangère Vantusso. Elle présente deux spectacles emblématiques du travail qu'elle mène depuis 1998 au sein de sa compagnie Trois-Six-Trente, *Les Aveugles* de Maeterlinck créé en 2008 et *Violet* de Jon Fosse créé en 2012.

Bérangère Vantusso

Un réalisme troublant

Ce qui est remarquable dans votre travail, c'est l'hyperréalisme de vos marionnettes.

Quand j'ai créé ma compagnie, c'était un peu le texte qui dictait la forme plastique que les marionnettes allaient prendre. Et en 2006, j'ai opéré un tournant en montant une pièce de Jon Fosse, *Kant*, dans laquelle un petit garçon se pose des questions avant de s'endormir. Il se demande notamment s'il n'existerait pas que dans le rêve d'un géant. Sans le savoir, il se pose la question de Dieu. C'est là que j'ai eu l'idée de faire un petit garçon qui a l'air d'être vrai. A l'époque, ce n'était pas une forme qui était utilisée.

Les marionnettes sont-elles des acteurs idéaux pour vous ?

(Rires) Oui d'une certaine manière. Je trouve que ce sont des figures éminemment théâtrales parce qu'elles sont sans être.

Mais elles m'intéressent aussi beaucoup dans la rencontre avec les acteurs qui les manipulent, sans lesquels elles ne seraient pas grand-chose.

Au festival, vous présentez deux pièces, que vous avez déjà créées, *Les Aveugles* et *Violet*.

On a créé *Les Aveugles* de Maeterlinck en 2008 au cdn de Thionville. Le spectacle a marqué les esprits et nous a permis de changer de réseau de travail. C'est l'histoire d'un groupe d'aveugles qui est emmené en promenade sur une île par un prêtre. Soudain, le prêtre ne leur donne plus de signes. Ils ne savent pas ce qu'il est devenu. Seul le spectateur voit qu'en fait, il repose à côté d'eux, mort. Ils vont finir par le découvrir en tâtonnant mais cela les aura amenés à se poser un certain nombre de questions. Comment s'en sortir quand on n'a plus de guide...

Delphine Bardot Poésie corporelle

***Body Building*, c'est littéralement le corps en construction. Delphine Bardot greffe des objets sur son corps pour le transformer, l'augmenter et le rendre omnipotent. A travers cette expérience, c'est un peu l'histoire d'une renaissance qu'elle raconte.**

Le titre *Body Building* n'a rien à voir avec le culturisme. "C'est le corps dissocié en plein de membres". L'idée du spectacle commence avec cette sorte de fascination pour la prothèse de jambe de son grand-père, comment cet objet étranger s'intègre à son propre corps pour créer une sorte de monstre augmenté et omnipotent. Ça permet de nourrir le fantasme de tout le monde : "comment arriver à tout faire soi-même, comment mettre 48 heures dans une journée, comment avoir 18 jambes pour courir partout... ?" Une idée qui rejoint le concept de corps-castelet où le marionnettiste est habité et transformé par les objets qui le manipulent.

Dans *Body Building*, il n'y a pas de texte mais une histoire. "Une poésie corporelle accompagnée par un musicien : un corps incomplet va chercher à se compléter. Ça commence par ce qui ressemble à une naissance mais on ne respecte pas ensuite le processus chronologique d'un développement". Sur scène, le corps se compose et se décompose dans des combinaisons parfois impossibles. Sachant qu'il devra à la fin se mettre debout et réussir à se mouvoir seul sans l'ajout de toutes ces prothèses. L'ultime prothèse étant la chaussure, "notre prothèse quotidienne, qui transforme un peu le corps en même temps qu'elle le rend sonore. Le son, c'est l'émergence du corps physique." Delphine Bardot a choisi des chaussures de flamenco pour faire résonner dans l'espace ce corps fini. "Je voulais rendre le corps musical parce qu'on ne prend véritablement conscience de lui que quand il résonne". HC

Manufacture de Nancy, 10 rue Baron Louis 54000 Nancy, 03 83 37 12 :

■ **Body Building** du 5 au 8/11

Pourquoi avoir choisi des marionnettes qui mesurent 1 m 20 ?

Cela vient essentiellement de ce que j'ai pu observer dans le travail de Ron Mueck, à l'honneur en ce moment à la Fondation Cartier. Le réalisme des marionnettes est démenti par leur petite taille. C'est dans cet écart que se produit à mon sens le plus de poésie.

Dans *Violet* de Jon Fosse, qui montre un groupe d'adolescents aux prises avec leur corps en pleine transformation, c'est le contraire.

Les marionnettes font 2 m 20 et dépassent largement la taille humaine. Pour montrer les difficultés qu'on éprouve à cet âge avec son propre corps, il fallait que les acteurs aient du mal à travailler avec. La relation physique entre la marionnette et le marionnettiste fait partie aussi du spectacle.

Propos recueillis par HC

Au festival de Charleville, 03 24 59 94 94 :

- *Les Aveugles* 25/09
- *Violet* 27 et 28/09



Maud Gérard et Gilles Debenat

Le sens exagéré

Avec *¿ Insensé ?* Maud Gérard et Gilles Debenat ont adapté la suite des aventures d'*Alice aux pays des Merveilles*. Dans *De l'autre côté du miroir*, Lewis Carroll plonge son héroïne dans un monde totalement inversé, où il faut courir pour rester sur place et où on peut se souvenir du futur.

"C'est une adaptation assez particulière. On n'a pas monté l'intégralité du texte, mais seulement des extraits à partir d'un poème et de deux comptines. Le Jabrebock, Humpty Dumpty et Twidleudeume et Twidleudee ont donné lieu à une forme de triptyque".

Leur terrain de jeu, c'est l'échiquier sur lequel évolue Alice dans le roman. Ils ont gardé dix personnages de l'œuvre mais pas Alice. "Mais on reste complètement dans l'univers absurde de Lewis Carroll". En plus des marionnettes, il y a un comédien qui tient le rôle du passeur un peu comme un magicien qui a un pouvoir de vie et de mort sur tous ces personnages. Pour ce spectacle, ils utilisent la technique du théâtre noir. On voit les marionnettes, le comédien, mais pas les manipulateurs. "On est dans une mise en abîme propre à Lewis Carroll. Il donne une vision décalée de la réalité. Il remet en question la logique en jouant sur la frontière du rêve et de la réalité. La marionnette nous fait croire à l'impossible ; c'était un moyen idéal de représenter cet univers excentrique".

Les personnages créés par la compagnie accentuent le côté absurde de l'œuvre. Affublées de gros yeux, d'une grande bouche et de beaucoup de petites dents, leurs marionnettes ont un côté drolatique. "On travaille sur des visages peints de manière assez expressive. Pour nous, la marionnette est une exagération de ce que peuvent faire les comédiens". Avant de faire du théâtre de marionnettes, Gilles faisait de la bande dessinée... HC

Au festival de Charleville, 03 24 59 94 94 :

- *¿ Insensé ?* de Maud Gérard et Gilles Debenat, 28/09



Aurélia Ivan

Manipulation programmée

Formée au Conservatoire national de Bucarest, Aurélia Ivan travaille en France depuis dix ans. Progressivement ses recherches l'ont amenée à s'intéresser à l'objet et à sa présence. Après un spectacle sur le langage à partir d'un texte de Novarina, son nouveau projet, *L'Androïde* d'après *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche, développe une nouvelle forme de manipulation à base de programmation.

Pourquoi Zarathoustra ?

C'est un personnage profondément solitaire qui tente d'aller vers les autres dans une sorte de prosélytisme. Il finit profondément déçu parce qu'il ne sait pas enseigner ses valeurs. Aller vers les autres c'est se rencontrer soi-même. En tant qu'artiste aujourd'hui, je me sentais dans ce rapport. Rien n'est jamais acquis.

Surtout lorsqu'on cherche toujours à aller au-delà de soi, de ce qu'on connaît...

Je cherche perpétuellement des endroits de déséquilibre. Aujourd'hui, je ne sais pas si je fais de la marionnette avec ce spectacle. Il y a un humanoïde manipulé à distance. Sauf que ce n'est plus de la manipulation mais de la programmation informatisée.

A quoi ressemble votre androïde ?

Il a un visage et des mains. L'expression humaine donne de l'empathie. Il faut au moins ça pour entraîner les spectateurs dans une réflexion sur le vivant. La machine sans l'homme n'est rien, mais elle permet le dépassement de soi, de ses propres capacités. C'est une

grande interrogation sur l'homme et son rapport aux choses, au vivant, aux valeurs, au temps.

Que se passe-t-il sur scène ?

On a créé un espace mental protégé par un miroir sans tain. C'est un écran incliné à 45° qu'on utilise dans la magie. D'habitude, on le cache mais j'ai envie de montrer que je travaille avec. Et dans cet espace, il y a les trois figures de l'enfant, de l'homme et de la machine avec lesquelles j'essaie d'aborder quelques concepts utilisés par Nietzsche comme la volonté de puissance, l'éternel retour et le surhomme. Ça fonctionne par résonance. On entre dans un espace d'expérimentation. Nietzsche dit toujours "il est temps" et "réveillez-vous". Et bien, il est temps de se réveiller, de dépasser les codes du théâtre, d'aller vers autre chose et de vivre avec son époque. Il faut arrêter de dire que le passé était mieux. Il n'y a pas de progrès sans transgression.

Espérez-vous avec ce montage que le spectateur comprenne quelque chose intuitivement, indépendamment du texte ?

Oui. Et c'est possible. Avant de travailler sur Nietzsche, j'ai travaillé sur Valère Novarina, son rapport à la langue et ce que les mots peuvent dire. Et on voyait bien que quelque chose se transmettait au-delà du langage. *Propos recueillis par HC*

Au festival de Charleville, 03 24 59 94 94 :

■ *L'Androïde*, 21 et 22/09

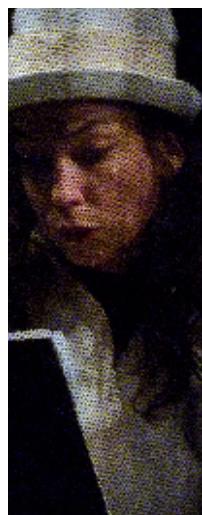


L'esprit de Camille Claudel retrouvé

Camille Trouvé et Brice Berthoud ne manipulent pas ; ils jouent avec leurs marionnettes comme avec des partenaires. D'ailleurs, les personnages qui peuplent leurs pièces, de *Au fil d'Edipe* aux *Mains de Camille*, leur dernière création, ont l'air d'avoir une âme : supporter les regards habités de ces bouilles chiffonnées est parfois troublant, même bouleversant. Alors, quand ils racontent le drame de Camille Claudel, on ne peut pas rester insensible. C'est Camille Trouvé qui joue Camille Claudel et tous les personnages qui ont marqué sa vie : ses parents, son frère, Rodin, des modèles, un huissier, une infirmière. Quatre chanteuses et musiciennes l'accompagnent en donnant à entendre les voix et les obsessions qui habitaient la sculptrice. Le plateau comme les marionnettes sont faits de papiers pour figurer la fragilité de Camille mais aussi sa créativité : les statues émergent sous des couches et des couches de papier. Evidemment, ce qui marque la vie de Camille Claudel, c'est sa pseudo folie et les trente ans d'enfermement qu'elle lui a coûtés. Camille Trouvé et Brice Berthoud n'échappent pas la question. Ils la mettent même au centre de leur spectacle en soutenant qu'elle n'était pas folle. C'est truffé d'inventivité, de poésie et d'humanité. *HC*

Au festival de Charleville, 03 24 59 94 94 :

■ *Les mains de Camille*, 20 au 23/09



David Girondin

Créateur

C'est en créant le festival Orbis Pictus dans l'ancien Palais du Tau à Reims que le marionnettiste David Girondin Moab rencontre les frères chorégraphes Ben Aïm et qu'il se lance pour eux dans un projet expérimental et instable, *L'orée des visages*.

Quel était le sujet de l'expérience ?

Une cosmogonie. On a travaillé sur des matériaux et très vite, ce sont des personnages presque humains qui nous sont apparus.

Le spectacle reprend cette idée en montrant des êtres en perpétuelle transformation.

Oui ce sont des personnages qu'on fait surgir d'une espèce de magma. On dépose au centre du plateau une matière qui irradie. C'est comme de la filasse de plombier très légère et qui agglomère facilement d'où on extrait des personnages sur une musique qui nous tiraille. On a d'abord fait une version de 20 minutes et on prépare une version d'une heure pour le festival.

Comment gérez-vous l'aspect aléatoire du spectacle dû au matériel ?

C'est très différent d'un travail avec du texte. Beaucoup moins stable. Mais il y a quand même des formes qui apparaissent, qui se répètent et qu'on décide d'accentuer ou non. C'est un travail sur le visuel. On réinterroge le visuel à travers l'objet. D'ailleurs, je ne me considère pas comme marionnettiste. Aujourd'hui, l'acteur n'est plus seul sur le plateau. L'objet vient parfois le transcender, l'inquiéter, le reléguer au second rang. Souvent on dit que la marionnette fait un peu peur mais c'est parce que les gens y voient un objet très vivant. *Propos recueillis par HC*

Au festival de Charleville, 03 24 59 94 94 :

■ **L'orée des visages**, 25 et 26/09



© Gaëlle Pochon



théâtre magazine

Denis Athimon

L'homme-objets

Denis Athimon est cash : s'il fait un spectacle sur James Bond, c'est pour mieux lui régler son compte. Jaloux de ses supers pouvoirs, il endosse le smoking et détourne toutes sortes d'objets pour récréer l'univers bourré de gadgets de l'espion.

C'est le théâtre de la Marionnette de Genève qui lui propose le sujet. *"Comme ils ont pas mal de sous, je n'ai pas pu refuser (rires)"*. Pourtant, il n'est pas fan de l'espion. *"Quand on m'a parlé de James Bond, ce qui m'intéressait, c'était de le faire mourir une bonne fois pour toutes, d'en finir avec la série"*.

Dans cet ultime épisode, James Bond vit avec sa femme dans un petit lotissement. Il a décidé d'arrêter l'espionnage, mais il est rattrapé par son passé. Pourquoi le tuer à la fin ? *"Ça me faisait plaisir (rires). L'icône de James Bond me fait rigoler. Autant je n'aime pas les poupées Barbie, autant je n'aime pas James Bond"*. Sauf évidemment son côté macho et amateur de femmes qu'il apprécie énormément. En jouant avec quinze kilos en trop, Denis Athimon espère faire fondre le charme insupportable du séducteur. *"Finalement j'ai appris à l'aimer mais il mérite quand même de mourir"*.

Umberto Ecco, qui a fait une belle analyse du personnage, explique que ce n'est pas de sa faute s'il ne peut pas avoir de rapport durable avec les femmes ; Bond permet aux femmes qu'il rencontre de passer de l'adolescence à l'âge adulte". Techniquement, le spectacle reprend tous les thèmes qui ont fait le succès de James Bond avec des poursuites, des cascades. *"Le challenge, c'était d'arriver à recréer sur un plateau de théâtre avec uniquement des objets cette ambiance bourrée de gadgets. Il suffit de très peu de chose. Je prends par exemple un cierge magique de gâteau d'anniversaire, que j'allume et ça devient le propulseur d'un avion. Je pose une voiture sur le bureau et le bureau devient la route. Je la fais rouler dessus, puis tomber et le bureau devient un ravin. Je fais confiance aux spectateurs ; si j'y crois, ils y croient aussi"*. C'est en montant *Nosferatu*, un de ses précédents spectacles, que cet ancien plombier a découvert la puissance d'évocation des objets. A condition toutefois de savoir en jouer. *HC*

Au festival de Charleville, 03 24 59 94 94 :

■ **Fin de série**, 27 et 28/09



© Bob Théâtre

Lucile Bodson

Formation et tendances

Le festival de la Marionnette ayant axé cette année sa programmation sur la thématique du passage, la rencontre s'imposait avec l'Institut international de la marionnette chargé de la formation des acteurs de la discipline. Rencontre avec sa directrice.

Au cours du festival, l'institut international de la marionnette présente un certain nombre de spectacles. Quel est son rôle exactement ?

L'institut est né dans la foulée du festival, d'un besoin des artistes de se faire connaître, de se rencontrer, d'échanger et de se former. C'est donc un lieu de formation, avec la formation initiale assurée par l'Ecole nationale supérieure et la formation continue à travers des stages professionnels. Cette formation étant complétée par des programmes dits d'insertion professionnelle dont les anciens élèves bénéficient assez largement. L'autre activité, c'est la recherche et on accueille toute l'année des chercheurs, des artistes, des universitaires et des élèves. Au moment du festival, on présente des travaux d'élèves. Cela permet de faire connaître l'école, ses choix pédagogiques et la créativité qu'elle insuffle. On montre aussi les réalisations de jeunes marionnettistes qu'on soutient dans le cadre de résidences. Souvent ce sont des artistes issus d'autres disciplines et qui s'intéressent à la marionnette. Comme le danseur de hip hop Mike Alvarez avec *Entre moi et je*.

Justement, le mixage avec d'autres disciplines se développe de plus en plus dans les spectacles.

Cela a commencé à se faire dans les années 70 avec des gens comme Philippe Genty ou Jean-Pierre Lescot. Ce sont des plasticiens qui ont eu besoin à un moment donné de créer un objet qui s'anime. Aujourd'hui, beaucoup d'artistes comme Angélica Liddell manient des objets dans leurs spectacles. La danse aussi est très présente. A l'école, on encourage cette tendance par un enseignement transdisciplinaire. La construction de l'objet a autant d'importance que la manipulation, le jeu dramatique, ou la voix.

Incitez-vous les élèves à aller vers des formes nouvelles ?

On insiste toujours sur les formes traditionnelles comme la gaine, la marionnette à fil, la marionnette portée... mais on les incite aussi à se chercher. Et dans leur recherche d'identité, les formes nouvelles, particulièrement les outils numériques, sont importantes.

Propos recueillis par HC

Au festival de Charleville, 03 24 59 94 94 :

- **Travaux d'élèves :** *La Conférence des oiseaux* le 21/09, *La pluie d'été* le 23/09, *Puppet olympic games* du 25 au 28/09
- **Créations d'artistes en résidence :** *Commune présence* 23 et 24/09, *Entre moi et je* 24 et 25/09, *L'éléphant perdu* 26/09
- **Projection et rencontres :** *Des films et des marionnettes* 28/09 de 10h à 18h. *Soirée passeurs et complices* 28/09 de 21h à minuit
- **Remise des Prix** 23/09
- **Spectacle conférence :** *Le théâtre de cuisine occupe le théâtre* 27/09 www.marionnette.com, 03 24 22 72 50

Matěj Forman Son Aladin

Une moitié des frères Forman, duo créateur de l'inoubliable *Obludarium* signera l'univers visuel de ce conte adapté par la comédienne Agnès Sourdillon et le metteur en scène Charles Tordjman.

La promesse de lampes singulières, de villes éléphantesques, de dunes à transformation, de sabres et de canards, une narratrice magicienne... "*Une traversée de mondes et de rêves de théâtre*". Ainsi Charles Tordjman définit-il ce qu'il veut être "son" Aladin. Avec la comédienne Agnès Sourdillon, il a exploré les foisonnantes *Mille et une nuits* pour donner naissance à ce conte. C'est à Matěj Forman qu'il a confié la création des marionnettes et de l'univers visuel du spectacle. Matěj, sans Petr, son jumeau (*fils du réalisateur Milos Forman, nldr*), dont le parcours est, depuis des années, indissociable, une chose rare !

Cible de l'œuvre ? Des spectateurs de 8... à 88 ans. "*Charlie nous a confié un enregistrement du texte, nous avons fermé les yeux, laissé la voix d'Agnès nous promener dans l'histoire. Nous avons donc imaginé un univers visuel qui sera minimal... mais pas trop non plus*". Il rit. Qui a déjà assisté à un spectacle des frères Forman sait que l'épure n'est pas ce qui le caractérise le mieux. Leur monde singulier est peuplé d'étranges créatures, de merveilleux décors, d'images d'une infinie richesse. Voilà de longues années que ces deux-là sillonnent le monde avec leurs camions, leurs chapiteaux, et leur troupe à géométrie variable. Ils sont scénographes, créateurs et manipulateurs de marionnettes, plasticiens, hommes-orchestre en somme. Artistes, artisans à la fois, ils mettent toujours la main à la pâte, depuis l'ajustage du moindre boulon jusqu'à l'écriture d'actes créatifs d'une intense féerie. *Nedjma Van Egmond*

Au Théâtre du Jeu de Paume, 17-21 rue de l'Opéra 13090 Aix-en-Provence, 04 42 99 12 00 :

- **Un beau matin, Aladin,** du 18 au 26/10



© Irena Voudaková

Philippe Genty

N'oublie pas ses rêves

A l'occasion du festival de Charleville, le poète Philippe Genty présente une nouvelle version de *Ne m'oublie pas*. Un spectacle sur les rêves, créé en 1992 au théâtre de la Ville qu'il a réécrit pour le remonter avec des élèves du Nord-Trondelag-University College de Verda en Norvège. Clarisse, un chimpanzé en robe longue, observe un groupe d'individus traverser notre monde.

Quel est le sens du titre du spectacle *Ne m'oublie pas* ?

C'est un spectacle sur les souvenirs. Des souvenirs réels, d'autres factices, comme si la mémoire s'était répétée, avait bafouillé, dérapé, créant des sosies. Des souvenirs enfouis, refoulés, déformés à la frontière de l'inerte et du vivant qui veulent revenir à la surface, à la vie. Avec Mary Underwood, ma compagne et collaboratrice, nous cherchions désespérément un titre qui puisse exprimer cela. C'était le printemps. Nous étions dans le jardin, entourés par un magnifique tapis de myosotis. J'ai regardé ces fleurs et j'ai retrouvé leur nom en anglais, "*Forget me not*" (*ne m'oublie pas*). Il y avait dans ces trois mots une sorte d'évidence.

Que raconte le spectacle ?

J'ai écrit ce spectacle à partir des rêves de Mary. Clarisse un chimpanzé de taille humaine en robe longue introduit un autre regard sur les humains. Un regard inversé. Cela vaut pour le sens comme pour l'écoulement du temps.

Le spectacle est une re-création. Avez-vous modifié des choses par rapport à la première version qui date d'il y a vingt ans ?

Nous avons transformé plus de la moitié de la première version. En contemplant les extraordinaires paysages de Norvège couverts de neige, cela m'a donné une inspiration nouvelle. J'avais très envie d'y introduire plus d'absurde et d'humour. Ces jeunes comédiens ont tous les voix exceptionnelles que j'ai décidé d'utiliser dans certaines scènes. Tout a été repensé à partir de cette nouvelle trame musicale.

Propos recueillis par HC

Au festival de Charleville, 03 24 59 94 94 :

■ *Ne m'oublie pas*, 28 et 29/09



Cat Smits Marionnettiste engagée



@ Anja Beutler

Cat Smits joue dans toutes les créations de l'artiste néerlandaise Ulrike Quade. A Charleville, elle sera dans *Antigone* et *Munch et Van Gogh le cri du tournesol*, deux propositions aux esthétiques très différentes.

Dans *Antigone*, vous dansez avec des marionnettes japonaises de Bunkaru.

C'est comme si on faisait danser la marionnette avec notre propre corps. C'est un peu comme si on montrait le négatif d'une photo couleur. On ne raconte pas l'histoire telle qu'elle est écrite dans le texte, mais avec beaucoup d'images d'aujourd'hui. Ça rend la pièce très actuelle et très dure à la fois.

De quoi parle *Munch et Van Gogh* ?

Esthétiquement, elle est très différente d'*Antigone*. Il y a beaucoup de texte. Mais ça parle aussi de questions actuelles, la liberté et l'indépendance de l'artiste.

Aujourd'hui, en coupant les subventions, on force les artistes à produire des œuvres qui plaisent au public, à faire du commercial. Van Gogh et Munch ont toujours refusé ça. C'est une pièce engagée mais très drôle.

Quelle est la spécificité du travail d'Ulrike Quade ?

Pour chaque pièce, elle collabore avec un artiste d'une autre discipline. Pour *Antigone*, c'était avec Nicole Beucher, qui est une chorégraphe très connue aux Pays-Bas. Pour *Van Gogh*, on a travaillé avec une compagnie norvégienne. Il s'agit à chaque fois d'expérimenter quelque chose de nouveau.

Comment avez-vous rencontré Ulrike ?

Aux Pays-Bas il n'y a pas de tradition de marionnette et donc pas d'école. Après le conservatoire de théâtre d'Amsterdam, j'ai suivi les cours de marionnette d'Ulrike à Charleville-Mézières. Puis, on a commencé à travailler de plus en plus ensemble et maintenant je joue dans tous ses spectacles.

Propos recueillis par HC

Au festival de Charleville, 03 24 59 94 94 :

■ *Munch et Van Gogh Le cri du tournesol*, 23 et 24/09

■ *Antigone*, 25 et 26/09



Antoine Conjard

Quand le théâtre booste la science

Rencontres-i, Biennale Arts Sciences, Hexagone, Scène Nationale Arts Sciences, 24 rue des Aiguinards 38240 Meylan 04 76 90 00 45 www.rencontres-i.eu du 3 au 13/10

Directeur de l'Hexagone à Meylan, scène nationale récemment relabellisée Scène nationale Arts-Sciences, Antoine Conjard prépare la septième édition des Rencontres-i. Ce passionné de science croit dur comme fer que les échanges entre artistes et scientifiques peuvent changer le monde.

D'où vient le titre des Rencontres-i ?

On a commencé l'aventure avec un festival qui s'appelait *Les rencontres imaginaires*. Il devait y avoir une trentaine de rencontres imaginaires en France. Il a fallu changer de nom mais la question de l'imaginaire étant centrale pour nous, nous avons juste gardé le i, qui nous ramène aussi à *invention, innovation, inouï, inattendu...*

L'Hexagone porte désormais le label Scène nationale Arts-Sciences. Avez-vous une mission théâtrale spécifique ?

La science a toujours fait partie des gènes de cette maison jusqu'à ce que le Ministère nous engage l'année dernière à affirmer notre différence tout au long de notre saison. C'est-à-dire à travers des événements comme les Rencontres-i, des laboratoires de recherche comme l'Atelier Arts-Sciences en collaboration avec le CEA où se côtoient artistes en résidence et scientifiques, et Experimenta qui est un salon de rencontres et de présentation

des projets. Nous menons aussi d'autres axes de recherche, comme par exemple l'adaptation des nouvelles technologies au spectacle vivant, la modification de notre rapport au monde par les nouvelles connaissances, et la façon dont les artistes s'emparent de cette dimension-là. Ce qui se passe à Grenoble est emblématique de ce qui pourrait se passer au niveau mondial.

Pourquoi ?

Toutes les strates de la vie humaine sont aujourd'hui dans un virage et on ne s'en sortira pas si on ne développe pas notre connaissance et notre imaginaire. Alors ici, on essaie de fabriquer l'espace où vont pouvoir se rencontrer une pensée scientifique, rigoureuse, analytique et une pensée poétique, presque chamanique. Ce qui m'intéresse c'est ce que la mise en relation du produit de ces rencontres avec le public va permettre de produire et d'inventer dans le futur. C'est une autre manière de parler de citoyenneté pour moi. Et de citoyenneté planétaire.

Avez-vous contribué à développer des projets scientifiques ?

Oui. Quand Adrien Mondot, qui est informaticien, jongleur et danseur, est arrivé en résidence en 2011, il développait une première table tactile avec deux tréteaux, une vitre en verre, un ordinateur, une caméra infrarouge et

un vidéoprojecteur pour moins de 1.000 euros. Et le CEA, fabriquait de son côté une tablette similaire pour près de 30.000 euros. La rencontre avec Adrien les a orientés vers des projets beaucoup plus simples.

A qui profitent ces rencontres, à l'artiste ou au scientifique ?

Il faut que chacun y trouve son compte. Sinon, le déséquilibre est de toute façon trop rapide et trop fort et ça ne marche pas. Mais on a tous envie que les projets débouchent sur des résultats. On a un exemple très concret avec Ezra, qui est en résidence chez nous depuis 2011 et a mis au point un gant interactif permettant de piloter un ordinateur avec les ondes du cerveau.

N'est-ce pas la preuve que l'art peut changer le monde ?

C'est ce que je pense depuis longtemps. Il y a tout un courant issu des années 80 qui nous faisait croire que c'était impensable. C'est symptomatique d'un champ d'activité qui veut s'autonomiser et vivre sur lui-même. En tournant en rond, on finit par s'atrophier.

On se développe dans la mutation.

C'est pourquoi je milite pour le croisement des disciplines entre elles. Bien souvent, cela vient des jeunes.

Propos recueillis par HC

Blanca Li

Danse avec les robots

Dans sa dernière création, la chorégraphe espagnole relève le défi de faire danser des robots, ou presque.

Qu'est-ce qui vous a inspiré un spectacle de robots ?

Je me suis rendue compte un jour que je passais ma vie entourée de machines, téléphones, robots ménagers, télé.... J'ai commencé à réfléchir sur le sujet, sur ces machines qui sont de plus en plus à notre service. Je suis allée au Japon, j'ai rencontré des gens qui travaillent sur la robotique et des artistes qui se posent les mêmes questions que moi. Notamment Maywa Denki un collectif japonais qui travaille sur des machines musicales. J'ai beaucoup aimé leur vision très poétique de cette industrie et eux ont beaucoup aimé mon projet de faire un spectacle avec des robots. C'est comme ça qu'on a commencé à travailler ensemble. Plus tard j'ai rencontré les responsables d'une entreprise de robotique française, Aldebaran Robotics, qui a inventé les NAO, des petits robots humanoïdes, qui font partie du spectacle.

Comment dirige-t-on des robots ?

J'ai voulu que tout le spectacle fonctionne comme une grande machine, aussi

bien les robots NAO que la lumière, le son et toute la scénographie. Or les machines ne marchent pas toutes seules. C'est nous, les danseurs, les techniciens, qui devons les gérer et veiller à leur bon fonctionnement. Et il y a constamment des problèmes techniques, ou électriques. Au point qu'on se demandait tous les jours si on allait arriver au bout du spectacle.

Paradoxalement, tous ces problèmes donnent un côté vivant au spectacle.

Ça a commencé à marcher le jour où on a accepté l'imperfection des machines. Ça ajoute de l'émotion au spectacle et le public s'attache à elles (*rires*).

Pour un chorégraphe, ce doit être fantastique de travailler avec des robots dans la mesure où ils répètent à l'identique leurs mouvements.

Pas vraiment. Ils dansent super mal. C'est surtout leur intelligence qui est développée. Le robot est un fantôme pour la société, pas pour le chorégraphe. Ce qui m'a intéressée, c'est de mener une réflexion sur la manière dont notre corps bouge, trouve des appuis, un équilibre. Face à leurs limitations, je me suis rendue compte aussi de la richesse de notre corps. Notre cerveau fonctionne constamment pour nous rééquilibrer et nous permettre de faire énormément de choses, comme de descendre une pente, de sauter... Quelque part, ça nous renvoie à l'enfance, les premiers pas qu'on fait. Ça m'a rappelé mes enfants quand ils étaient tout petits et qu'ils n'arrivaient pas à sauter.

Aimez-vous les robots ?

En tout cas, ça m'a réconciliée avec eux. Ils sont là pour nous rendre plus intelligents, plus forts et plus performants.

Propos recueillis par HC



■ *Robot ! de Blanca Li*
Création de la Compagnie Blanca Li avec les NAO (Aldebaran Robotics) et les machines musicales de Maywa Denki
3/10 Festival TNT Terrassa en Espagne
4 et 5/10 Hexagone à Meylan
8/10 Théâtre des Salins à Martigues
10 au 19/10 MAC de Créteil
24/11 Théâtre Debussy à Cannes
4/12 au Sémaphore à Cézembre
6/12 au Théâtre Municipal de Bédarieux
23 au 31/12 et du 2 au 5/01 au Théâtre des Champs Élysées
9/01 L'atelier à spectacle à Dreux
17/01 Espace Yzeure
21/01 Le 2Deuche à Lempdes
30 et 31/01 La Comète à Châlons-en-Champagne
22/03 Centre des Arts Enghien-les-Bains
25/03 Espace Jean Legendre à Compiègne
29/03 Théâtre à Chelles
4 au 6/04 Odysud à Blagnac
10 au 13/04 Teatros del Canal à Madrid





Ezra

Le beatboxer au gant

@ Zoé Forget

Bionic Orchestra 2.0 est l'application directe des travaux de l'Atelier Arts Sciences : un spectacle dans lequel le beatboxer Ezra dessine à partir de sa voix des trajectoires sonores autour des spectateurs.

Que raconte *Bionic Orchestra 2.0* ?

Le rapport passionnel qu'entretient l'homme avec la machine, en partant du beatbox c'est-à-dire de ma voix augmentée par tout un tas de systèmes à l'intérieur d'un dispositif immersif, son, lumière et vidéo. Je suis au milieu du public et je parcours un peu l'histoire des nouvelles technologies jusqu'aux outils de notre quotidien comme le téléphone.

Techniquement, comment ça se passe ?

Il n'y a pas de musique, juste ma voix enregistrée en direct, et augmentée par des machines pour faire des orchestrations. Je joue sur le cumul de ma voix que je fais circuler dans la salle entre les sept enceintes qui entourent les spectateurs. Les programmes qu'on a développés me permettent, avec le bout du doigt, de décider dans quelle enceinte circule la boucle que je suis en train d'enregistrer.

Dans les technologies que vous proposez, qu'y a-t-il de nouveau ?

Depuis les années 50, tout un tas de

choses ont été créées. Mais la manière dont on a créé ce gant et l'usage qu'on en fait nous est propre. C'est un gant vraiment léger que je peux contrôler non seulement avec l'orientation de la main mais aussi avec des interrupteurs sur chaque phalange, la manière dont je fléchis les doigts ; c'est très miniaturisé et discret. C'est comparable à une télécommande qui contrôlerait des ordinateurs à distance.

Comment avez-vous travaillé au sein de l'Atelier Arts-Sciences ?

On a commencé à développer des programmes pour ce spectacle il y a cinq ans. Et depuis presque deux ans, on est accompagné par l'atelier Arts-Sciences. On a travaillé pendant une bonne année de résidence avec des chercheurs du CEA autour des batteries, des capteurs et avec un petit artisan de la ganterie professionnelle qui nous a aidés à construire le gant.

Est-ce que le gant que vous avez créé répond à toutes les demandes que vous avez pu leur faire ?

Utopiquement non (*rires*). Il y a toujours des petites choses à régler. Mais c'est un outil très intuitif, particulièrement léger, doté d'une autonomie permettant de travailler avec.

L'apprentissage du gant est-il compliqué ?

C'est vraiment simple pour les premiers gestes. L'apprentissage est moins lié à l'outil lui-même qu'avec ce qu'on veut faire avec. Savoir où sont les interrupteurs, c'est facile. Mémoriser tous les mouvements c'est plus compliqué. Moi qui ne suis pas très à l'aise avec mon corps, j'ai appris à bouger dans le prolongement du mouvement de mon doigt, puis de mon bras.

Au-delà de l'utilisation artistique que vous en faites, ce gant a-t-il un avenir ?

On commence à réfléchir aux usages qu'il pourrait avoir. Notamment pour les personnes atteintes d'un handicap. Mais d'abord, il faudrait le proposer à d'autres artistes.

Et à vous, est-ce qu'il inspire d'autres spectacles ?

On en est déjà à la deuxième version du spectacle. Dans la première, on contrôlait le dispositif sonore à partir du téléphone portable et j'envisage déjà une troisième, une quatrième et même une cinquième versions. On a fait naître des outils que j'aimerais faire exploiter par d'autres artistes. J'aimerais par exemple manipuler des matières sonores créées en direct par des musiciens.

D'une année sur l'autre, on envisage des outils différents. Ça questionne tous les outils du spectacle, pas seulement ceux des musiciens et danseurs mais aussi ceux des techniciens, et la manière dont on aborde la salle de spectacle. Dans *Bionic orchestra 2.0*, la moitié des lumières est faite avec des vidéoprojecteurs.

Propos recueillis par HC

■ *Rencontres-i, Biennale Arts Sciences Bionic Orchestra 2.0, par Ezra*
Maison de la musique – Meylan,
4/10 à 14h30 et 20h30, 5/10 à 21h30
04 76 90 00 45

MOULIN ROUGE® PARIS



LA REVUE DU PLUS CÉLÈBRE
CABARET DU MONDE !

DINER ET REVUE À 19H À PARTIR DE 180 €
REVUE À 21H ET À 23H : 109 €

MONTMARTRE

82, BLD DE CLICHY - 75018 PARIS
TEL : 33(0)1 53 09 82 82

Féerie

WWW.MOULIN-ROUGE.COM
FACEBOOK.COM/LEMOULINROUOFFICIEL

David Bobee prend la direction du tout nouveau Centre dramatique national de Haute-Normandie, issu de la fusion de deux structures, la Scène Nationale de Petit-Quevilly Mont-Saint-Aignan qui compte deux théâtres et le théâtre des Deux Rives de Rouen. A 35 ans, l'ex assistant d'Eric Lacascade à la Comédie de Caen et fondateur de la compagnie Rictus a su développer une identité propre à travers un théâtre à l'esthétique jeune et transdisciplinaire. On ne doute pas qu'il saura créer une émulation artistique forte dans sa région.

Théâtral magazine : Dans quel état d'esprit êtes-vous ?

David Bobee : Je suis sur un petit nuage.

Votre nomination a été votée à l'unanimité !

Il faut dire que je suis un enfant du pays. Je suis né et je vis à Rouen. Donc, quand l'appel à candidature pour la direction de ce nouveau centre dramatique a été lancé, j'ai postulé parce que cet outil m'intéressait et que c'est une région que je connaissais bien.

Quels sont les axes de votre projet artistique ?

Ce que j'ai développé à travers mes mises en scène, je vais le retranscrire à l'intérieur du centre dramatique. Il y a d'abord la transdisciplinarité. C'est-à-dire que les oeuvres de théâtre, de danse et de cirque intègrent le mélange des disciplines et s'emparent des questions contemporaines aussi bien dans leurs codes de représentation que dans leur propos. Il faut pouvoir s'adresser au public assez directement, donc lui parler avec son langage. Et puis il faut s'adresser à tous et surtout aux minorités. La répartition du centre dramatique sur les trois villes va permettre aux différents publics de circuler entre les trois agglomérations et donc de se mélanger.

Le centre dramatique compte-t-il une école ?
Pour l'instant non, mais je réfléchis à un dispositif. En tant que centre dramatique national, la création et la recherche

doivent être au coeur du projet. C'est ce qui va fédérer les équipes et donner une identité au théâtre.

Vous-même, combien ferez-vous de créations par an ?

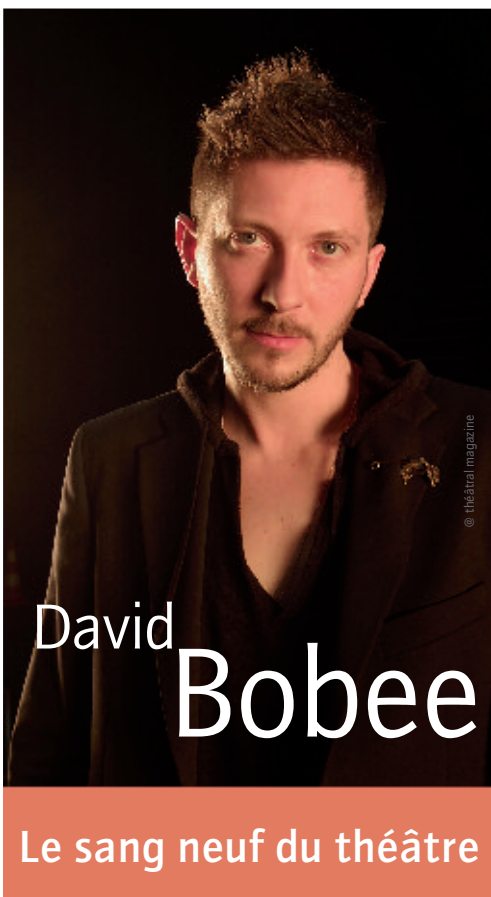
Il n'y a pas de cahier des charges, mais je ferais sans doute plus de créations que ce qu'on me demande dans la mesure où ça ne prendra pas le pas sur ma charge de direction et que ça ne grèvera pas le budget. Il faut aussi veiller à laisser la place à d'autres artistes.

Quelle sera votre équipe artistique ?

J'ai choisi des artistes associés qui seront impliqués dans la vie du centre dramatique et auprès des populations. Comme artistes associés, il y aura Marc Lainé et une compagnie de jeunes acrobates colombiens que j'avais engagés dans *Roméo et Juliette*, Edward Aleman et Wilmer Marquez. L'auteur Ronan Chéneau, avec qui je travaille beaucoup, va nous accompagner dans cette aventure. Et puis il y a beaucoup d'artistes intéressants dans cette région comme Pauline Bureau, Yann Dacosta et d'autres moins connus.

Propos recueillis par HC

■ Centre dramatique national de Haute-Normandie, fusion de la Scène Nationale de Petit-Quevilly / Mont-Saint-Aignan et du Centre Dramatique régional des deux Rives de Rouen



La mairie de Paris allait-elle faire disparaître le théâtre Paris-Villette après avoir licencié son directeur historique, Patrick Gufflet ? Non, puisqu'un appel d'offres a été lancé. Les nouveaux directeurs, Adrien de Van et Valérie Dassonville, entendent donner au lieu une nouvelle politique sans changer complètement son cap.

Théâtral magazine : Le théâtre Paris-Villette va-t-il être destiné au jeune public comme le bruit en a couru ?

Adrien de Van : Non, ce sera un théâtre tout public. Qu'on ait 3 ou 25 ans, ou plus, chacun aura sa place. Ce qui reste dans la continuité de ce qui se faisait auparavant au Paris-Villette, c'est l'accueil des compagnies les plus jeunes. Mais ce que nous voulons nous poser, c'est la question de l'accessibilité. Nous allons vers un public jeune et familial, mais sans frontières, sans segmentation jeunes-vieux. Par exemple, il y aura des spectacles accessibles aux plus jeunes

mais non conçus pour cette tranche d'âge. Le Paris-Villette remplira sa fonction de passerelle entre les équipes et les spectateurs. Le lieu est idéal avec ses trois salles. Nous donnerons notre programmation saison par saison. D'une façon générale, je trouve que les théâtres ne travaillent pas assez. Nous serons un espace de travail très actif, avec des horaires en journée et en soirée.

Comment est née votre complicité avec Valérie Dassonville et s'est formée votre candidature commune ?

Je dirigeais le Théâtre du Jardin, au Jardin d'acclimatation, Valérie, qui dirigeait le théâtre de Bligny, est venue présenter son spectacle, *Jamais deux sans trois*. Nous nous sommes bien entendus et nous avons mutualisé nos deux théâtres, de façon à donner aux compagnies à la fois la



Adrien de Van
en duo avec
Valérie Dassonville

Paris-Villette
ouverture en décembre

résidence et les possibilités de représentation. En présentant notre candidature commune, nous avons voulu continuer la collaboration et additionner nos compétences. Je suis comédien et metteur en scène, elle est auteur et metteur en scène, avec une connaissance de la politique territoriale que je n'ai pas.

Avec quels spectacles allez-vous ouvrir le nouveau Paris-Villette ? Les vôtres ?

Chez nous, la création, c'est d'abord celle des autres. On voudrait ouvrir en décembre avec une série de reprises, qui seront surtout des spectacles de gens que nous aimons : Pauline Bureau, Mathieu Roy, Christian

Duchange, François Orsoni... Si je reprends ma mise en scène de *Vernissage* de Vaclav Havel, ce sera dans la petite salle de 30 places ! Ce serait le début d'une saison bricolée et joyeuse !

Pourquoi ne changez-vous pas le nom du théâtre ?

Il n'y a pas de rupture avec le Paris-Villette de Patrick Gufflet, qui était une indéniable réussite.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ Théâtre Paris-Villette Parc de la Villette 75019 Paris.
Réouverture prévue en décembre.

Focus



Scena centro *des ponts pour le jeune public*

C'était en juillet. En plein festival d'Avignon, Scena Centro avait planté sa yourte sur l'île de la Barthelasse, à quelques encablures seulement de la cité des Papes. Loin du vacarme et de la cohue des remparts, un théâtre éphémère baptisé "A la volée du monde", îlot de calme ou plutôt de créativité foisonnante dans la nature. Là, plusieurs spectacles de qualité présentés, dont celui des Farrés Brothers, *Ovni*. Scena Centro ? Une plateforme pour la création et la diffusion des arts vivants en direction du jeune public. Initiée en 2012, elle regroupe aujourd'hui 20 compagnies, artistes et lieux de Midi-Pyrénées, du Languedoc Roussillon et de Catalogne. Parmi eux, l'Atelier des Songes, le Collectif BAO ou le Théâtre en flammes. Théâtre, musique, danse, marionnettes et arts numériques, elle brasse les formes et les publics et crée des ponts. Après avoir participé à nombre de rendez-vous, en France (dont Avignon) et en Espagne, Scena Centro implantera, à l'automne, sa yourte de façon pérenne, au pied du pic Saint-Loup. Elle prend ses quartiers sur une terrasse de bois de 250 mètres carrés au Mas des Baumes (Hérault). Accueil de compagnies, rendez-vous professionnels, parcours artistiques au menu. A suivre...

■ **Scena Centro** au Domaine du Mas de Baume, Ferrières-les-Verreries (34). Ouverture de saison le 21/09 avec l'Ensemble baroque de Toulouse, et le programme Et si on dansait ? www.scenacentro.eu



Tête d'oeuf *Cabaret à la ferme*

Drôle de basse-cour que celle-là, où des volatiles ont des rêves de gloire et se disputent les faveurs d'un fermier. Sissi, comédienne, se projette en super star de théâtre à Poultrywood et prépare ses auditions d'Omelette, de Shakespeare (sic). Paulette, poulette aux formes généreuses, joue les divas tandis que Zaza, poule chétive et orpheline n'arrive pas à pondre. Le coq Ricco, latin lover à crête, couve ces dames d'une aile protectrice et d'un œil jaloux. Mais voilà que Pépé le renard, menace la sérénité de ce petit monde... Sous la houlette de Laurent Tardieu, auteur, metteur en scène et interprète de Ricco, une joyeuse équipe détourne les codes du cabaret et des comédies musicales. Entre costumes délirants, boas et frous-frous colorés, les comédien(ne)s donnent de la voix et revisitent à tue-tête quelques standards, des *Demoiselles de Rochefort* à *Rocky*, en passant par -invasion du XXIe siècle- un *Gangnam Style* sauce coq au vin. Les voix sont inégales (mention spéciale à Marie-Nadège Barthazon, soprano de haut vol). Mais voilà néanmoins un show rythmé et énergique, joyeusement emmené, avec trouvailles à tous les étages, happy end et petite morale à la clé.

■ **Tête d'oeuf**. De et mis en scène par Laurent Tardieu. Funambule Montmartre, 53 rue des Saules 75018 Paris. 01 42 23 88 83. Jusqu'au 6/01. A partir de 4 ans.



Le médecin malgré lui *Molière pour tous*

Faux médecin, fausse malade... L'histoire, qui emprunte notamment à la comédie italienne, est connue. Pour se venger des brutalités de son mari Sganarelle, Martine le fait passer pour un médecin. Travestissements, quiproquos, coups de bâton, on va de rebondissement en rebondissement vers un dénouement heureux, comme il se doit. La farce est d'une richesse infinie, suscitant les lectures les plus diverses. Ici, ciblant un public "de 7 à 77 ans", elle est menée efficacement, malgré quelques petites baisses de régime.

■ **Le médecin malgré lui.** De Molière mis en scène par Amélie Dhée. Comédie Saint-Michel, 96 bd Saint-Michel 75005 Paris. Jusqu'au 30/09. A partir de 7 ans

Boucle d'or Agenda

Une blonde fillette entre dans une maison d'ours désertée et se sert allègrement des affaires de ses hôtes involontaires, bols, chaises, lits, avant de s'enfuir à leur retour de promenade. *Boucle d'or, une étrange affaire* revisite le conte sous forme d'enquête. Que s'est-il passé après le départ de l'héroïne ? Et comment confronter les points de vue ? Dix versions d'un même –bref- récit, culte : c'est ce que propose la compagnie Auriculaire, entre rêve et réalité, chants et jeux d'ombres chinoises. On avait beaucoup aimé leur *Fête des hommes et des animaux* : impatience de découvrir cette nouvelle pièce...

■ **Lucernaire**, 53 rue Notre-Dame des Champs 75006 Paris. 01 45 44 57 34. Du 18/09 au 9/11. A partir de 5 ans.

Zorro

Reprise d'un succès de la saison passée. Don Diego de la Vega revient dans le domaine familial de Californie et prend le masque pour libérer le peuple de la tyrannie du Commandant Monastorio. A ses côtés, Bernardo, le Sergent Garcia et la belle-fille du gouverneur. Pas de flamenco, combats d'épée et saynètes pleines d'humour, un récit bondissant divertissant. Petits et grands applaudissent.

■ **Théâtre des Variétés**, 7 bd Montmartre 75002 Paris. A partir du 2/10. A partir de 5 ans.

La belle et la bête

Après *Cabaret*, *Le Roi Lion* ou *Sister Act*, le nouveau musical événement de Stage Entertainment. Belle, jeune fille rêveuse et romantique renonce à sa liberté pour sauver son père, prisonnier dans un château, propriété d'une horrible bête. Sous l'épaisse fourrure et l'aspect effrayant, un cœur sensible. Créé à Broadway, le spectacle a fait le tour du monde avant d'arriver à Paris. Sur scène, 35 artistes, un orchestre live, des décors et costumes fous !

■ **Théâtre Mogador**, 25 rue Mogador 75009. 0 820 88 87 86. A partir du 24/10.

Pinocchio

Et le petit pantin de bois s'anima... Cirque et gredins, ventre de la baleine et atelier de Gepetto, Marie-Jo Zarb revisite le conte de Collodi, avec ses scènes et ses décors culte et un mélange de théâtre et de musique

■ **Théâtre de Paris**, 19 rue Blanche 75009. 01 48 74 25 37. Du 19/10 au 3/11 et du 21/12 au 3/01. A partir de 5 ans.



■ Hier est un autre jour

[Duo rigolo]

De Sylvain Meyniac et Jean-François Cros, avec Daniel Russo, Gérard Loussine..

Théâtre des Bouffes Parisiens, 4 rue Monsigny 75002 Paris, 01 42 96 92 42

Au rayon Boulevard de nos théâtres parisiens, voici une comédie originale qui sait jouer avec nos nerfs tout en faisant rire aux éclats. Daniel Russo y campe un avocat psychorigide, bourré de TOC, aux prises avec un personnage inattendu – Gérard Loussine – capable de modifier le cours du temps et d'influer sur le déroulement des événements. Une géniale trouvaille qui, avec le ressort du comique de répétition, joue à plein sans jamais lasser. La mise en scène d'Eric Civanyan orchestre la folie de Daniel Russo dans le paysage du monde des affaires et le sérieux d'un cabinet d'avocats, dont le directeur – Xavier Letourneur – est véreux à souhait. Ce petit soupçon de surnaturel dans le propos constitue un bon moteur de l'action que d'amusants et surprenants effets spéciaux viennent pimenter, en titillant l'attention des spectateurs. Les auteurs, qui signent là leur premier opus, offrent un vrai bon duo de théâtre ; on leur en souhaite beaucoup d'autres de la même veine. La pièce revient à l'affiche pour 100 représentations, après une saison de succès.

François Varlin

■ Ionesco suite

[Ionesco tout-en-un]

Mise en scène d'Emmanuel Demarcy-Mota, avec la troupe du Théâtre de la Ville

Théâtre des Abbesses, 31 rue des Abbesses 75018 Paris, 01 42 74 22 77 du 27/09 au 18/10

Lorsqu'il monte *Rhinocéros* en 2004, Emmanuel Demarcy-Mota éprouve le besoin d'aller explorer plus loin l'œuvre de Ionesco avec son collectif artistique. Il en sort une petite forme, *Ionesco Suite*, autour de textes de Ionesco. On y retrouve des extraits de *Jacques ou la Soumission*, *Délire à deux*, *La Cantatrice Chauve*, *La Leçon*. Le montage permet de traverser l'œuvre de façon éclairée, sans s'y appesantir tout en mettant en lumière ses caractéristiques : des mots articulés dans un enchaînement absurde et répétitif. On rit des mots de Ionesco, on rit du jeu outrancièrement réaliste des acteurs. Curieusement, derrière la mécanique absurde, Ionesco dénonce une humanité tragique, une existence médiocre. Le public est invité à s'immerger dans cet univers au plus près des acteurs : c'est sur scène dans une configuration réduite qu'il est invité au spectacle. La proximité facilite la circulation des émotions, tout en jetant un trouble étrange sur la réalité des personnages. *Ionesco Suite* est une excellente déambulation dans l'œuvre de Ionesco.

Enric Dausset

■ Macbeth

[Une vision plastique]

De Shakespeare, mise en scène Laurent Pelly, avec Thierry Hancisse, Marie-Sophie Ferdane
Amandiers, 7 av. Pablo Picasso Nanterre, 01 46 14 70 70, du 13/9 au 13/10.

Théâtre national de Toulouse, 05 34 45 05 05, du 12 au 16/11

Pelly met en marche *Macbeth* comme une course lente et aveugle dans des ténèbres qui s'entrouvrent et qui grondent. On n'a jamais vu un Macbeth aussi seul : Thierry Hancisse, acteur à la fois intériorisé et athlétique, clame comme si personne ne lui répondait, tel un chantre douloureux de la poésie de l'échec. Il est surprenant et magnifique. Lady Macbeth est rarement à ses côtés, elle est seule aussi : l'inattendue Marie-Sophie Ferdane est aux antipodes de la traditionnelle poissarde et s'inscrit avec élégance dans le renouvellement de l'imagerie. Les autres personnages, interprétés par des acteurs qui changent de rôles, sont des ombres, à part l'original Pierre Aussedat quand il joue, écrasé par la nuit et l'échelle des décors, le roi qu'on va tuer. Il y a là les compagnons habituels de Laurent Pelly, au jeu vif : Rémy Gibier, Eddy Letexier, Emmanuel Daumas, Fabienne Rocaboy, Laurent Meininger... Toute cette armée des ombres tourne dans un labyrinthe à l'échelle changeante, sans trouver de sortie humaine ou stratégique. C'est une vraie vision dont la beauté plastique fait penser à Topor et Folon. Du théâtre splendement dessiné !

Gilles Costaz

SAISON

2013/2014

www.theatredunord.fr

03 20 14 24 24

LES PARTICULES ÉLÉMENTAIRES

MICHEL HOUELLEBECQ
SI VOUS POUVIEZ LÉCHER MON CŒUR

LATE NIGHT

BLITZ THEATRE GROUP
EN PARTENARIAT AVEC NEXT FESTIVAL 006

ORPHELINS

DENNIS KELLY
ARNAUD ANCKAERT

SOIRÉE DE GALA (FOREVER AND EVER)

GILLES DEFACQUE

L'ASSOMMOIR

ÉMILE ZOLA
DAVID CZESIENSKI

LES ENTRETIENS DE MAJORQUE

THOMAS BERNHARD-KRISTA FLEISCHMANN
EVA VALLEJO ET BRUNO SOULIER

LE CONTE D'HIVER

WILLIAM SHAKESPEARE
PATRICK PINEAU

LA NUIT JUSTE AVANT LES FORÊTS

BERNARD-MARIE KOLTÈS
ÉRIC CASTEX

LA RONDE DE NUIT

CRÉATION COLLECTIVE THÉÂTRE AFTAAB
HÉLÈNE CINQUE

ONCLE VANIA

ANTON TCHEKHOV
ÉRIC LACASCADE

FESTIVAL PRÉMICES

THÉÂTRE DU NORD
LA ROSE DES VENTS

LA CHANSON

TIPHAINE RAFFIER



Théâtre
du Nord

CRÉATION-TRANSMISSION

Théâtre National Lille Tourcoing
Région Nord Pas-de-Calais
Direction Stuart Seide

th[^]N

Graphisme Jérôme Le Scanff

EpsAd



SPEDIDAM

les droits des artistes-interprètes

Un partenaire important du secteur culturel

La SPEDIDAM met tout en œuvre pour garantir aux artistes-interprètes de toutes catégories la part des droits à rémunération qu'ils doivent percevoir dans le domaine sonore comme dans le domaine audiovisuel.

La SPEDIDAM répartit des droits à plus de **78 000** artistes dont **32 000** sont ses associés et a participé, en 2012, au financement de **1 394** projets culturels (théâtre, concerts, festivals, danse).

L'alliée d'une
vie d'artiste



Société de Perception et de Distribution des Droits des Artistes-Interprètes

SPEDIDAM 16 rue Amélie 75007 PARIS

tél: +33 (0)1 44 18 58 58 - www.spedidam.fr



■ Le porteur d'histoire

[Quelle histoire !]

Texte et mise en scène d'Alexis Michalik
Studio des Champs-Élysées, 15 av
Montaigne 75008 Paris, 01 53 23 99 19,
à partir du 07/09

Une belle découverte de la saison passée qui joue les prolongations au Studio des Champs-Élysées.

Alexis Michalik s'intéresse à l'histoire, aux récits et aux contes. Dans sa dernière création, *Le porteur d'histoire*, il nous montre comment les petites histoires font la grande Histoire, comment tous nos récits individuels et singuliers se rejoignent, se superposent et s'entretiennent pour constituer la trame commune de l'histoire de l'humanité.

L'exercice est brillant et vertigineux. Par sa forme d'abord : cinq comédiens équipés de deux portants à costumes se transforment sans cesse et interprètent des dizaines de personnages.

Par son propos aussi : le récit haletant d'une mystérieuse famille aristocrate disparue, dont les racines plongent dans la Grèce antique et qui n'a cessé d'interférer avec l'histoire du monde. Comme dans Umberto Eco, les personnages et les récits s'entrecroisent et traversent les siècles pour faire naître une énigme qui demande à être résolue. On est pris par le rythme virevoltant du jeu des acteurs autant que par les rebondissements de cette épopée philosophique. Quelle Histoire ! On y croit, c'est le propre des histoires...

Eric Dausset

■ La liste de mes envies

[Belle ouvrage]

D'après le roman de Grégoire Delacourt, mise en scène d'Anne Bouvier

Ciné 13 Théâtre, 1 Avenue Junot, 75018 Paris. 01 42 54 15 12, du 12/09 au 01/12

Jocelyne, pas spécialement belle, pas une vie franchement rose ni passionnante, flanquée d'un père malade dont la mémoire s'efface toutes les six minutes, n'a rien d'une héroïne de rêve. Elle est pourtant mille héroïnes à la fois. Et si sa drôle d'histoire nous embarque, c'est qu'elle est humaine, trop humaine. Touchante, terriblement touchante. Et parfois drôle, avec ça. On suit ses questionnements métaphysiques et quotidiens, on la voit dresser la liste de ses besoins, de ses envies, de ses folies, avec une vraie tendresse. Le livre de Grégoire Delacourt fut l'un des grands succès surprise de l'année 2012. Le danger des best-sellers c'est que tout le monde a un avis, une idée, des envies sur la question. Chacun se faisait une image de Jo. Et Mikaël Chirinian, adaptateur et interprète de la pièce prend précisément le contrepied de ce qu'on pouvait attendre en l'incarnant lui-même. Il est à la fois Jo, la paire de jumelles tordantes qui l'accompagne et la psy de la Française des jeux, le bel amant inconnu et le père malade. Crâne rasé et barbe touffue, il se montre tour à tour masculin ou incroyablement féminin et délicat. Soliste sur le fil, plein de grâce, en une petite heure seulement, il invite au voyage et tisse un petit bijou. De la belle ouvrage.

Nedjma Van Egmond

■ Une heure de tranquillité

[Luchini n'est pas Fabrice]

Une pièce de Florian Zeller, mise en scène de Ladislav Chollat, avec Fabrice Luchini...

Théâtre Antoine, 14 boulevard de Strasbourg 75010 Paris, 01 42 08 77 71, du 18/10 au 28/11

Fabrice Luchini a posé ses livres pour une pièce de théâtre. Exit les lectures inspirées de Céline, La Fontaine ou Barthes, l'acteur s'accorde une parenthèse, Une heure de tranquillité ? Pas sûr, car le rôle qu'il tient dans cette comédie de Florian Zeller relève de la performance : Michel, son personnage, est un passionné de jazz qui rentre chez lui pour écouter un morceau rare qu'il vient de dénicher aux Puces. Il a besoin d'une petite heure, pas beaucoup plus, pour savourer son disque mais tous les éléments se liguent pour contrarier son plaisir : sa femme qui veut absolument lui parler, son fils un rocker hard, sa maîtresse prise de remords, l'ouvrier qui refait la chambre du fils, le voisin du dessous... Tout à coup, les pièces mal assemblées de sa vie s'effondrent : les mensonges et les non-dits refont surface, les canalisations mal jointes explosent et les meubles pas solidement vissés s'écroulent. Après *La vérité*, Florian Zeller retourne à la comédie. Cette fois, la pièce dépasse la simple mécanique du rire. Au fur et à mesure que l'intrigue avance, on est saisi d'effroi par la personnalité de Michel. Pas pour ses côtés détestables, mais parce qu'on le comprend tellement. Le portrait est si fin et réaliste qu'on en oublie Fabrice Luchini.

HC

LA LISTE DE MES ENVIES
au Ciné 13 Théâtre



ZELDA ET SCOTT
au Théâtre La Bruyère



MENSONGES D'ETATS
au Théâtre de la Madeleine



FIN DE SERIE
au Vingtième Théâtre



HIER EST UN AUTRE JOUR
aux Bouffes Parisiens



DIVINA
au théâtre des Variétés



GRACE À  visioscene

**PHOTOGRAPHIEZ
CES FLASH CODES ET VISUALISEZ
LA BANDE-ANNONCE !**



■ Le Bourgeois gentilhomme

[Un bourgeois touchant]

Comédie-ballet de Molière et Lully, mise en scène Denis Podalydès

TNB Rennes, 1 rue Saint-Hélier 35040 Rennes, 02 99 31 12 31, du 25/09 au 12/10

Comédie de Reims, 3 chaussée Bocquaine 51066 Reims, 03 26 48 49 00, du 15 au 17/10

Après Catherine Hiegel et Marcel Maréchal, le sociétaire de la Comédie-Française Denis Podalydès s'est attaqué à son tour à la pièce de Molière. Dans cette version, il a voulu un Bourgeois avide des arts, enfant devant l'immensité de ce qu'il a à connaître. Il a confié le rôle de Monsieur Jourdain à l'excellent Pascal Rénéric, rompu aux classiques revisités avec le Hamlet de Vincent Macaigne dans lequel il prenait des bains de boue... Son Monsieur Jourdain est touchant, tant il est émerveillé devant le pouvoir des arts. Il y a chez Pascal Rénéric une évidence déconcertante. Seules petites ombres au tableau, les scènes de danse et de musique traînent un peu en longueur. Les chorégraphies très contemporaines de Kaori Ito, particulièrement celle de la scène finale, contrastent beaucoup avec l'histoire de ce bourgeois qui rêve de hanter la noblesse et finit par n'en devenir que le bouffon. La qualité des arts qui se déploient autour de lui le rapetissent. Or on aimerait qu'il sorte grandi de la leçon qu'il prend...

HC

■ Les Marchands

[La course au travail]

Drame contemporain de Joël Pommerat
Odeon, Place de l'Odéon 75006 Paris, 01 44 85 40 40, du 18/09 au 19/10

Troisième volet de la trilogie écrite par Joël Pommerat dont les deux premiers épisodes sont *Au monde* (présenté en alternance à l'Odéon) et *D'une seule main*, *Les Marchands* montre la descente aux enfers d'une jeune femme au chômage, ses tentatives pour retrouver du travail, ses supplications pour emprunter à son entourage, ses mensonges pour dissimuler son train de vie. Racontée par une amie qui travaille dans l'unique usine de la région, son histoire glace le sang au fur et à mesure de la dégradation de sa situation et de la progression de son isolement. Jugée par les siens, repoussée par les patrons, ignorée de la société, elle continue pourtant de vivre, libre mais recluse.

Cette description du fléau qui ronge les pays développés n'est finalement que l'alternative à une proposition d'esclavage. L'amie qui raconte ne la juge pas sans doute parce qu'elle sait que sa chance de travailler a un prix : elle porte un corset et souffre de douleurs chroniques et invalidantes. Le montage très réglé de Joël Pommerat donne aux *Marchands* un ton à part, rappelant celui des romans de Ryū Murakami à propos du pessimisme presque romantique d'une jeunesse japonaise solitaire et privée de reconnaissance. Un regard vers les bas, dangereusement attractif.

HC

■ La Trilogie de la Villégiature

[Parfait tableau]

De Carlo Goldoni, avec la troupe du Français Comédie-Française, Place Colette 75001 Paris, 0825 10 1680, du 16/09 au 30/09

La saison au Français débute par une reprise de l'excellente mise en scène d'Alain Françon de *la Trilogie de la Villégiature*. En trois épisodes, Goldoni nous montre une bourgeoisie sur le déclin à la veille de la Révolution. Leonardo et sa sœur Vittoria d'un côté, M Filippo et sa fille Giacinta de l'autre s'apprentent à quitter Livourne et l'océan pour la campagne. Il n'y a plus d'argent dans les caisses mais il faut soigner sa réputation. Et celle-ci exige de partir en villégiature. Tout ce petit monde est détestable. Seuls comptent les petits arrangements : on se marie pour toucher une dot, une donation ou afficher une pseudo-moralité. Giacinta, Vittoria ou Sabina refusent d'abord d'être monnayées avant de se plier aux convenances. Toutes les trois sont d'ailleurs craquantes. Bien que la pièce soit montée en costumes d'époque, à elles trois, elles incarnent quelque chose de très contemporain. Un côté branché, frémissant et infantile chez Vittoria (Anne Kessler éblouissante), une quête d'idéal chez Giacinta (Georgia Scalliet touchante) et le rêve du conte de fée chez Sabina (Danièle Lebrun très chipie). Curieusement, on se régale à les voir évoluer alors que leur monde s'effondre.

HC

COMÉDIE DE CAEN

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE NORMANDIE
www.comediedecaen.com



Blanquet

LA COMÉDIE DE SAINT-ÉTIENNE

(CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL)

SAISON 2013 / 2014

direction Arnaud Meunier

www.lacomédie.fr

© ELLA & PIRRI / Photo : Estelle Offroy

OCTOBRE

CHAPITRES DE LA CHUTE

Saga des Lehman Brothers
Stefano Massini / Arnaud Meunier

LE ROI NU

Evgueni Schwartz / Julien Rocha et Cédric Veschambre

NOVEMBRE

FACE B / LE VERNISSAGE / RIXE

Benjamin Villemagne / La Quincaillerie Moderne

LA RONDE DE NOS SAISONS

Anne-Catherine Chagrot / Véronique Samakh

CHATTE SUR UN TOIT BRÛLANT

Tennessee Williams / Claudia Stavisky

NOUVELLES ET COURTES PIERRES

Turak Théâtre

LA NUIT DES ROIS

Twelfth night, ou ce que vous voulez

William Shakespeare / Bérangère Jannelle

PRIOR'S BAND

Julien Rocha et Cédric Veschambre

DÉCEMBRE

LE PETIT POUCEOT ou du bienfait des balades en forêt dans l'éducation des enfants

Laurent Gutmann

LE GORET

Patrick McCabe / Johnny Bert

ANNA

Pierre Koralnik, Jean-Loup Dabadie, Serge Gainsbourg / Emmanuel Daumas

PLEURAGE ET SCINTILLEMENT

Jean-Baptiste André et Julia Christ

JANVIER

MOBY DICK

Fabrice Melquiot / Matthieu Cruciani

ELLE BRÛLE

Mariette Navarro / Caroline Guiela Nguyen

POUR UNE HEURE PLUS BELLE

Daniel Keene / Myriam Muller

SUR LES TRACES DU IFTO*

*Import'nawouak Turakian Folklorik Orke'stars

Turak Théâtre

LA MOUETTE / ONCLE VANIA / TROIS SŒURS

Anton Tchekhov / Christian Benedetti

QU'EST-CE QUE LE THÉÂTRE ?

Hervé Blutsch / Benoît Lambert

FÉVRIER

FLESH / TRASH / HEAT

Paul Morrissey / Pierre Maillet

SCÈNES DE LA VIE D'ACTEUR

Denis Podalydès / Scali Delpeyrat

INNOCENCE

Howard Barker / Gerrard McArthur - n'ôjd

LES GENÇ

Edward Bond / Alain Françon

PAR LES VILLAGES

Peter Handke / Stanislas Nordey

FEMME NON RÉÉDUCABLE

Stefano Massini / Arnaud Meunier

MARS

RICHARD III

William Shakespeare / Laurent Fréchuret

RENDEZ-VOUS

Marion Aubert / Marion Guerrero

UN NOUVEAU MONDE

Ortelis de Sable / Yan Raballand

L'APPRENTI

Daniel Keene / Sébastien Bourmac

AVRIL

LE RECOURS AUX FORÊTS

Jean Lambert-wild / Jean-Luc Thermanarias / Michel Onfray / Carolyn Carlson / François Royet

NON-RÉCONCILIÉS

François Bégaudeau / Matthieu Cruciani

COSMOS Un jour je vous raconterai une autre aventure extraordinaire

Witold Gombrowicz / Joris Mathieu

EN TRAVAUX

Pauline Sales

AUCUN HOMME N'EST UNE ÎLE

Fabrice Melquiot / Roland Auzet

UNE FEMME

Philippe Minyana / Marcial Di Fonzo B

MAI

SIX PERSONNAGES EN QUÊTE D'AUTEUR

Luigi Pirandello / Emmanuel Demarcy-Mota

QUEUE DE POISSONNE

Ilika Schönbein et Laurie Cannac

LA FIN DU MONDE EST POUR DIMANCHE

François Morel / Benjamin Guillard



■ Thé à la menthe ou t'es citron ?

[Du grand boulevard]

De Danielle Navarro et Patrick Haudecoeur
Théâtre Fontaine, 10 rue Fontaine
75009 Paris, 01 48 74 74 40

Marie-Agnès, qui parle avec un accent british à couper au couteau, se fait courtiser par Henri qui fait peu cas de l'existence d'un riche mari. En fait, le galant brigue les bijoux de la dame, du moins c'est ce qu'il confie au public, avant de lui renverser du thé à la menthe dessus... Lumières dans la salle. La scène n'est en fait qu'une répétition à deux jours de la première d'une pièce de boulevard et le metteur en scène, une femme, a bien du mal à contenir les egos des uns et des autres : entre les seconds rôles qui font tout pour se faire remarquer, les techniciens grandes gueules, la costumière mazette et le premier rôle dont c'est justement le premier rôle. Le temps des répétitions dépassé, il faut bien jouer. Le jour de la première, les acteurs se lancent et le public peut comparer avec ce qu'il sait déjà. Et constater que ce n'est pas toujours facile de reproduire ce qui a été réglé et répété surtout quand la malchance s'en mêle. C'est évidemment une franche rigolade du début à la fin, tout est parfaitement réglé et joué et les répétitions n'usent jamais le public, tant les situations sont inattendues. De l'excellent boulevard.

HC

■ Des arbres à abattre

[Le misanthrope]

De Thomas Bernhard, adaptation et mise en scène Célie Pauthe et Claude Duparfait
Théâtre de la Colline, 17 rue Malte-Brun
Paris, 01 44 62 52 52, du 11 au 28/09
TNS, 1 av. de la Marseillaise Strasbourg,
03 88 24 88 24, du 3 au 19/10

Il se tient seul, assis sur son grand fauteuil à oreilles. Dans la pénombre, à haute voix, il va régler ses comptes de façon cinglante avec le milieu artistique qui l'entoure. Dans son viseur, un couple, les Auerbesberger. Le narrateur est invité pour un dîner, chez ses amis qu'il n'a pas revus depuis trente ans. La réunion se fait à la faveur d'un deuil, après le suicide de leur amie commune, Joana. L'Autrichien Thomas Bernhard n'est connu ni pour sa douceur ni pour son amour de ses semblables. Sa misanthropie culmine dans cet exercice de haut vol. Interdit à sa parution, en Autriche, en 1984, par le musicien Gerhard Lampersberger qui disait se reconnaître dans l'objet de la haine de Bernhard, le roman est aujourd'hui transposé au théâtre. On le doit à Célie Pauthe et Claude Duparfait, qui signe là sa première mise en scène et incarne l'alter ego de l'écrivain. Il a des allures de vieil homme et d'enfant tour à tour. Son amertume, ses emportements, ses rancœurs ressassés sans fin, sont acerbes, les flèches qu'il décoche sont cruelles, il s'en dégage pourtant une forme d'humour, et c'est très réussi.

Nedjma Van Egmond

L'Affrontement

[Huster retrouve la foi]

De Bill C. Davis, mise en scène de Steve Suissa, avec Francis Huster et Davy Sardou
Théâtre Rive Gauche, 6 rue de la Gaité
75014 Paris, 01 43 35 32 31

L'affrontement, c'est la confrontation – rhétorique, théologique et humaine – entre le révérend Tim Farley et le jeune séminariste Mark Dolson, interprétés respectivement par Francis Huster et Davy Sardou. L'opposition des personnages porte sur l'évolution de l'Église et sur des questions très actuelles comme le sacerdoce des femmes ou le mariage des prêtres. Huster-Farley incarne le prêtre irlandais picoleur qui sait s'y prendre pour être à la fois aimé de ses paroissiens et apprécié de sa hiérarchie. Face à lui, Sardou-Dolson incarne le jeune séminariste rebelle qui cherche à comprendre et à se construire, dans le respect de sa foi et de ses convictions. Au delà de cet affrontement théologique, il faut y voir aussi l'opposition entre deux façons d'avancer dans la vie, dans la compromission ou dans l'intransigeance, dans l'acceptation du monde ou dans la rébellion. Sardou joue à merveille de la complexité de son personnage, parfois insolent, parfois habité, mais toujours sincère dans son questionnement. Quant à Huster, quel plaisir de le voir dans un rôle à sa mesure. Il porte à incandescence les émotions et l'intensité du bouleversement intérieur de son personnage. Huster lui aussi a retrouvé la foi.

Enric Dausset

«D'une parfaite efficacité» **TÉLÉRAMA** **TT**
 «Belle, sexy et assurément drôle» **LE PARISIEN**
 «Son sens du rythme et
 de l'abattage fait mouche» **L'EXPRESS**
 «On se régale» **AU-THEATRE.COM**

théâtres
parisiens
associés

JEAN-PIERRE BIGARD PRÉSENTE

CAROLINE VIGNEAUX

QUITTE LA ROBE

COMÉDIE DE PARIS

DIRECTION JEAN-PIERRE BIGARD

LOCATIONS

www.comediedeparis.com

01 42 81 00 11 - 0892 68 36 22 - www.fnac.com

MAGASINS FNAC, CARREFOUR ET POINTS DE VENTE HABITUELS

42 rue Pierre Fontaine - 75009 Paris - M^o Blanche ou Pigalle

WWW.CAROLINEVIGNEAUX.COM

4

fnac

OUISSE
scène

RIRE
& STANISLONS
97.4

BULLETIN D'ABONNEMENT

“ Théâtral magazine



22 €
1 an

Je m'abonne à la **version papier seulement**

TARIFS FRANCE	1 AN <input type="checkbox"/> 22 euros	2 ANS <input type="checkbox"/> 40 euros	3 ANS <input type="checkbox"/> 53 euros
---------------	---	--	--

TARIFS ETRANGER	1 AN <input type="checkbox"/> 29 euros	2 ANS <input type="checkbox"/> 52 euros	3 ANS <input type="checkbox"/> 69 euros
-----------------	---	--	--

Je m'abonne à la **version papier**

+ **numérique** (critiques, coups de coeur...)

TARIFS FRANCE	1 AN <input type="checkbox"/> 25 euros	2 ANS <input type="checkbox"/> 45 euros	3 ANS <input type="checkbox"/> 60 euros
---------------	---	--	--

TARIFS ETRANGER	1 AN <input type="checkbox"/> 32 euros	2 ANS <input type="checkbox"/> 58 euros	3 ANS <input type="checkbox"/> 76 euros
-----------------	---	--	--

Vos coordonnées :

Nom :

Prénom :

Adresse :

CP : Ville :

Pays :

E-mail :

Téléphone :

J'adresse ci-joint mon règlement :

par chèque bancaire ou postal à l'ordre de :
COULISSES ÉDITIONS
 7 rue de l'Eperon 75006 Paris

Date et signature :

Vos coordonnées ne feront l'objet d'aucune exploitation commerciale et ne seront communiquées aucun partenaire. Conformément à la législation en vigueur vous disposez d'un droit d'accès et de rectification pour toute information vous concernant.



Mais qu'est-ce qu'on fabrique !?

Quitte à passer pour un éternel rouspéteur, je ne suis pas arrivé, lors du dernier festival d'Avignon, à applaudir sans restriction l'ouverture de la FabricA, nouveau lieu de répétitions et de résidences d'artistes, pourvu d'une salle de spectacles ultramoderne de 600 places.

Déjà, *Ouvert !*, le spectacle commandé au groupe F de Christophe Berthonneau pour l'inauguration du 5 juillet, m'a irrité. Ces feux d'artifice et ces projections vidéo étaient plaisants à l'œil, ainsi que les hommes-lucioles qui marchaient à l'horizontale sur la façade, des câbles invisibles accrochés à leurs combinaisons lumineuses. Mais il est significatif qu'en 40 minutes pas une phrase n'ait été prononcée. De ces images de synthèse dignes d'un jeu vidéo aucune histoire ne découlait. De nombreux Avignonnais assistaient à l'événement, qui ne vont jamais au théâtre. Le "non-public", selon la catégorisation de Francis Jeanson. N'était-ce pas l'occasion rêvée de leur offrir les mots d'un poète retransmis par des acteurs ? Tous ne se seraient pas convertis sur-le-champ, mais certains auraient peut-être été touchés. Au lieu de quoi, on leur procure leur divertissement ordinaire : un clip vidéo, une cascade d'images sans lien ni sens. De la part de gens de théâtre, n'est-ce pas une forme de démission ?

L'esthétique du bâtiment conçu par Maria Godlewska ne m'a pas plus séduit qu'elle ne m'a scandalisé. Mais la FabricA a coûté cher. Le festival

l'estime à 10 millions d'euros, hors taxes. Le Théâtre éphémère de 750 places que la Comédie-Française avait récemment implanté au Palais-Royal en a coûté 2 - mais il ne comportait pas de salle de répétitions, pas de résidences non plus. En fait, ce sont les frais fixes d'entretien qui m'inquiètent. Ils vont grever le budget de création du festival. En période de vaches maigres, ce n'est pas opportun.

Les élus et les administratifs trouvent toujours plus rassurant d'octroyer de l'argent à des lieux qu'à des hommes. La création est impalpable et périssable, le matériel est durable. Ne vaut-il pas mieux au contraire subventionner les artistes ? Par exemple soutenir Ariane Mnouchkine qui monte des spectacles dans une usine désaffectée (la Cartoucherie) plutôt que de transformer à grands frais un ancien entrepôt de pompes funèbres (le 104) en théâtre et découvrir, les travaux achevés, qu'il ne répond à aucun besoin réel ? La FabricA était-elle indispensable à un festival qui s'en passe depuis 1947 et ne dure que trois semaines par an ? N'allez pas croire, même si je ne trouve pas "globalement positif" le bilan des directeurs sortants, que je cherche à les désigner à la vindicte publique. N'étant pas hommes de l'art, ils ont simplement, en bons administratifs, donné au matériel la priorité sur le spirituel.

2013 > 2014

THEATRE
NATIONAL
DE NICE

3 > 19 oct **En attendant Godot** Samuel Beckett - Paul Chariéras - Création TNN • 16 > 17 oct **Lebensraum** Jakob Ahlbom • 5 > 9 nov **Ma vie, autobiographie imaginaire** Michel Boujenah • 13 > 16 nov **L'École des femmes** Molière - Christian Schiaretti • 14 > 16 nov **Un Métier idéal** John Berger - Jean Mohr - Nicolas Bouchaud - Éric Didry • 22 > 30 nov **Double assassinat dans la rue Morgue** Edgar Allan Poe - Paulo Correia - Gaële Boghossian - Reprise TNN • 4 > 7 déc **Souvenirs d'un gratteur de têtes** Bernard Pivot • 10 > 15 déc **Moi je crois pas !** Jean-Claude Grumberg - Charles Tordjman • 10 > 13 déc **Belle du Seigneur [Extraits]** Albert Cohen - Jean-Claude Fall - Renaud-Marie Leblanc • 19 > 21 déc **Petits chocs des civilisations** Fellag - Marianne Épin • 7 > 12 jan **La Contrebasse** Patrick Süskind - Daniel Benoin - Reprise TNN • 7 > 18 jan **Angelo, tyran de Padoue** Victor Hugo - Paulo Correia - Gaële Boghossian - Création TNN • 21 jan > 1 fév **Journal de ma nouvelle oreille** Isabelle Fruchart - Zabou Breitman - Création TNN • 22 > 26 jan **Le roi se meurt** Eugène Ionesco - Georges Werler • 29 jan **Emigrant [Chants du Friül]** Nadia Fabrizio • 31 jan > 1^{er} fév **Mon Traître** Sorj Chalandon - Emmanuel Meirieu • 5 > 8 fév **Lucrèce Borgia** - Victor Hugo - Lucie Berelowitsch • 5 > 8 fév **Oreste** - Euripide - Cyril Cotinaut • 13 > 15 fév **Avant que j'oublie** - Vanessa Van Durme - Richard Brunel

• 14 fév **Anna et Martha** Dea Loher - Robert Cantarella • 20 > 21 fév **Chapitres de la chute** Stefano Massini - Arnaud Meunier • 22 fév **Concert Kiddo** • 12 > 15 mars **Mort d'un commis voyageur** Arthur Miller - Claudia Stavisky • 12 > 16 mars **Un homme qui dort** Georges Perec - Linda Blanchet - Cie Hanna R - Création TNN • 19 > 22 mars **33 Monstres** Lydia Zinovieva - Sophie de Montgolfier - Cie du Dire-Dire - Création TNN • 21 > 23 mars **Mummenschanz** • 25 > 30 mars **Bouvard et Pécuchet** Gustave Flaubert - Vincent Colin • 28 > 30 mars **Murmures des murs** Aurélia Thiérrée - Victoria Thiérrée-Chaplin • 2 > 4 avril **Open Space** Mathilda May • 9 > 12 avril **Portraits crachés** Yves Pagès - Jacques Laurent - Cie Le Grain de sable - Création TNN • 10 > 12 avril **Plan B** Aurélien Bory - Phil Soltanoff • 16 > 19 avril **L'Insomnante** - Claire Ruffin • 17 > 18 avril **Invisibles** Nasser Djemaï • 7 > 11 mai **Comment vous racontez la partie** Yasmina Reza • 14 > 17 mai **L'Étudiante et Monsieur Henri** Yvan Calbérac - José Paul • 16 mai > 6 juin **Dreyfus** Didier van Cauwelaert - Michel Legrand - Daniel Benoin - Création TNN • 21 > 24 mai **Moby Dick** Herman Melville - Fabrice Melquiot - Matthieu Cruciani • 23 > 24 mai **L'Étranger** Albert Camus - Emio Greco - Pieter C. Scholten • 28 > 31 mai **Ali Baba** Macha Makeïeff • 3 > 7 juin **La fin du monde est pour dimanche** François Morel - Benjamin Guillard



Garantie Santé **Intermittents**

la complémentaire santé des artistes et
techniciens du spectacle et de l'audiovisuel

le choix entre **3 niveaux de garanties**

une **couverture immédiate**

la **prise en charge gratuite** des enfants

la **participation financière du Fonds collectif
du spectacle**, une aide réservée aux intermittents

0 805 500 190

Appel gratuit depuis un poste fixe

www.audiens.org

À PARTIR DE

11,16€
/ mois*

**bénéficiez d'une
couverture santé
de qualité**

*Tarif isolé sous réserve d'éligibilité au
Fonds collectif du spectacle pour la santé.